

Le
LIVRE
de
POCHE
Jeunesse

Quo vadis?

Henryk Sienkiewicz



LE ROMAN
ET UN DOSSIER

HENRYK SIENKIEWICZ



JEUNESSE

GAI SAVOIR

HENRYK SIENKIEWICZ

Né en Pologne en 1846, de noblesse terrienne, il effectue de brillantes études universitaires avant de se consacrer au journalisme. De 1876 à 1879, il voyage en Europe, puis aux États-Unis (*Lettres de voyage*), il commence alors à écrire une trilogie évoquant le passé de la Pologne et ses luttes au XVII^e siècle, contre les cosaques, les Suédois et les Turcs (*Par le fer et le feu*, 1884; *Le déluge*, 1886; *Messire Wolodyjowski*, 1888); il poursuivra cette fresque avec *Les chevaliers teutoniques* (1897-1900). Entre-temps, Sienkiewicz s'est tourné vers un autre passé avec *Quo Vadis?* (1895) qui peint la naissance du christianisme dans la Rome antique : ce livre connaît un succès international. L'écrivain (mort en Suisse, en 1916) a reçu, en 1905, le Prix Nobel de Littérature pour l'ensemble de son œuvre.

HENRYK SIENKIEWICZ

QUO VADIS?

Traduction de
B. Kankiewicz et J. de Janusz

Illustrations
Vera Clarend

HERB

HENRYK SIENKIEWICZ

QUO VADIS?

Certaines œuvres littéraires peuvent, par leur
rapport, susciter d'importantes discussions à la
fois historiques et artistiques. Il s'agit alors de faire
passer une œuvre d'art à travers le prisme de la
science et de la philosophie, de la morale et de la
politique, de la religion et de la littérature.

Traduction de
B. Kozakiewicz et J.L. de Janasz

Illustrations :
Yves Chaland



HACHETTE
Jeunesse

Certaines œuvres littéraires peuvent, par leur ampleur, sembler difficilement accessibles à de jeunes lecteurs. Ni adaptation ni résumé, ce livre propose une version abrégée du texte original : les coupures y sont effectuées de manière à laisser intacts le ton et le style de l'auteur...

L'édition originale de cet ouvrage
a paru, en 1896, en langue polonaise
sous le titre
QUO VADIS?

© Hachette, 1990, pour la traduction.
© Hachette Livre, 1996, pour la présente édition.

Chez Pétrone

PREMIÈRE PARTIE

1

Chez Pétrone

Pétrone se réveilla vers le milieu du jour et, comme à l'ordinaire, très las : la veille, chez Néron, il avait pris part à un festin. Depuis quelque temps, sa santé était moins bonne et ses réveils plus pénibles. Mais toujours le bain matinal et un habile massage ranimaient ses forces, si bien que de l'*elæthesium* (le dernier compartiment des bains) il sortait comme rénové, les yeux brillants, et tellement prestigieux qu'Othon même n'eût pu rivaliser avec lui. C'était bien là celui qu'on nommait « l'Arbitre des élégances ».

Étendu sur une table de massage, deux robustes *balneatores*, de leurs mains imbibées d'huile pétrissaient ses muscles. Les yeux fermés, il attendait que la chaleur du *laconicum* avec celle de

leurs mains eût pénétré en lui et chassé sa fatigue, quand, soulevant la draperie, le *nomenclator* annonça que Marcus Vinicius était là.

Pétrone ordonna de laisser entrer le visiteur au *tepidarium*, où il se fit porter aussitôt. Vinicius, le fils de sa sœur aînée, servait maintenant sous les ordres de Corbulon contre les Parthes et, la guerre terminée, il revenait à Rome.

« Salut, Pétrone ! dit le jeune homme. Que tous les dieux te comblent de leurs faveurs et nommément Asclépias et Cypris !

— Sois le bienvenu dans Rome, et que le repos te soit doux après la guerre, répondit Pétrone, dégageant sa main des plis du délicat tissu dont il était enveloppé. Dis-moi ce qui se passe sur la frontière des Parthes. On parle beaucoup d'eux à Rome, sans doute parce qu'il est plus dangereux de parler d'autre chose. »

Vinicius se mit à parler de la guerre ; mais Pétrone fermait les yeux. Le jeune homme changea de conversation, s'informa de la santé de son oncle.

Pétrone leva les paupières.

« Ma santé ?... Pas bonne. C'est peut-être à la protection de Cypris que je suis redevable de ces élancements dont j'ai souffert dans la jambe droite. Du reste, une bonne déesse, et je veux croire que, toi aussi, tôt ou tard, tu sacrifieras de blanches colombes sur ses autels...

— Oui, répondit Vinicius, les flèches des

Parthes ne m'ont pas atteint, mais j'ai été touché par celles de l'Amour, de façon imprévue, à quelques stades des portes de la ville, et je venais justement te demander conseil. »

Au même instant parurent les épilateurs qui s'empressèrent autour de Pétrone, et Marcus entra dans un bain d'eau tiède.

Comme, son bain terminé, Vinicius se livrait à son tour aux doigts agiles des épilateurs, le lecteur, avec ses rouleaux de papyrus dans un étui de bronze, entra.

« Désires-tu l'écouter? demanda Pétrone.

— S'il s'agit d'une œuvre de toi, volontiers! répondit Vinicius, sinon je préfère causer. Aujourd'hui, les poètes vous arrêtent à tous les coins de rue!...

— Ce que le lecteur avait à nous lire, ce sont les "codicilles" de ce pauvre Fabricius Veiento.

— Pourquoi "ce pauvre"?

— Parce qu'on l'a invité à ne pas réintégrer ses pénates, jusqu'à nouvel ordre. Inutile de te dire qu'on a fait là une sottise. Ce livre, en somme médiocre et ennuyeux, n'a été lu avec passion que du jour où l'auteur fut en exil. On s'est jeté sur le livre avec la crainte d'y voir son propre portrait et l'espoir d'y trouver celui de ses amis. Chez le libraire Aviranus, cent scribes sont occupés à le copier sous la dictée.

— Tes méfaits n'y figurent pas?

— Si, mais l'auteur s'est trompé : car je suis en

même temps plus mauvais et moins plat qu'il ne me représente. Je sais distinguer ce qui est laid de ce qui est beau, tandis que, par exemple, cette Barbe-d'Airain de Néron, à la fois poète, cocher, chanteur, danseur et histrion, en est incapable. »

Devisant ainsi, ils se dirigèrent vers l'*unctorium*. Deux Noirs commencèrent à frotter de parfums d'Orient le corps des baigneurs ; des Phrygiennes, habiles dans l'art de la coiffure, tenaient dans leurs mains souples des miroirs d'acier et des peignes ; tandis que deux filles grecques de Cos attendaient qu'elles eussent à draper en plis statuaire les toges de leurs maîtres.

« Par Zeus assembleur de nuées, dit Marcus Vinicius, quel luxe d'esclaves ! On n'en trouverait pas de plus beaux, même chez Barbe-d'Airain. »

A quoi Pétrone répondit, libéral :

« Tu es mon parent, et je ne suis ni aussi égoïste que Barsus, ni aussi économe qu'Aulus Plautius. »

Vinicius, levant vivement la tête, demanda :

« D'où t'est venu à l'esprit Aulus Plautius ? Sais-tu que, pour m'être foulé le poignet aux portes de la ville, je suis resté dans sa maison une quinzaine de jours ? Là, un de ses esclaves, un médecin, Mérion, me guérit. C'est précisément de cela que je voulais te parler... ou plutôt non, je voulais te parler d'une jeune fille que j'ai vue dans cette maison.

— Et qui se nomme ?

— Si je le savais !... Mais je ne sais même pas au juste son nom : Lygie, ou Callina ? On l'appelle

chez eux Lygie, parce qu'elle est du pays des Lygiens, et son nom barbare est Callina. Une maison étrange que celle des Plautius... C'est plein de monde, et pourtant silencieux comme les bosquets de Subiacum. Pendant une dizaine de jours, j'avais ignoré qu'une jeune fille y habitât. Mais, un matin, je l'aperçus près de la fontaine, sous les arbres, et ce fut comme une apparition aérienne. Je l'ai revue deux fois et, depuis, je ne connais plus la tranquillité. Je ne me soucie plus de ce que peut me donner la ville; Pétrone, mon âme s'élance vers Lygie et, jour et nuit, je pense à elle.

— Si c'est une esclave, achète-la.

— Ce n'est pas une esclave.

— Qu'est-elle donc?

— Je ne sais. Une fille de roi...

— Tu m'intrigues, Vinicius.

— L'histoire n'est pas bien longue. Tu as peut-être connu Vannius, roi des Suèves, qui, chassé de son pays, habita longuement Rome, où il s'illustra pour sa chance au jeu des osselets et son habileté à conduire un char. Drusus le remplaça sur le trône. Vannius gouverna d'abord assez décemment et entreprit d'heureuses guerres; plus tard, cependant, il se mit à écorcher outre mesure, non seulement ses voisins, mais ses sujets. De sorte que ses neveux se concertèrent pour qu'il retournât à Rome... tenter la chance aux osselets.

— Je m'en souviens; c'était sous Claude. Ces temps ne sont pas loin.

— Oui... La guerre éclata. Vannius appela à son aide les Yazygues, tandis que ses chers neveux suscitaient les Lygiens. Ceux-ci, fort enclins aux rapines et qui avaient entendu parler des richesses de Vannius, arrivèrent si nombreux que César Claude écrivit à Atelius Hister, chef de la légion du Danube, de surveiller attentivement les diverses phases de la guerre et de ne pas permettre que notre paix fût troublée. Hister exigea alors des Lygiens la promesse de ne pas franchir la frontière; non seulement ils y consentirent, mais ils livrèrent des otages, parmi lesquels la femme et la fille de leur chef... Or, ma Lygie est la fille de ce chef.

— D'où sais-tu tout cela?

— Aulus Plautius lui-même me l'a raconté. La mère mourut peu de temps après. Pour se débarrasser de l'enfant, Hister l'envoya au proconsul de toute la Germanie, Pomponius. Pomponius, qui à son tour ne savait qu'en faire, la confia à sa sœur, Pomponia Græcina, femme de Plautius. Dans cette maison où tout est vertueux, depuis les maîtres jusqu'à la volaille du poulailler, elle grandit vertueuse, et si belle qu'auprès d'elle Poppée serait une figue d'automne à côté d'une pomme des Hespérides.

— Et alors?

— Alors, je te le répète, je suis épris d'elle jusqu'à la folie.

— Dis-moi ce que tu veux exactement.

— Je veux que Lygie soit mienne. Si c'était une

esclave, je donnerais pour elle à Aulus cent jeunes filles qu'il choisirait sur le marché. Je veux la garder dans ma maison jusqu'au jour où ma tête sera aussi blanche que la cime du Soracte en hiver.

— Elle n'est point esclave, mais, en définitive, elle fait partie de la *familia* de Plautius, et comme c'est une enfant abandonnée, Plautius peut te la céder s'il veut.

— Tu sembles ne pas connaître Pomponia Græcina. Tous deux du reste se sont attachés à elle comme si elle était leur enfant.

— Que te dirais-je, mon cher Marcus? Si tu penses que je sois à même d'obtenir quelque chose d'Aulus, je t'offre mes offices.

— Tu as de l'influence sur lui, et de plus ton esprit est inépuisable en expédients... Oui... si tu parlais à Plautius?

— Tu exagères mon influence et mon ingéniosité; mais, soit, j'irai parler à Plautius, dès qu'il sera de retour.

— Il est rentré depuis deux jours.

— En ce cas, passons au *triclinium*, où nous attend le déjeuner; et, réconfortés, nous nous ferons porter chez Plautius. »

Chez Aulus Plautius

Après un repas, que l'on appela déjeuner, Pétrone proposa un léger somme. Il reparut au bout d'une demi-heure, et, s'étant fait apporter de la verveine, il s'en imprégnait les mains et les tempes.

« Tu ne saurais croire comme cela vivifie et ranime. Je suis prêt. »

La litière attendait depuis longtemps; ils y prirent place et donnèrent ordre qu'on les portât à la maison d'Aulus.

Les Noirs géants soulevèrent la litière et se mirent en marche, précédés d'esclaves. Pétrone humait dans ses paumes l'odeur de la verveine; il paraissait réfléchir.

« J'y pense, dit-il : si ta Lygie n'est pas une

esclave, qui l'empêche de quitter la maison des Plautius et de s'installer chez toi? »

Marcus secoua la tête.

« Non...? demanda Pétrone. Au pis aller, l'affaire serait soumise à l'empereur, et tu peux être sûr que, mon influence aidant, notre Barbe-d'Airain te serait favorable.

— Tu ne connais pas Lygie, répondit Vinicius.

— Alors permets-moi de te demander si tu la connais... autrement que de vue. Lui as-tu parlé? Lui as-tu avoué ton amour?

— Je l'ai vue, près de la fontaine, je te l'ai dit; depuis, je l'ai rencontrée deux fois. Pendant mon séjour dans la maison d'Aulus, j'occupais une annexe destinée aux hôtes, et, le poignet foulé, je ne pouvais prendre place à la table commune. La veille seulement de mon départ, je rencontrai Lygie, au souper, et ne pus lui adresser une parole. Je fus obligé d'écouter Aulus narrer ses victoires de Bretagne, se plaindre de la décadence de la petite propriété en Italie et gémir sur les mœurs des temps actuels. Une seconde fois, j'ai rencontré Lygie dans le jardin, près de la citerne. Elle arrosait des touffes d'iris. Troublé comme un enfant qui porte encore la bulle, longtemps je ne pus prononcer une parole; seuls mes yeux l'imploraient. »

Pétrone le regardait avec une sorte d'envie.

« Et tu ne lui as pas parlé?

— Si! Reprenant contenance, je lui dis qu'au moment où il me fallait quitter cette maison hospi-

talière, je voyais que la souffrance y était plus agréable que les plaisirs partout ailleurs, la maladie plus douce qu'ailleurs la santé. Elle écoutait mes paroles, troublée aussi et la tête inclinée, tout en traçant des lignes avec un roseau sur le sable safran. Puis, elle leva les yeux, les abaissa encore sur les signes qu'elle avait tracés, les reporta sur moi comme si elle voulait me poser une question, et s'enfuit soudain.

— Qu'avait-elle donc tracé sur le sable?

— Un poisson.

— Tu dis...?

— Je dis : un poisson. Cela signifiait-il que c'est un sang glacé qui coule encore dans ses veines? Je n'en sais rien. Mais toi, qui as plus d'expérience, explique donc ce signe.

— Très cher, c'est Pline qu'il faut interroger. Il est expert en poissons. »

La conversation s'arrêta là, car maintenant la litière circulait dans des rues en tumulte. Et bientôt, par la voie d'Apollon, on arriva au Forum.

Des foules se promenaient sous les arcs de la basilique de Jules César, étaient assises sur les marches du temple de Castor et Pollux, ou faisaient le tour du petit sanctuaire de Vesta. D'en haut, par les énormes degrés du temple consacré à Jupiter, affluaient des foules nouvelles. Des marchands vendaient à grands cris des fruits, du vin ou de l'eau mélangée au jus des figues. Des charlatans clamaient la vertu de leurs drogues. Le sistre,



la sambuque égyptienne, la flûte grecque intervenaient dans le vacarme. Des malades, des dévots portaient des corbeilles vers les dieux. Les groupes s'écartaient devant des litières : d'exquis visages de femmes s'y discernaient, ou bien, usés par la vie, des masques de chevaliers et de sénateurs. Parfois, des pelotons de soldats ou de vigiles fendaient d'un pas cadencé les rassemblements trop tumultueux. La langue grecque résonnait de toutes parts, aussi fréquente que la latine.

Vinicius, qui n'avait pas revu la ville depuis longtemps, regardait avec curiosité ce Forum Romanum. L'élément romain disparaissait presque dans cette cohue. On voyait là des Noirs d'Éthiopie, des géants aux cheveux blonds, issus des contrées vagues du Nord, des Bretons, des Gaulois et des Germains, des Sères aux regards obliques, des hommes des bords de l'Euphrate et des hommes des bords de l'Indus, la barbe teinte en rouge brique, des Syriens riverains de l'Oronte, aux yeux noirs et doux, des Arabes, des Juifs à la poitrine creuse, des Égyptiens au sourire immobile, et des Numides et des Africains ; des Grecs de l'Hellade, qui régnaient sur la ville, à l'égal des Romains.

Pétrone était connu de toute cette foule ; aux oreilles de Vinicius résonnaient sans cesse les mots : « C'est lui ! » On l'aimait pour sa libéralité ; et son renom avait grandi encore, du jour où l'on avait appris son intervention auprès de César

contre l'arrêt qui condamnait à mort tous les esclaves, sans distinction d'âge ni de sexe, du préfet Pedanius Secundus, parce que l'un d'eux avait assassiné ce monstre. Pétrone, au surplus, déclarait bien haut que l'affaire lui importait peu et qu'il avait parlé à César en intime seulement, en sa qualité d'Arbitre des élégances.

Devant la librairie d'Aviranus, la litière s'arrêta. Il descendit acheter un élégant manuscrit et le remit à Vinicius.

« C'est un cadeau que je te fais, dit-il.

— Merci, répondit Vinicius en regardant le titre. Le *Satyricon*? C'est nouveau? De qui?

— De moi. Mais personne n'en sait rien; et toi, n'en parle à personne. »

Déjà ils s'engageaient dans le Vicus Patricius et se trouvaient devant la demeure d'Aulus. Un jeune et vigoureux janitor leur ouvrit la porte qui menait à l'ostium (second vestibule), tandis qu'une pie prisonnière les accueillait bruyamment d'un « *Salve* ».

En allant de l'ostium à l'atrium, Vinicius demanda :

« As-tu remarqué que le portier n'a pas de chaînes?

— C'est une maison étrange, répondit à mi-voix Pétrone. Tu as sans doute entendu dire que Pomponia Græcina a été soupçonnée d'être une adepte de superstitions orientales qui reposent sur l'adoration d'un certain Chrestos.

— Tu as raison, c'est une maison bizarre. Plus tard je te dirai ce que j'ai entendu et vu ici. »

Ils se trouvaient dans l'atrium. L'esclave préposé à sa garde envoya le nomenclator annoncer les hôtes; en même temps, des serviteurs leur présentèrent des sièges et leur mirent des tabourets sous les pieds.

Pétrone, qui se figurait que dans cette maison austère devait régner un éternel ennui, n'y venait jamais; il regardait donc autour de lui avec un certain étonnement désappointé, car nulle tristesse n'émanait de cet atrium lumineux. D'en haut, par une large baie, tombait un faisceau de lumière éclatante qui se brisait en mille étincelles sur une fontaine jaillie d'un bassin carré : l'*impluvium*, entouré d'anémones et d'iris. Des statuettes de bronze figuraient des animaux aquatiques et des enfants, parmi les mousses et les touffes de feuillage. Le sol de l'atrium était une mosaïque; les murailles, en partie incrustées de marbre rouge, en partie couvertes de peintures. Partout on sentait l'aisance paisible, éloignée du luxe, mais noble et sûre d'elle-même.

Pétrone, dont la demeure était incomparablement plus magnifique et plus élégante, ne trouvait là rien qui choquât son goût. Il se tournait vers Vinicius pour lui faire part de cette remarque, quand un esclave écarta la draperie qui séparait l'atrium du *tablinum* et Aulus Plautius parut.

C'était un homme déjà sur le soir de la vie, mais

robuste et au visage énergique. A ce moment, sa figure exprimait de l'étonnement et même de l'inquiétude, du fait de la présence insolite de l'ami et du confident de Néron.

Pétrone était trop homme du monde, et trop fin, pour ne pas s'en apercevoir; aussi, après les premières salutations, expliqua-t-il sa présence avec toute sa verve et toute sa bonne grâce : il venait remercier Plautius pour les soins que son neveu avait reçus dans cette maison, et la reconnaissance était le seul motif de sa visite, à laquelle, d'ailleurs, l'avaient enhardi leurs anciennes relations.

« Tu es le bienvenu », dit Plautius.

Pétrone vanta alors la demeure de Plautius, le bon goût qui y régnait.

« C'est une vieille habitation, repartit Plautius, où je n'ai rien changé depuis que j'en ai hérité. »

La draperie qui séparait l'atrium du tablinum ayant été tirée, la maison était ouverte d'une extrémité à l'autre. Le regard pénétrait jusqu'au jardin. Les rires joyeux d'un enfant s'envolaient de là-bas jusqu'à l'atrium.

« Ah! chef, dit Pétrone, permets-nous d'entendre de plus près ce rire franc.

— Volontiers, répondit Plautius en se levant : c'est mon petit Aulus et Lygie qui jouent à la balle. Mais j'imagine, Pétrone, que tes jours se passent à cela, rire.

— La vie est risible, et je ris..., repartit Pétrone, mais ici le rire a un autre son. »

Causant ainsi, ils traversèrent la maison dans toute sa longueur et arrivèrent au jardin.

Pétrone jeta un regard rapide sur Lygie ; le petit Aulus accourut dire bonjour à Vinicius qui, s'avancant, s'inclina devant la belle jeune fille, immobile, sa balle à la main, ses cheveux noirs en désordre léger, essoufflée un peu et le rose aux joues.

Mais au jardin, dans le triclinium ombragé de lierre, de vigne et de chèvrefeuille, était assise Pomponia Græcina : ils allèrent la saluer. Pétrone ne pouvait se défendre d'un certain étonnement respectueux devant la mélancolie sereine de ce visage, et cette noblesse d'attitude, de gestes, de paroles.

Après les saluts et les remerciements, il déplora que Pomponia se fît voir si peu, qu'on ne la rencontrât ni au cirque, ni à l'amphithéâtre, à quoi elle répondit, placide et la main sur celle de son mari :

« Nous devenons vieux, et tous deux nous aimons de plus en plus le foyer domestique. »

Pétrone voulut s'élever contre ce goût de la retraite, mais Aulus Plautius ajouta de sa voix sibilante :

« Et nous nous sentons de plus en plus étrangers parmi des gens qui affublent de noms grecs même nos dieux romains. »

Le petit Aulus, qui, lors du séjour de Vinicius, l'avait pris en amitié, l'invita à jouer à la balle. Derrière l'enfant, Lygie était entrée dans le triclinium. Sous le rideau de lierre, avec de petites lueurs

miroitantes sur le visage, elle sembla à Pétrone plus jolie qu'au premier coup d'œil, et réellement telle qu'une nymphe. Et, comme il ne lui avait pas encore adressé la parole, il se leva, s'inclina devant elle, et dit les paroles dont Ulysse salue Nausicaa :

*« Je suis à tes genoux... déesse ou mortelle...
Si tu es l'une des mortelles qui demeurent sur la
terre,
Trois fois heureux ton père et ta mère vénérée,
Trois fois heureux tes frères... »*

Pomponia elle-même fut sensible à l'ingénieuse courtoisie de ce mondain. Quant à Lygie, elle écoutait confuse et rosissante, les yeux baissés. Mais bientôt un sourire espiègle palpita au coin de ses lèvres; une hésitation fit vaciller gentiment les traits charmants de son visage; et elle répondit par les paroles de Nausicaa, les citant tout d'une haleine et un peu comme une leçon apprise par cœur :

*« Étranger, tu ne sembles pas un homme de
basse naissance ou de peu d'esprit... »*

Puis elle s'enfuit comme un oiseau qui s'effarouche.

C'était maintenant à Pétrone de s'étonner; il ne s'attendait pas à entendre un vers d'Homère sortir de la bouche d'une jeune fille dont Vinicius lui

avait appris l'origine barbare. Il regarda donc Pomponia d'un air interrogateur. « Nous avons ici un pédagogue, un Grec, dit Aulus en se tournant vers Pétrone, qui donne des leçons à notre fils, et la fillette assiste à ces leçons. »

Pétrone regardait maintenant, à travers le treillis de lierre et de chèvrefeuille, le jardin et le trio qui s'y ébattait. Vinicius en simple tunique lançait la balle que Lygie s'efforçait d'empaumer. La jeune fille avait, tout d'abord, semblé un peu frêle à Pétrone. Mais, vue ainsi, dans la clarté du jardin, elle apparaissait l'image vivante de l'Aurore. Ah ! ce visage rose et diaphane, la courbe pure de cette bouche, ces yeux d'azur profond, et la blancheur de ce front d'albâtre, et ces sombres cheveux aux reflets d'ambre et de bronze —, et toute cette grâce souple, svelte, jeune d'une jeunesse de mai nouveau, de fleur fraîchement éclore !

Pétrone se tourna vers Pomponia Græcina :

« Je comprends maintenant, domina, que, près de ces deux êtres, vous préféreriez, aux festins du Palatin et au cirque, votre maison.

— Oui », répondit-elle, les yeux vers le petit Aulus et Lygie.

Pétrone se délectait au spectacle du soleil couchant, du jardin et des formes humaines debout près du vivier. Il dit :

« Combien votre monde est différent de celui que gouverne notre Néron ! »

Elle leva son visage délicat vers la lueur crépusculaire et répondit avec simplicité :

« Ce n'est pas Néron qui gouverne le monde, c'est Dieu. »

Il y eut un silence. On entendit dans l'allée les pas du vieux chef, de Vinicius, de Lygie et du petit Aulus, mais avant que le groupe fût là, Pétrone demanda encore :

« Tu crois donc aux dieux, Pomponia ?

— Je crois en Dieu, qui est Un, Juste et Tout-Puissant », répondit-elle.

Comment avoir Lygie?

« Elle croit en un dieu qui est un, tout-puissant et juste, répéta Pétrone quand il se trouva dans la litière en tête à tête avec Vinicius. Il faut cependant que je te félicite de ton choix. Une vraie "Aurore aux doigts de roses". »

Vinicius, la tête baissée, resta un moment silencieux. Puis :

« Je l'aimais ; maintenant, je l'aime davantage. Il faut qu'elle soit à moi... Je ne dormirai pas cette nuit. Je vais faire fouetter quelque esclave et l'écouterai geindre.

— Calme-toi, dit Pétrone, tu as les instincts d'un charpentier de Suburre.

— Peu m'importe ! Je suis venu te demander

conseil ; mais si tu ne trouves rien, je trouverai moi-même...

— Calme-toi, frénétique rejeton des consuls. Prends patience, il y a moyen à tout ; mais aujourd'hui j'ai trop pensé déjà, et je suis fatigué. Je te promets que demain je réfléchirai encore à tes affaires, et Pétrone ne serait plus Pétrone s'il ne trouvait quelque artifice. »

Puis, après un moment, posant la main sur l'épaule de Vinicius :

« Attends... Il me semble que j'ai trouvé un moyen. Dans quelques jours, la divine Lygie goûtera dans ta maison le grain de Déméter. »

Le message de César

En effet, Pétrone tint sa promesse. Le lendemain, il s'était fait porter au Palatin, il avait eu avec Néron un entretien particulier — et, le troisième jour, paraissait devant la maison de Plautius un centurion à la tête d'une quinzaine de prétoriens.

Aulus passa dans l'atrium, où l'attendait le centurion. C'était le vieux Caius Hasta, jadis son subalterne dans les guerres de Bretagne.

« Salut, chef, dit l'envoyé. Je t'apporte, de la part de César, un ordre et un salut ; voici les tablettes et le sceau qui prouvent que je viens en son nom.

— Je suis reconnaissant à César de son salut et j'exécuterai son ordre. Salut, Hasta, quel est ton message?

— Aulus Plautius, commença Hasta, César a

appris que dans ta maison séjourne la fille du roi des Lygiens, par ce roi remise aux Romains en garantie. Le divin Néron te remercie, ô chef, d'avoir donné l'hospitalité à cette jeune fille ; mais ne voulant pas t'imposer cette charge plus longtemps, considérant en outre qu'en sa qualité d'otage la Lygienne doit être placée sous la protection de César même et du Sénat, il t'ordonne de la remettre entre mes mains. »

Aulus était trop soldat et trop énergique pour proférer, à l'encontre d'un ordre, de vaines paroles de chagrin ou de récrimination. Cependant un pli de colère et de douleur creusa son front. Aulus examina les tablettes, le sceau, puis, levant les yeux sur le vieux centurion, il dit, plus calme :

« Attends dans l'atrium, Hasta ; on va te remettre l'otage. »

Et il se rendit au fond de la maison, dans la salle où Pomponia Græcina, Lygie et le petit Aulus s'étaient réfugiés.

« Personne n'est menacé de mort ni d'exil dans les îles lointaines, dit-il ; pourtant l'envoyé de César est un messenger de malheur. Il s'agit de toi, Lygie.

— De Lygie ? s'écria Pomponia.

— Oui. »

Et se tournant vers la jeune fille, il parla :

« Lygie, tu as été élevée dans notre maison, et nous t'aimons, Pomponia et moi, comme notre fille. Mais c'est à César qu'appartient ta tutelle. Or, César te réclame.

— Aulus! s'écria Pomponia, la mort vaudrait mieux pour elle.

— Je vais me rendre chez César, dit-il d'une voix sombre, et je le supplierai de revenir sur sa décision. M'écouterat-il? Je ne sais. En attendant, adieu, Lygie, et sache bien que nous avons toujours béni le jour où tu t'es assise à notre foyer. Adieu, notre joie et la lumière de nos yeux! »

Et vivement il retourna à l'atrium, pour ne pas se laisser étreindre par une émotion indigne d'un Romain et d'un chef.

Cependant Pomponia, ayant conduit Lygie au cubicule, lui disait des paroles qui résonnaient étrangement dans cette maison, où Aulus Plautius consacrait des offrandes aux dieux domestiques. « Le temps de l'épreuve est venu », disait Pomponia.

Mais elle offrait sa souffrance à Dieu, elle attendait, elle avait confiance. Et, lorsqu'à présent un nouveau coup venait la frapper, que l'ordre d'un bourreau lui enlevait une tête chérie, elle avait encore foi en une force supérieure à celle de Néron, en une miséricorde qui passât sa méchanceté.

Elle embrassa plus fort la jeune fille; celle-ci se laissa glisser à genoux et, cachant sa figure dans le péplum de Pomponia, elle resta longtemps silencieuse; quand elle se releva, son visage était plus calme.

« Je souffre de te quitter, ma mère, de quitter

mon père et mon frère, mais je sais que la résistance ne servirait de rien et vous perdrait tous. Du moins, dans la maison de César, je n'oublierai jamais tes paroles. »

Puis, elle fit ses adieux au jeune Plautius, au vieillard grec qui leur servait à tous deux de précepteur, à sa lingère qui l'avait jadis nourrie, et à tous les esclaves.

L'un d'eux, un grand Lygien aux massives épaules, qu'on appelait à la maison Ursus, et qui était venu au camp des Romains en même temps que Lygie et sa mère, tomba aux pieds de Pomponia, disant :

« Ô *domina*, permets-moi de suivre ma maîtresse, pour la servir et pour veiller sur elle dans la maison de César.

— Tu n'es pas notre serviteur : tu es celui de Lygie, répondit Pomponia Græcina : mais te laissera-t-on franchir la porte de César?... Et par quel moyen parviendras-tu à veiller sur elle?

— Je ne le sais pas ; je sais seulement que le fer se brise entre mes mains comme du bois... »

Aulus Plautius, loin de s'opposer au désir d'Ursus, déclara que toute la suite de Lygie devait passer, avec elle, sous la protection de l'empereur.

Pomponia écrivit, en outre, quelques mots pour recommander Lygie à la protection d'Acté, l'affranchie de Néron. Elle ne la rencontrait pas aux assemblées des adeptes, mais elle y avait entendu dire qu'Acté ne refusait jamais ses services aux

chrétiens et lisait avidement les épîtres de Paul de Tarse.

Hasta se chargea de remettre lui-même la lettre à Acté. Aulus posa une dernière fois la main sur la tête de la jeune fille, et les soldats, reconduits par les cris du petit Aulus qui voulait défendre sa sœur et menaçait le centurion de ses poings débiles, emmenèrent Lygie à la maison de César.

Le vieux chef se fit préparer une litière, et, en attendant qu'elle fût prête, s'enferma avec Pomponia dans la pinacothèque :

« Écoute-moi, Pomponia, dit-il. Je vais chez César, bien que je croie cette démarche vaine ; et, quoique la parole de Sénèque n'ait plus grand pouvoir sur Néron, j'irai aussi chez Sénèque. Aujourd'hui l'influence a passé à Sophonius, Tigellin, Pétrone, Vatinius... Quant à César, peut-être n'a-t-il jamais de sa vie entendu parler des Lygiens ; s'il a exigé qu'on lui remît Lygie, c'est parce que quelqu'un l'y a poussé : il est facile de deviner qui.

— Pétrone ?

— Lui-même. Nous voilà récompensés d'avoir ouvert notre porte à des êtres sans honneur. Maudit soit l'instant où Vinicius passa notre seuil ! C'est lui qui nous amena Pétrone. Pauvre Lygie... Jusqu'à ce jour, j'ai honoré les dieux ; mais, en ce moment, je crois qu'il n'y a pas de dieux, qu'il n'en existe qu'un, méchant, fou et monstrueux, Néron.

— Aulus, dit Pomponia, Néron n'est qu'une poignée de vile poussière devant Dieu. »

Quand il eut enfin dominé la colère qui troublait ses idées :

« Pétrone ne nous l'a pas enlevée pour César, dit le vieux chef de sa voix sifflante, car ce serait une injure à Poppée; c'est donc pour Vinicius... Aujourd'hui même je le saurai. »

Un instant après, la litière le portait vers le Palatin. Pomponia, restée seule, alla trouver le petit Aulus qui ne cessait de pleurer sa sœur et de menacer César.

Vaines démarches d'Aulus

Aulus pensait bien qu'on ne le laisserait pas pénétrer jusqu'à Néron. On lui répondit, en effet, que César était occupé à chanter avec le joueur de luth Terpnos, et que, d'ailleurs, il ne recevait que les personnes convoquées.

En revanche, Sénèque, quoique souffrant de la fièvre, reçut le vieux chef.

« Je ne puis te rendre qu'un service, généreux Plautius, dit-il avec un sourire amer ; c'est de ne jamais laisser voir à César que mon cœur compatit à ta douleur. »

Il ne lui conseilla pas d'aller trouver Tigellin, ni Vatinius, ni Vitellius. Peut-être avec de l'argent pourrait-on en tirer quelque chose, peut-être aussi voudraient-ils nuire à Pétrone, dont ils minaient

l'influence ; il était plus probable qu'ils iraient rapporter à César combien Lygie était chère aux Plautius et alors César la garderait plus jalousement.

« Tu es resté muet, Plautius, tu es resté muet pendant des années entières : or, César n'aime pas ceux qui se taisent. Comment as-tu osé ne pas t'enthousiasmer pour sa beauté, sa vertu, son chant, sa déclamation, sa façon de conduire, et ses vers ? ne pas glorifier le meurtre de Britannicus, ne pas faire un panégyrique du matricide, ne pas le féliciter d'avoir fait étouffer Octavie ? »

Il prit un gobelet qu'il portait à sa ceinture, puisa de l'eau dans l'impluvium, rafraîchit ses lèvres brûlantes, et continua :

« Mais Néron a le cœur reconnaissant ! Il t'aime, parce que tu as glorieusement servi Rome. Et, moi, il m'aime aussi parce que j'ai été le maître de sa jeunesse.

— Généreux Annæus, dit Aulus, je n'ignore pas comment César a récompensé les soins dont tu as entouré ses jeunes années. Mais celui qui a fait enlever notre enfant, c'est Pétrone. Dis-moi les moyens à employer, les influences auxquelles il serait sensible, enfin utilise toi-même auprès de lui l'éloquence que ta vieille amitié pour moi saura t'inspirer.

— Lui et moi, répondit Sénèque, sommes dans deux camps opposés. De moyens à employer je n'en connais aucun, et personne n'a sur lui d'influence. Il se peut que Pétrone vaille mieux

que les coquins dont Néron s'entoure. Mais vouloir lui prouver qu'il a commis une mauvaise action, c'est perdre son temps ; il n'a plus la notion du bien et du mal. Quand je le verrai, je lui dirai : "Ta conduite est digne d'un affranchi." Si cela ne réussit pas, rien ne réussira.

— Merci quand même », répondit le chef.

Puis il se fit porter chez Vinicius qu'il trouva faisant des armes avec son laniste. Dès qu'ils furent seuls, la colère d'Aulus jaillit en un torrent de reproches et d'invectives. Mais Vinicius pâlit à la nouvelle de l'attentat de façon si affreuse, que tout soupçon s'envola de l'esprit d'Aulus. Le front du jeune homme s'était couvert de gouttes de sueur ; ses yeux fulguraient. La jalousie et la rage le bouleversaient tour à tour. Il lui semblait que Lygie, une fois franchi le seuil de la maison de César, était définitivement perdue pour lui. Mais quand Aulus prononça le nom de Pétrone, un soupçon traversa comme un éclair l'esprit du jeune soldat ; Pétrone s'était moqué de lui.

La violence était héréditaire dans la famille de Vinicius.

« Chef, dit-il d'une voix entrecoupée, sache bien que Pétrone, quand il serait mon père, me rendra compte de l'outrage fait à Lygie. Rentre chez toi et attends-moi. Ni Pétrone ni César ne l'auront. Je la tuerai plutôt, et moi avec elle ! »

Et il courut chez Pétrone.

Aulus rentra chez lui avec un peu d'espoir. Il

rassura Pomponia, et tous deux attendirent des nouvelles de Vinicius. Des heures passèrent.

Le soir seulement on entendit le marteau heurter la porte.

Un esclave entra, qui remit une lettre à Aulus.

Elle disait ceci :

*MARCUS VINICIUS A AULUS PLAUTIUS. — Salut.
Ce qui est arrivé est arrivé par la volonté de César,
devant laquelle vous devez vous incliner comme
nous faisons, Pétrone et moi.*

Le stratagème de Pétrone

Pétrone était chez lui. Le portier n'osa pas arrêter Vinicius, qui se précipita dans l'atrium, puis dans la bibliothèque. Pétrone écrivait. Vinicius lui arracha de la main le roseau, qu'il brisa, enfonça ses doigts dans le bras de son oncle et, d'une voix rauque :

« Qu'as-tu fait d'elle? Où est-elle?

— Chez Néron.

— Pétrone!

— Du calme, et assieds-toi. J'ai demandé à César deux choses qu'il m'a promises : d'abord, de retirer Lygie de la maison des Aulus et ensuite de te la remettre. N'as-tu pas un couteau dans quelque pli de ta toge? Tu vas peut-être me frapper? Mais je te conseille d'attendre plutôt quelques jours, parce

qu'on te mettrait en prison et cependant Lygie se morfondrait chez toi. »

Un silence. Vinicius regarda Pétrone d'un air stupéfait, puis dit :

« Pardonne-moi ; je l'aime, et l'amour me trouble l'esprit.

— Admire-moi, Marcus. Avant-hier, voici ce que j'ai dit à César : "Mon neveu Vinicius est si amoureux d'une maigre fillette élevée chez les Aulus, que ses soupirs font de sa maison un bain de vapeur. Toi, César, toi et moi, qui n'aimons que la véritable beauté, nous n'en donnerions pas mille sesterces, mais ce garçon-là a toujours été aussi sot qu'un trépied..."

— Pétrone !

— Si tu ne comprends pas que je parlais de la sorte pour préserver Lygie, je suis prêt à croire que j'ai dit la vérité ! J'ai donc convaincu Barbe-d'Airain qu'un esthète comme lui ne pouvait tenir Lygie pour une beauté ; Néron, qui n'ose voir que par mes yeux, ne la trouvera point belle. Il fallait bien se mettre à l'abri de ce singe et le tenir en laisse. Je continuai en disant négligemment à Barbe-d'Airain : "Prends Lygie, et remets-la à Vinicius : tu en as le droit car c'est une otage, et, en même temps, tu joueras un bon tour à Aulus." Il y consentit et, d'ailleurs, il avait d'autant moins de raisons de n'y pas consentir que je lui avais incidemment fourni l'occasion de faire de la peine à de braves gens. Tu seras le gardien officiel de l'otage ; on

remettra en tes mains ce trésor lygien. Heureux mortel!

— C'est bien vrai? Rien ne la menace dans la maison de César?

— Si elle devait s'y fixer à demeure, Poppée parlerait d'elle à Locuste; mais, pour quelques jours, rien à craindre. Il y a dix mille personnes dans le palais de César. Il se peut que César ne l'aperçoive même pas. Tout à l'heure, un centurion est venu m'apprendre de sa part qu'on avait amené la jeune fille au palais et qu'on l'avait remise aux mains d'Acté. Une bonne âme, cette Acté, c'est pourquoi je la lui ai fait confier. Pomponia Græcina est, évidemment, du même avis, puisqu'elle lui a écrit. Demain il y a un festin chez Néron. Je t'ai fait garder une place auprès de Lygie.

— Caius, pardonne-moi mon emportement, je pensais que tu l'avais enlevée pour toi ou pour César.

— Ton emportement, je puis te le pardonner; mais ces gestes vulgaires, ces cris grossiers et cette voix de joueur de mora, voilà ce que je n'aime pas, Marcus. »

Il fixait sur les yeux de Vinicius ses prunelles couleur de noisette, avec une expression froide qui accrut la confusion du jeune homme.

« C'est moi qui suis coupable, dit Vinicius. Tu es généreux et je te remercie. Permets seulement que je te pose encore une question. Pourquoi n'as-tu pas fait envoyer Lygie chez moi directement?

— Parce que César veut sauver les apparences : l'aventure va faire du bruit dans Rome, on en parlera ; mais puisque nous reprenons Lygie comme otage, tant qu'on en parlera, elle restera dans le palais de César. Ensuite on te l'expédiera sans bruit. Barbe-d'Airain est un chien peureux. Il sait que sa puissance est illimitée, et pourtant il cherche une excuse à chacun de ses actes.

— Alors demain je verrai Lygie, s'écria Vinicius, et ensuite tous les jours, sans cesse et jusqu'à ma mort !

— Toi, tu auras Lygie, et moi, j'aurai Aulus sur le dos. Il me vouera à tous les dieux infernaux.

— Aulus est venu me voir. Je lui ai promis de lui donner des nouvelles de Lygie. »

Vinicius s'assit et écrivit la lettre qui devait enlever au vieux chef son dernier espoir.

Au Palatin

Les têtes les plus altières s'étaient jadis inclinées devant Acté, alors la favorite de Néron.

Elle avait mérité la gratitude de beaucoup et ne s'était point fait d'ennemis. Maintenant, on la jugeait trop insignifiante pour lui porter envie. Elle continuait à aimer Néron d'un amour triste et douloureux, d'un amour sans espoir, alimenté du seul souvenir des heures à jamais disparues; et Poppée n'exigea même pas son renvoi du palais.

On invitait de temps en temps Acté à la table de César, car sa beauté était un ornement pour les festins impériaux.

Ce jour-là, Lygie devait prendre place au festin. Tout chancelait en elle. Elle avait peur de César, elle avait peur des hommes, elle avait peur de ce

palais en brouhaha, elle avait peur de fêtes dont l'ignominie lui était connue par les conversations d'Aulus, de Pomponia et de leurs amis.

Mais Acté, à qui elle confiait ses hésitations, la regarda avec stupeur.

Se mettre en travers de la volonté de César et, dès le premier jour, s'exposer à sa fureur? — pour agir de la sorte, il fallait être une enfant, ne pas comprendre la portée de ses actes... Il avait plu à César de la prendre; il disposait d'elle dorénavant; elle était le jouet de la volonté de César, au-dessus de quoi n'existe rien au monde.

« Oui, continua-t-elle, moi aussi j'ai lu les lettres de Paul de Tarse, et je sais que par-delà la terre il y a Dieu, et le fils de Dieu qui ressuscita d'entre les morts... Mais sur terre il n'y a que César. Ne l'oublie pas, Lygie. »

Un peu myope, elle rapprochait son exquis visage de celui de Lygie, comme pour constater mieux l'effet de ses paroles.

Lygie mit ses bras autour du cou d'Acté.

« Tu es si bonne, Acté!

— Mon bonheur est passé, et ma joie a disparu; mais je ne suis point méchante. »

Elle se mit à marcher dans la pièce à pas précipités, se parlant à elle-même et comme avec désespoir.

« Non, lui non plus n'était point méchant. Il se croyait même bon et il voulait être bon. Je le sais, et mieux que personne. Le changement n'est venu

que plus tard... quand il a cessé d'aimer... D'autres l'ont amené là, oui, d'autres et Poppée. »

A ses cils des larmes perlèrent.

« Tu le plains donc, Acté ?

— Si je le plains... », répondit-elle d'une voix sourde.

De nouveau, elle marcha, les mains crispées, le visage morne.

« Tu l'aimes encore, Acté ? questionna timidement Lygie.

— Je l'aime... Personne ne l'aime... que moi. »

Quand, enfin, son visage eut repris son expression quotidienne, elle dit :

« Parlons de toi, Lygie. Ce serait folie de combattre la volonté de César. Et d'ailleurs tes craintes sont vaines : je connais bien cette maison, et, de la part de César, nul péril, je pense, ne te menace. S'il t'avait fait enlever pour son propre compte, on ne t'aurait pas amenée au mont Palatin. Le maître, ici, c'est Poppée ; et Néron, depuis qu'elle lui a donné une fille, est plus que jamais sous son influence. Non... il a donné des ordres pour que tu assistes au festin ; mais il ne t'a pas vue encore, et n'a questionné personne : donc, il n'a pas d'intentions à ton égard. Pétrone me prie de te prendre sous ma protection ; et comme Pomponia m'a écrit, elle aussi, il est probable qu'ils se sont concertés. Qui sait si Néron, persuadé par Pétrone, ne te renverra pas chez Aulus ? Je doute fort qu'il

ait pour Pétrone un amour sans bornes, mais il ose rarement ne pas être de son avis.

— Ah! répondit Lygie, Pétrone est venu chez nous avant qu'on m'emmenât, et ma mère est convaincue que c'est à son instigation que Néron m'a réclamée.

— Peut-être Pétrone a-t-il simplement raconté, en présence de Néron, à quelque souper, avoir vu chez les Aulus l'otage des Lygiens. Et Néron, jaloux de ses prérogatives, t'aura réclamée uniquement parce que les otages appartiennent à César. Et puis, il n'aime pas Aulus et Pomponia... Non, je ne pense pas que Pétrone, s'il eût voulu t'enlever, eût usé d'un moyen semblable. Je ne sais s'il est meilleur que le reste de l'entourage de César, mais il est différent. Peut-être, enfin, trouveras-tu, outre Pétrone, quelqu'un encore, qui consente à intercéder en ta faveur. N'as-tu pas connu chez les Aulus, un des familiers de César?

— J'y ai vu Vespasien et Titus...

— César ne les aime point.

— Et Sénèque.

— Il suffit que Sénèque conseille une chose pour que Néron fasse le contraire. »

Le clair visage de Lygie se teinta de rose.

« J'y ai vu aussi Vinicius...

— Je ne le connais pas.

— C'est un parent de Pétrone. Il est revenu d'Arménie récemment.

— Néron le voit-il d'un œil favorable?

— Vinicius?... Tout le monde aime Vinicius...

— Et il consentirait à intercéder pour toi?

— Oui. »

Acté sourit tendrement.

« Alors tu vas probablement le voir au festin. Il faut que tu y assistes...

— Tu as raison, Acté, répondit Lygie. Je suivrai ton conseil. »

Acté la conduisit alors vers son unctorium particulier afin de la frotter d'aromates et de l'habiller pour le festin.

Bientôt Acté fut prête à son tour. Et quand les premières litières parurent devant la porte principale, toutes deux gagnèrent un péristyle d'où l'on avait vue sur l'entrée, sur les galeries et sur la cour d'honneur.

Graduellement, la foule devenait plus compacte. C'était l'heure du couchant. Les derniers rayons du soleil baisaient le marbre jaune des colonnes, le réchauffant de roses chatoyantes.

Acté indiquait à Lygie les toges à bords larges des sénateurs, leurs tuniques de couleur, leurs sandales ornées de croissants; elle lui montrait les chevaliers, les artistes fameux, et les dames drapées à la romaine ou à la grecque ou encore vêtues de fantastiques atours orientaux.

La voix assourdie d'Acté lui dévoilait peu à peu tous les secrets tortueux de ce palais et de ces gens. Là-bas, c'est le portique couvert, dont les colonnes et les dalles sont rouges encore du sang

dont s'éclaboussa leur blancheur quand Caius Caligula tomba sous le couteau de Cassius : c'est là que fut égorgée sa femme, que son enfant fut fracassé sur les pavés... Là, sous cette aile du palais, il est une oubliette où le plus jeune Drusus, torturé par la faim, se rongeaient les poignets ; là fut empoisonné son frère aîné ; là rugit de peur Gemellus ; là Claude se tordit dans des convulsions ; là gémit Germanicus!... Ces murs ont entendu les râles et les hoquets des agonisants — et ces hommes qui maintenant se hâtent vers la fête sont peut-être déjà condamnés. Sur plus d'un visage, le sourire masque peut-être l'angoisse du lendemain... Peut-être la fièvre, la cupidité, la jalousie dévorent-elles le cœur de ces demi-dieux gemmés et fleuris.

Les pensées épouvantées de Lygie ne parvenaient point à suivre les paroles d'Acté, son âme fut prise soudain du regret incoercible de la maison d'Aulus et de Græcina, où régnaient la vertu et l'amour.

Acté s'était tue. Lygie regardait toujours la foule, semblant y chercher quelqu'un. Soudain, son visage rosit : de la rangée de colonnes venaient de sortir Pétrone et Vinicius — et vers le grand triclinium ils marchaient, divins.

Lygie sentit son cœur s'alléger. Elle était moins seule. Le douloureux regret de Pomponia et de la maison d'Aulus cessa de la poindre. Le désir de voir Vinicius, de lui parler, fit taire en elle tous autres désirs. En vain se remémora-t-elle les

paroles d'Acté, les avertissements de Pomponia... Elle comprit soudain que non seulement il fallait qu'elle assistât au festin, mais qu'elle avait même le désir d'y assister. A la pensée que bientôt elle allait entendre cette voix si chère qui chantait encore à ses oreilles, elle fut saisie d'une joie dominatrice.

Comme dans un songe, elle vit, sur les tables et aux murs, des myriades de lampes papillotantes; comme dans un songe, elle entendit le cri dont on saluait César; comme à travers un brouillard opaque, elle vit César lui-même. C'est à peine si elle se rendit compte qu'Acté, après l'avoir installée à la table, prenait place à sa droite.

A sa gauche, une voix discrète, une voix connue, parla :

« Salut à la plus belle des vierges sur terre, à la plus belle des étoiles aux cieux; salut à la divine Callina! »

Vinicius était sans toge, selon l'usage, et vêtu seulement d'une tunique écarlate, d'où ses bras cerclés d'or sortaient nus et purs. Il portait une couronne de roses. Avec ses sourcils d'un seul arc, avec ses yeux splendides et son teint hâlé, il signifiait la jeunesse et la force. Il parut si beau à Lygie qu'elle parvint à peine à articuler :

« Salut à toi, Marcus... »

Les yeux de Marcus rayonnaient d'un ravissement sans bornes. Lygie sentit que, dans cette foule et dans ce palais, il était le seul être qui lui fût proche, et elle se mit à le questionner sur toutes

ces choses qui pour elle étaient incompréhensibles et lourdes d'épouvante. Pourquoi était-elle ici ? Pourquoi César l'avait-il enlevée à Pomponia ? Ici, tout lui faisait peur. Elle voulait retourner auprès de sa mère. Elle fût morte de regret et d'anxiété sans l'espérance de voir Pétrone et Vinicius intercéder en sa faveur auprès de César.

Vinicius lui expliqua qu'il avait connu son enlèvement de la bouche d'Aulus lui-même.

Pourquoi se trouvait-elle là, il l'ignorait, César n'ayant coutume de rendre compte de ses décisions à personne. Pourtant, qu'elle fût sans crainte : lui, Vinicius, était près d'elle, et il resterait près d'elle. Puisque la maison de César lui faisait peur, il lui jurait qu'elle ne resterait pas dans cette maison.

Et, comme le brouhaha du festin s'exaspérait, il se pencha vers elle et se prit à lui murmurer des paroles simples et douces. Soudain, il lui prit la main au-dessus du poignet, et il chuchota, les lèvres tremblantes :

« Je t'aime, Callina !... Divine, je t'aime... »

— Laisse-moi, Marcus », dit Lygie.

La voix d'Acté s'éleva :

« César vous regarde tous deux. »

Vinicius fut pris d'une colère soudaine contre César et contre Acté. Ces paroles venaient de rompre le charme magique. Haussant la tête et regardant la jeune affranchie par-dessus les épaules de Lygie, il dit avec colère :

« Ils sont passés, Acté, les temps où tu prenais place aux côtés de César dans les festins, et l'on dit que tu es en train de devenir aveugle : comment as-tu pu si bien lire sur le visage de César? »

Une nuance de tristesse dans la voix, elle répondit :

« Et pourtant j'ai pu lire... Lui aussi a la vue basse, et il vous observe à travers son émeraude. »

Lygie, qui, au commencement du festin, n'avait vu César qu'à travers un brouillard, et qui ensuite, toute aux paroles de Vinicius, avait oublié de le regarder, tourna vers lui des yeux curieux et effrayés.

Acté avait dit vrai ; César, penché sur la table, un œil mi-clos, avait rapproché de l'autre son émeraude monoculaire : il les regardait.

Son regard croisa celui de Lygie et le cœur de la vierge se glaça. Comme un enfant craintif, elle saisit la main de Vinicius, et dans sa tête se succédèrent de rapides et chaotiques impressions : ainsi, c'était lui? lui... l'effroyable, le tout-puissant?... Elle voyait une tête énorme plantée sur une énorme nuque. Une tunique améthyste, interdite aux simples mortels, bleulait sa face courte et large. Les cheveux sombres étaient, selon la mode lancée par Othon, coiffés en quatre rangs de boucles superposées.

Il n'avait point de barbe — tout récemment, il l'avait offerte à Jupiter. Et Rome entière lui avait décerné des actions de grâces, bien qu'on se



chuchotât qu'il avait fait ce sacrifice parce que, tels tous ceux de sa famille, il avait le menton barbu de rouge. Pourtant, dans la forte saillie de son front au-dessus des sourcils, il y avait quelque chose d'olympien; et ses sourcils froncés le révélaient conscient de son omnipotence. Mais sous ce front de demi-dieu grimaçait une face simiesque, noyée de graisse prématurée, pleine de désirs inconstants, une face d'ivrogne et de cabotin. A Lygie il parut sinistre, mais surtout hideux. Il posa son émeraude. Alors elle vit deux yeux bleus à fleur de tête, papillotant sous l'effet de la lumière, vides d'expression, vitreux, pareils à des yeux d'agonisant.

Lui, se tournant vers Pétrone, demanda :

« Est-ce là l'otage pour qui soupire Vinicius?

— Oui.

— Comment se nomme son peuple?

— Les Lygiens.

— Vinicius la trouve belle?

— Couvre d'un péplum féminin un tronc d'olivier pourri, et Vinicius le déclarera admirable. Mais sur ton visage, ô juge incorruptible, je lis déjà ta sentence. Trop sèche, en effet, et telle qu'une tête de pavot sur la tige trop grêle... et, trois fois, quatre fois, tu as raison. J'ai beaucoup appris auprès de toi, encore que mon coup d'œil n'ait pu acquérir la sûreté du tien... Et je veux faire le pari avec Tullius Sénécion, que, si difficile qu'il soit de jurer des

proportions d'une personne couchée, toi, tu t'es déjà dit : trop maigre.

— 'Trop maigre », répéta Néron, les yeux mi-clos.

Pétrone eut un imperceptible sourire, et Tullius Sénécion, occupé jusqu'alors à causer avec Vestinus, ou plutôt à se moquer des songes, en lesquels l'autre avait foi, se tourna vers Pétrone et, sans savoir le moins du monde de quoi il s'agissait, s'écria :

« Tu te trompes ! Je tiens avec César.

— Fort bien, répliqua Pétrone. Justement, j'étais en train de soutenir que tu avais quelque lueur d'intelligence. César, lui, affirmait que tu es un âne, tout simplement.

— Il en tient », dit Néron hilare, tournant son pouce vers le sol comme au cirque quand le gladiateur vaincu doit être achevé.

Le festin s'animait. A tout instant, de l'intérieur de grands vases pleins de neige et festonnés de lierre, on tirait des cratères de vin. De la voûte, tombaient des roses.

Pétrone pria Néron de vouloir bien, avant que les convives fussent complètement ivres, illustrer le festin de son chant. En chœur on appuya ses paroles.

Néron commença par refuser.

Il était véritablement très enroué. La nuit, il s'était mis des plombs sur la poitrine, mais cela

n'avait pas servi à grand-chose... Il songeait même à partir pour Antium, y respirer l'air marin.

Mais Lucain l'adjura au nom de l'art et de l'humanité.

« Ne sois pas implacable, César!

— Ne sois point implacable! » répéta l'assemblée.

Néron étendit les mains, témoignant qu'on lui faisait violence et qu'il céda. Tous les visages prirent l'expression de la gratitude, tous les yeux se tournèrent vers lui. Mais il donna l'ordre d'annoncer à Poppée qu'il allait chanter. Une indisposition avait empêché Augusta de venir au festin, et aucun remède ne serait aussi efficace que le chant de César...

Poppée vint aussitôt. Elle régnait encore sans partage sur le cœur de Néron; mais il eût été dangereux d'irriter César, quand il s'agissait de son amour-propre de chanteur, de cocher ou de poète. Elle entra, blonde et vêtue, elle aussi, d'une tunique améthyste, le cou lumineux de perles énormes qui avaient fait partie des dépouilles opimes de Massinissa. Des exclamations l'accueillirent, où revenait sans cesse le nom de « divine Augusta ». De sa vie Lygie n'avait vu beauté telle. Elle ne pouvait en croire ses yeux. Ainsi, c'était là l'infâme Poppée, qui avait incité César à assassiner sa mère et son épouse — Poppée dont on renversait les statues la nuit, par la ville, et qu'insultaient sur tous les murs des inscriptions.

Mais César venait de se lever. Dans sa main le chanteur Diodore mit un luth-delta; le chanteur Terpnos prit pour l'accompagner un nablium. Néron, appuyant son delta sur la table, leva les yeux au ciel. Dans le triclinium ce fut un silence interrompu seulement par le bruit soyeux des roses qui tombaient de la voûte.

Il chanta, plutôt scanda d'une voix chantante, accompagné des luths, son hymne à Vénus. Ni la voix de César, bien que voilée, ni ses vers n'étaient sans charme...

Un tumulte d'applaudissements marqua la fin de l'hymne. Mais Néron regardait attentivement du côté de Pétrone, à la louange de qui il était sensible par-dessus tout. Pétrone proclama :

« Mon avis sur la musique de cet hymne, c'est qu'Orphée doit être aussi jaune d'envie que Lucain ici présent; quant aux vers, je les aurais préférés moins bons : j'eusse alors trouvé une louange qui ne fût pas indigne d'eux. »

Néron exultait. Il indiqua lui-même les vers qu'il considérait comme les plus beaux.

Puis il se leva pour reconduire Poppée qui, vraiment malade, désirait s'en aller. Il avait recommandé aux convives de ne point quitter la place. Un instant après, il était de retour.

La fin du festin n'était point proche encore. Les esclaves continuaient à servir de nouveaux mets et à remplir de vin les coupes ornées de verdure.

Entrèrent alors des imitateurs de cris d'animaux,

des jongleurs et des bouffons. Mais ils n'émurent pas, car le vin troublait déjà tous les yeux. La musique n'était plus qu'un vacarme chaotique de cithares, de luths, de cymbales arméniennes, de sistres égyptiens, de trompes et de cors. L'air, lourd de safran, d'effluves humains, d'odeurs florales, se fit irrespirable. Les lampes brûlaient d'une flamme terne et blême, les couronnes chaviraient sur des fronts où perlait la sueur.

Pétrone n'était point ivre; mais Néron, qui, au début, par souci de sa voix céleste, avait évité de boire, avait vidé coupe sur coupe et s'était enivré. Il voulait même chanter encore de ses vers, des vers grecs, cette fois, mais il ne parvenait pas à se les rappeler.

Maintenant, tous étaient ivres.

Vinicius n'était pas moins ivre que les autres et une rage de querelle montait en lui. Son visage au teint sombre avait blêmi et, la langue pâteuse déjà, il ordonnait à voix haute :

« Ne me résiste point, Lygie. César t'a reprise aux Aulus pour me faire don de toi, tu m'entends! Demain, à la nuit tombante, j'enverrai te prendre, tu m'entends!... »

La jeune fille luttait désespérément, se sentant sur le bord de l'abîme. En vain, d'une voix de terreur et d'amertume, elle le suppliait de ne point être ainsi, d'avoir pitié...

Ce n'était plus le Vinicius de naguère, bon et presque cher à son âme; c'était un homme

méchant et cruel. Ses forces la trahissaient de plus en plus. En vain elle cherchait à fuir. Il se haussa, il allait la saisir.

Mais, à ce moment, une force effroyable lui arracha Lygie, et le repoussa lui-même, comme un fétu. Que s'était-il passé? Vinicius se frotta les yeux, stupéfait, et vit au-dessus de lui la gigantesque stature du Lygien Ursus.

Le Lygien restait immobile et très calme. Mais ses yeux dardés sur Vinicius avaient une expression si singulière que le jeune homme sentit son sang se glacer. Puis, le géant prit sa reine dans ses bras et, d'un pas égal, sortit du triclinium. Acté le suivit.

Vinicius resta un instant comme pétrifié. Puis il sauta sur ses pieds et se précipita vers l'issue :

« Lygie! Lygie! »

Mais la stupéfaction, la fureur et l'ivresse lui fauchèrent les jambes. Il chancela, trébucha, et s'écroula sur les dalles. Les convives étaient, pour la plupart, vautrés sous la table; quelques-uns titubaient dans la salle, en battant les murailles; d'autres dormaient sur les couches d'apparat.

Et, sur les consuls ivres et sur les sénateurs, sur les chevaliers, les poètes, les philosophes ivres, sur les danseuses et sur les patriciennes, sur ce monde tout-puissant encore et déjà désarmé, sur ce monde qui roulait vers l'abîme dans son orgie suprême et fleurie, de l'épervier d'or tendu sous la voûte pleuvaient, sans trêve, des roses.

Dehors, c'était l'aube.

Le serment

Personne n'arrêta Ursus, personne ne lui demanda rien. Du reste, Acté se trouvait auprès d'eux, et sa présence eût dissipé tout soupçon.

Ils passèrent du triclinium à une salle contiguë et, de là, à la galerie qui conduisait aux appartements d'Acté.

Dans le petit atrium, Ursus déposa Lygie sur un banc de marbre, auprès du jet d'eau, et Acté se mit à l'exhorter au calme et à l'engager au repos, lui certifiant que nul danger ne la menaçait, attendu que les convives dormiraient jusqu'au soir. De longtemps, Lygie ne put se calmer. Elle comprimait ses tempes de ses mains et répétait comme un enfant :

« A la maison ! A la maison ! »

Ursus était prêt. Aux portes veillaient, il est vrai, des prétoriens; mais les soldats n'arrêtaient point ceux qui s'en allaient. Devant l'arc triomphal, c'était encore un grouillement de litières, et bientôt les gens allaient sortir par fournées. On n'arrêterait personne. Eux se joindraient à la foule et iraient droit à la maison. Et puis, Lygie répétait :

« Oui, Ursus, allons-nous-en. »

Acté fut forcée d'être raisonnable pour eux. Ils s'en iraient! Fort bien! Personne n'entraverait leur départ. Mais s'enfuir de la maison de César était un crime de lèse-majesté... Ils s'en iraient... Et, le soir, un centurion avec ses soldats apporterait la sentence de mort à Aulus, à Pomponia Græcina, et ramènerait Lygie au palais. Alors elle serait perdue irrémédiablement.

Les yeux de Lygie s'embrumèrent. Deux grandes larmes glissèrent lentement le long de ses joues.

« Dieu bénisse Pomponia et Aulus! dit-elle. Je n'ai point le droit de causer leur perte, et je ne les reverrai plus jamais. »

Puis, se tournant vers Ursus, elle dit que lui seul lui restait au monde, et que désormais il devrait lui être un protecteur et un père. S'ils ne pouvaient se réfugier chez les Aulus, ils ne pouvaient non plus rester chez César ni chez Vinicius. Ainsi, Ursus la prendrait et la ferait sortir de la ville. Elle s'enfuirait en route, et non de chez Vinicius. Ivre, il avait eu l'imprudence de déclarer que, le soir, il enverrait ses esclaves la prendre. Mais Ursus la sauverait. Il

viendrait, il l'enlèverait comme il l'avait enlevée du triclinium et ils s'en iraient droit devant eux. Mais comme Vinicius aurait peut-être la fantaisie de la faire escorter par de nombreux esclaves, Ursus irait immédiatement chez l'évêque Linus lui demander assistance et conseil. L'évêque ordonnerait aux chrétiens de se porter à la rescousse, on la délivrerait de vive force. Ensuite, Ursus trouverait moyen de la soustraire à la puissance romaine.

Son visage se fit rose et souriant. Elle se jeta au cou de l'affranchie et lui baisa la joue en chuchotant :

« Tu ne nous trahiras pas, Acté? Non!

— Sur l'ombre de ma mère, je ne vous trahirai pas. Prie ton Dieu qu'Ursus trouve moyen de te délivrer. »

Acté entoura de ses bras le cou de Lygie et fondit en larmes... Elle avait compris qu'il existait un monde où la souffrance même était plus féconde en bonheur que toute cette existence de faste et de plaisirs au palais de César.

Sabina Poppée

Comme il faisait déjà grand jour et que le soleil illuminait le triclinium, Acté engagea Lygie à prendre un repos nécessaire après une nuit d'insomnie. Lygie ne fit point d'objection, et toutes deux se rendirent au cubicule. Elles se couchèrent côte à côte ; mais Acté, malgré la fatigue, ne put s'endormir. A sa tristesse ordinaire venait se joindre une inquiétude que jamais auparavant elle n'avait ressentie. La vie, jusqu'ici, lui avait semblé écrasante et sans lendemain, mais aujourd'hui, soudain, elle lui apparaissait ignoble. Dans sa tête une confusion croissante se manifestait. De nouveau la porte donnant sur la lumière s'entrouvrait et se refermait tour à tour ; mais quand elle s'ouvrait, la lumière l'éblouissait, et elle ne pouvait rien discerner. Et

soudain, elle pensa que ce César qu'elle aimait, et qu'involontairement elle considérait comme une sorte de demi-dieu, était une chose aussi nulle que le premier esclave venu, et que ce palais aux colonnades de marbre ne l'emportait en rien sur un tas de pierraille.

Acté contemplait la dormeuse.

« Combien elle est différente de moi ! »

Le cœur de la jeune Grecque n'était point accessible à l'envie. A la pensée des dangers qui pesaient sur Lygie, elle fut prise d'une pitié immense. Elle couvrit de caresses les sombres cheveux de l'enfant. Lygie dormait aussi paisible que si elle se fût trouvée à la maison, sous la garde de Pomponia. Ce n'est que vers le milieu du jour qu'elle ouvrit les yeux.

« C'est toi, Acté ? dit-elle enfin, apercevant dans l'ombre le visage de la jeune femme.

— C'est moi, Lygie.

— Ursus est-il revenu ?

— Ursus n'a pas dit qu'il reviendrait ; il a dit qu'il guetterait la litière, ce soir.

— C'est vrai. »

Elles quittèrent le cubicule et se rendirent au bain. Après le bain et après le déjeuner, Acté conduisit Lygie dans les jardins du palais, où nulle rencontre n'était à craindre, César et ses intimes dormant encore.

Après s'être promenées, elles s'assirent dans un bosquet de cyprès, et se mirent à parler de la fuite

de Lygie. Acté était de moins en moins sûre du succès de l'entreprise. Elle songeait maintenant qu'il eût été mille fois plus expédient d'essayer de fléchir Vinicius.

« Ne penses-tu pas qu'on pourrait obtenir de Vinicius qu'il te rendît à Pomponia ? »

— Non. Dans la maison des Aulus, Vinicius était tout autre ; il était très bon. Mais, depuis ce festin, j'ai peur de lui et je préfère aller chez les Lygiens.

— Pourtant, chez Aulus, il te plaisait ? » insista Acté.

Elle baissa la tête :

« Oui. »

Acté réfléchit un moment.

« Tu n'es pas une esclave comme je fus, moi. Tu es une otage, et tu es la fille du roi des Lygiens. Les Aulus t'aiment comme leur fille et je suis persuadée qu'ils t'adopteraient. Vinicius pourrait t'épouser, Lygie. »

Mais elle répondit encore plus tristement :

« Je préfère fuir chez les Lygiens. »

Un bruisselis de pas les interrompit, et, avant qu'Acté eût pu voir qui s'approchait, devant le banc apparut Poppée entourée de quelques esclaves. Une Éthiopienne portait dans ses bras un bébé emmailloté de pourpre.

Poppée s'arrêta et considéra Lygie.

« Qu'est-ce que cette esclave ? »

— Ce n'est point une esclave, divine Augusta : c'est l'enfant adoptive de Pomponia Græcina, et la

filles du roi des Lygiens, qui l'a donnée en otage à Rome.

— Elle est venue te faire visite?

— Non, Augusta. Depuis avant-hier, elle habite le palais.

— Par ordre de qui?

— De César. »

Poppée regarda avec plus d'attention la jeune fille, et une ride se creusa entre ses sourcils. D'un coup d'œil, elle avait jugé combien merveilleuse était la beauté de Lygie.

Sous leurs cils dorés, ses yeux eurent un éclair glacial. Mais, tournée vers Lygie et très calme en apparence :

« Tu as parlé à César?

— Non, Augusta.

— Pourquoi préfères-tu être ici que chez les Aulus?

— Je ne préfère pas. Pétrone a poussé César à me reprendre à Pomponia. Je suis ici contre mon gré...

— Et tu désirerais retourner auprès de Pomponia? »

Cette question fut posée d'une voix plus affable, et Lygie eut un sursaut d'espérance.

« Augusta, dit-elle en tendant les mains, César va me donner comme esclave à Vinicius. Mais tu intercèderas pour moi et tu me rendras à Pomponia...

— Ainsi Pétrone a poussé César à te reprendre à Aulus pour te remettre à Vinicius?

— Oui. Vinicius a dit qu'il m'enverrait chercher aujourd'hui même. Mais tu seras bonne et tu auras pitié de moi. »

Se baissant, elle saisit le bord de la robe de Poppée et attendit, le cœur battant. Poppée la regarda avec un sourire mauvais et dit :

« Alors, je te promets qu'aujourd'hui même tu seras l'esclave de Vinicius. »

Puis elle s'éloigna. Aux oreilles de Lygie et d'Acté parvinrent les cris de l'enfant qui s'était mis à pleurer. Les yeux de Lygie étaient lourds de larmes. Elle prit Acté par la main.

« Rentrons, dit-elle. Il ne faut espérer d'assistance que d'où l'assistance peut venir. »

Elles se rendirent dans l'atrium qu'elles ne quittèrent plus. Anxieuses, elles tendaient l'oreille au bruit des pas.

A la nuit, la portière de l'antichambre ondula et un homme au visage noirâtre et grêlé parut. Lygie reconnut, pour l'avoir vu chez Pomponia, Atacin, un affranchi de Vinicius. Acté eut un cri.

Atacin salua très bas et dit :

« Salut à la divine Lygie de la part de Marcus Vinicius qui l'attend, auprès d'une table servie dans sa maison ornée de verdure.

— Je suis prête », dit-elle, les lèvres blanches.

Et elle entourra de ses bras le cou d'Acté, pour lui faire ses adieux.

L'agression

La maison de Vinicius était, en effet, ornée de verdure : les murs et les portes s'agrémentaient de festons de lierre et de myrte ; aux colonnes, des guirlandes de pampres serpentaient.

Dans le triclinium, le couvert était mis pour trois convives, car Pétrone devait aussi prendre part au festin.

En tout, Vinicius avait suivi les conseils de Pétrone qui lui avait suggéré de ne point aller lui-même chercher Lygie, mais de dépêcher à cet effet Atacin muni de la commission de César.

« Tu étais ivre hier, lui disait-il. Je t'ai vu : tu te conduisais comme un carrier des monts Albains. Sache qu'il est doux de désirer, mais plus doux d'être désiré. Tâche de gagner sa confiance. Sois

magnanime! Jure-lui, au besoin, que tu la rendras à Pomponia. Il dépendra de toi plus tard qu'elle préfère rester ici. »

Vinicius n'écoutait point. Les battements de son cœur se faisaient irréguliers.

« Ils doivent avoir déjà quitté le palais, dit-il, comme se parlant à lui-même, et être aux Carines!... »

Eux tournaient, en effet, vers les Carines. La litière était précédée des lampadarii et entourée des pedisequi. Atacin veillait à la marche du cortège. On avançait lentement, car les rues, désertes aux abords du palais, se peuplaient de façon insolite. De chaque ruelle sortaient des groupes de trois ou quatre hommes, sans torches et vêtus de manteaux sombres. Les uns marchaient avec le cortège se mêlant aux esclaves, d'autres, en groupes plus compacts, venaient en sens inverse. Quelques-uns titubaient comme des ivrognes. Par moments, la difficulté d'avancer était telle que les lampadarii étaient forcés de crier :

« Place pour le noble tribun Marcus Vinicius! »

Par les rideaux entrebâillés, Lygie apercevait ces groupes obscurs, et elle sursautait en alternatives d'espoir et d'effroi.

« C'est lui, c'est Ursus avec les chrétiens! C'est pour tout de suite, murmuraient ses lèvres tremblantes. Christ, aide-nous! Christ, sauve-nous! »

Atacin, qui, d'abord, ne prêtait nulle attention à cette effervescence anormale, devint inquiet. Des

inconnus serraient la litière de si près qu'il donna ordre de les chasser à coups de bâton. Soudain un tumulte se produisit en tête du cortège. Incontinent, toutes les lumières s'éteignirent.

Atacin comprit : une agression ! La terreur le pétrifia. Autour de la litière, c'était une bousculade inextricable ; on luttait, on se renversait, on se piétinait. Atacin eut une lueur subite : avant tout, il fallait reprendre Lygie et s'enfuir, abandonnant les autres à leur sort. Il la tira de la litière, la saisit à deux bras et s'efforça de s'échapper à la faveur de l'obscurité.

Mais Lygie cria :

« Ursus ! Ursus ! »

De blanc vêtue, elle était facile à discerner. D'un bras Atacin la couvrait de son propre manteau, quand des pinces effroyables le saisirent à la nuque, son crâne sonna comme sous un coup de massue ; et il croula, bœuf foudroyé.

Les esclaves étaient par terre pour la plupart, ou bien fuyaient en se cognant aux angles des murs. La litière, brisée dans la bagarre, gisait. Ursus emportait Lygie dans Suburre ; ses compagnons s'étaient dispersés.

Les esclaves se rallièrent devant la maison de Vinicius et se concertèrent. Ils n'osaient point entrer. Après une courte délibération, ils revinrent à l'endroit de l'attaque. Ils trouvèrent là quelques morts et aussi le corps d'Atacin. Celui-ci pantelait

encore, après un soubresaut, il se raidit et resta immobile.

Ils prirent le cadavre et de nouveau firent halte devant la porte. Il fallait pourtant annoncer au maître ce qui était arrivé.

« Que Gulon l'annonce, chuchotèrent des voix ; il a du sang sur la figure, comme nous ; et le maître l'aime bien. Il y a moins de danger pour lui que pour les autres. »

Cependant Vinicius perdait patience.

Soudain dans l'antisalle des pas retentirent et une horde d'esclaves entra dans l'atrium.

Vinicius bondit vers eux.

« Où est Lygie ? » cria-t-il d'une voix terrible.

Gulon s'avança, et, précipitamment, d'une voix affligée :

« Vois le sang, seigneur. Nous l'avons défendue ! Vois le sang, seigneur ! Vois le sang ! »

Il n'acheva point. Vinicius, d'un flambeau de bronze, avait fracassé le crâne de l'esclave. Puis, à deux mains, il se prit la tête et s'enfonça les doigts dans les cheveux en râlant :

« Malheur à moi !... »

Sa face bleuit, ses yeux se révoltèrent, sa bouche écuma.

« Les verges ! cria-t-il d'une voix inhumaine.

— Seigneur ! Aaaah ! Pitié ! » gémissaient les esclaves.

Pétrone se leva avec une moue d'écœurement et sortit de l'atrium.

Dans la maison habillée de verdure et prête pour le festin, le gémissement des esclaves et le sifflement des verges persistèrent jusqu'au matin.

La petite Augusta

Vinicius, cette nuit-là, ne se coucha point. Les gémissements des esclaves fouettés n'apaisant ni sa souffrance ni sa fureur, il prit une autre troupe d'hommes et, à leur tête, fort tard dans la nuit, se lança à la recherche de Lygie. Mais c'était une poursuite sans programme, et lui-même n'espérait point retrouver Lygie.

Il ne rentra qu'à l'aube, alors qu'apparaissaient les chariots et les mulets des maraîchers et que les boulangers ouvraient leurs boutiques. Il fit emporter le cadavre de Gulon, que nul n'avait osé enlever, et commanda que les esclaves auxquels on avait ravi Lygie fussent envoyés aux ergastules de campagne, punition aussi terrible que la mort; enfin, se jetant sur un divan de l'atrium, il s'efforça

de toute sa volonté à réfléchir avec calme aux moyens de la ravoir, mais il ne pouvait pas. Des milliers de moyens et de manœuvres se présentaient à son esprit, tous absurdes. Enfin il eut un éclair : nul autre qu'Aulus ne l'avait ravie, et, en tout cas, Aulus saurait où elle se cachait.

Et il sauta sur ses pieds, pour courir chez les Aulus.

Soudain, son cœur cessa de battre, à une supposition terrible.

« Et si c'était César lui-même qui eût ravi Lygie ? »

S'il en était ainsi, Lygie était perdue à jamais.

Il allait la venger. Il se fit porter au Palatin, où d'abord il verrait Acté ; peut-être par elle apprendrait-il quelque chose.

Devant l'arc du portail, le plus ancien des centurions lui sourit amicalement et s'approcha :

« Salut, noble tribun ! Si ton désir est de présenter tes hommages à César, tu tombes mal, et je ne sais même si tu pourras le voir.

— Qu'arrive-t-il ? demanda Vinicius.

— L'auguste petite Divinité est tombée malade subitement. César et l'Augusta sont auprès d'elle avec des médecins. »

C'était un événement considérable. Quand était née cette fille, César avait déliré de joie. Le Sénat avait solennellement recommandé à la protection des dieux l'enfant de Poppée. Une cérémonie votive avait eu lieu à Antium, on avait donné des jeux splendides et édifié un temple aux deux

Fortunes. Néron, qui était incapable de garder de mesure en rien, aimait l'enfant sans mesure. A Pop-pée l'enfant était chère aussi, qui avait raffermi sa situation et rendu son influence irrésistible.

De la santé et de la vie de la petite Augusta pouvait dépendre le sort de l'empire. Mais Vinicius, tout entier à ses préoccupations, ne prêta aucune attention à la réponse du soldat.

« Je veux simplement voir Acté », dit-il.

Et il passa.

Acté, elle aussi, était près de l'enfant, et il dut attendre. Elle ne vint que vers midi.

« Acté, cria Vinicius, la saisissant par la main et la traînant au centre de la pièce, où est Lygie?

— Je voulais te le demander », répondit-elle avec reproche.

Et Vinicius, bien qu'il se fût promis de l'interroger avec calme, cria, le visage contracté de douleur et de rage :

« Je ne l'ai pas. On me l'a enlevée en route! »

Puis, se ressaisissant, il approcha son visage d'Acté et dit à travers ses dents serrées :

« Acté... si tu tiens à la vie, si tu ne veux pas être cause de malheurs dont tu ne peux même te figurer l'étendue, réponds la vérité : est-ce César qui l'a enlevée?

— César n'est pas sorti du palais, hier.

— Sur l'ombre de ta mère, sur tous les dieux, elle n'est pas au palais?

— Sur l'ombre de ma mère, Marcus, elle n'y est

point, et ce n'est point César qui te l'a prise. La petite Augusta est malade depuis hier et Néron ne quitte pas le berceau. »

Vinicius respira.

« Alors, dit-il en s'asseyant sur un banc et en serrant les poings, ce sont les Aulus, et malheur à eux !

— Aulus Plautius est venu ici ce matin. Il n'a pas pu me voir, car j'étais auprès de l'enfant, mais il m'a laissé quelques mots sur une tablette. Sachant que Lygie lui avait été reprise sur le désir de Pétrone et le tien, il s'attendait à ce qu'elle te fût envoyée, et ce matin il s'est rendu chez toi, où tes gens lui ont dit ce qui était arrivé. »

Elle passa dans le cubicule et en revint avec la tablette laissée par Aulus.

Vinicius prit connaissance de la missive et resta muet. Acté semblait lire dans son visage bouleversé. Après un moment :

« Non, Marcus. Ce qui est arrivé est arrivé par la volonté de Lygie elle-même.

— Tu savais qu'elle voulait s'enfuir ! s'exclama Vinicius.

— Je savais qu'elle ne consentirait pas à venir chez toi. Et après tout, elle n'est pas une esclave. »

Mais Vinicius ne cessait pas d'exhaler sa fureur.

Acté, impatiente, reprit :

« Écoute, Marcus ! Hier, dans les jardins, Lygie et moi, nous avons rencontré Poppée et la petite Augusta que portait Lilith, l'Africaine. Le soir, l'enfant est tombée malade, et Lilith prétend que

l'étrangère a dû lui jeter un sort. Si l'enfant recouvre la santé, ils oublieront; sinon, Poppée sera la première à accuser Lygie de sorcellerie et alors, retrouvée, il n'y aura plus pour elle de salut. »

Il y eut un silence; puis Vinicius hasarda :

« Peut-être, en effet, a-t-elle jeté un sort à l'enfant... et à moi aussi.

— Lilith répète que l'enfant s'est mise à pleurer dès qu'elle nous eut dépassées. C'est vrai! Elle s'est mise à pleurer. Sans doute était-elle déjà malade. Cherche-la, Marcus, soit! Mais, avant la guérison de l'enfant, ne parle pas de Lygie. Ses yeux ont assez pleuré à cause de toi.

— Tu l'aimes, Acté? demanda Vinicius d'une voix morne.

— Oui! j'ai appris à l'aimer.

— Tu l'aimes; elle ne t'a pas rendu haine pour amour, comme à moi!

— Homme emporté et aveugle; elle t'aimait. »
Vinicius bondit.

« Ce n'est pas vrai! »

Acté, si douce d'ordinaire, à son tour s'indigna.

Comment avait-il essayé de la gagner? Au lieu de s'incliner devant Pomponia et Aulus et la leur demander, il l'avait, par surprise, enlevée à ses parents, elle, une fille de roi. Il avait blessé ses yeux innocents du spectacle de l'orgie. Son cœur avait battu pour lui, mais Vinicius l'avait épouvantée, l'avait indignée, l'avait offensée.

« Il est trop tard ! » gémit-il.

Il allait s'éloigner sans même prendre congé d'Acté, quand soudain la portière de l'atrium se souleva : Vinicius avait devant lui la silhouette endeuillée de Pomponia Græcina.

Elle aussi avait appris la disparition de Lygie et, jugeant qu'il lui serait plus facile qu'à Aulus de pénétrer auprès d'Acté, elle venait demander des nouvelles. En apercevant Vinicius, elle tourna vers lui son visage frêle et pâle.

« Marcus, que Dieu te pardonne le tort que tu nous as fait, à nous et à Lygie. »

Lui, restait là, le front courbé, avec la sensation du malheur et de la responsabilité, impuissant à comprendre quel Dieu devait et pouvait lui pardonner, et pourquoi Pomponia parlait de pardon, quand elle eût dû parler de vengeance.

Enfin, il sortit, la tête vide d'espoir, lourde de pensées.

Soudain, Pétrone l'arrêta et le saisit par le bras.

« Si tu veux savoir quelque chose de Lygie, viens avec moi. Je te ferai part de mes suppositions. »

Il lui mit un bras autour de la taille et l'entraîna. Comme il avait le sentiment de sa responsabilité dans les événements qui désolaient Vinicius, il avait déjà entrepris quelque chose, et une fois dans la litière il dit :

« J'ai fait garder toutes les portes par mes esclaves, leur donnant le signalement exact de la jeune fille et de ce géant qui l'autre jour l'a emportée de la

salle du festin ; c'est indubitablement lui encore qui l'a enlevée hier. Écoute ! Peut-être les Aulus voudront-ils la cacher dans l'une de leurs campagnes. Dans ce cas, nous saurons de quel côté on l'emmène. Mais si mes gens ne la voient pas aux portes, ce sera une preuve qu'elle est restée en ville, et nous commencerons nos recherches aujourd'hui même.

— Les Aulus ne savent pas où elle se trouve, répondit Vinicius.

— En as-tu la certitude ?

— J'ai vu Pomponia. Eux aussi la cherchent. »

Recherches

Quand ils descendirent de litière devant la maison de Pétrone, l'atriensis leur annonça que nul encore des esclaves envoyés aux portes de la ville n'était revenu.

« Tu vois, dit Pétrone, incontestablement ils sont encore dans les murs, et nous les retrouverons. »

Ils passèrent dans le péristyle intérieur et s'assirent sur un banc de marbre pour causer.

« Parmi tes hommes, en est-il un qui connaisse ce géant lygien? » questionna Pétrone.

— Atacin et Gulon le connaissaient. Mais Atacin a péri hier, et, quant à Gulon, je l'ai tué. »

Pétrone réfléchit un instant.

« L'enlèvement a eu lieu de mystérieuse manière : il n'est le fait ni de César ni d'Aulus. Le

Lygien n'eût pu, à lui seul, suffire à l'entreprise. On l'aurait donc aidé?

— Sans doute, mais qui donc a pu lui venir en aide?

— Ses coreligionnaires.

— Quels coreligionnaires? Quels dieux sont les siens? Je devrais pourtant savoir cela mieux que toi.

— Il n'est guère de femme à Rome qui n'ait ses dieux à elle. Évidemment Pomponia l'a élevée dans le culte de la divinité qu'elle adore elle-même. Quel est ce culte? Je n'en sais rien. Une chose est certaine : on ne l'a jamais vue sacrifier dans aucun temple à nul de nos dieux. Pomponia a fait mention devant moi d'un dieu qui est un, tout-puissant et miséricordieux. Ses adeptes doivent être nombreux, et c'est eux qui ont prêté secours à Lygie.

— Leur religion est une religion qui ordonne le pardon, dit Vinicius. J'ai rencontré Pomponia chez Acté, et elle m'a dit : "Que Dieu te pardonne le tort que tu nous as fait, à nous et à Lygie."

— Il faut croire que leur dieu est un curator très débonnaire. Eh bien, qu'il te pardonne, et, en signe de pardon, qu'il te rende l'enfant!

— Je lui offrirais une hécatombe demain, s'il me rendait Lygie. Je ne veux ni manger, ni prendre de bain, ni dormir. Je vais mettre un manteau sombre

et rôderai par la ville. Peut-être la retrouverai-je, ainsi déguisé. »

Il sortit précipitamment. Pétrone n'essaya point de le retenir.

Et il passa dans sa bibliothèque, s'assit à une table de marbre rose et se mit à travailler à son *Fest-in de Trimalcion*.

La fuite de Lygie et la maladie de la petite Augusta occupaient trop son esprit pour qu'il pût écrire longtemps. Il décida de s'arrêter au triclinium, de se faire porter ensuite au palais, de là au Champ de Mars.

De retour à la maison : « Quoi de neuf ? » demanda-t-il, selon son habitude, à l'esclave préposé à l'atrium.

« Rien de neuf, seigneur, répliqua celui-ci, si ce n'est que toute la familia parle de la fuite de cette jeune fille qui devait habiter chez le noble Vinicius. Après ton départ, Eunice, une esclave, est venue chez moi et m'a dit qu'elle connaissait un homme qui saurait la retrouver.

— Ah ! dit Pétrone. Quel homme est-ce ?

— Je ne le connais point, seigneur.

— Bien. Demain cet homme attendra ici le tribun, que tu iras prier en mon nom de venir dans la matinée. »

Resté seul, Pétrone se mit involontairement à penser à l'importance de la nouvelle fournie par Eunice. Il y avait là un moyen fort simple

d'apprendre la vérité : faire appeler la jeune esclave.

Mais l'heure était tardive ; Pétrone avait fait une visite trop longue au palais, et avait hâte de dormir.

Chilon Chilonidès

Pétrone finissait à peine de s'habiller dans l'unctorium, quand survint Vinicius qu'avait convoqué Téirésias, l'atriensis.

Vinicius avait cherché Lygie pendant toute la journée précédente, vêtu en esclave, et il n'était pas parvenu à trouver la moindre trace, l'indice le plus léger.

Quand Téirésias lui avait déclaré qu'un homme se faisait fort de la retrouver, Vinicius avait couru, séance tenante, chez Pétrone, et dès les premières paroles l'avait questionné.

« Il s'agit, dit Pétrone, de quelqu'un à utiliser pour les recherches. Dans un instant, Eunice, qui connaît le personnage, va venir plier ma toge : elle nous donnera de plus amples renseignements. »

En effet, la vestiplice entra presque aussitôt.

« Eunice, l'homme dont tu as parlé hier à Téirésias est-il là ?

— Il est là, seigneur.

— Et il se nomme ?

— Chilon Chilonidès, seigneur.

— Sa profession ?

— C'est un médecin, un sage et un diseur de bonne aventure, qui sait lire dans la destinée des hommes et prédire.

— Et que t'a-t-il prédit... ?

— Une souffrance et un bonheur.

— La souffrance t'est venue par la main de Téirésias (la veille, Pétrone avait, pour une désobéissance, condamné aux verges la jeune esclave) ; le bonheur est encore à venir... ?

— Il est déjà venu, seigneur.

— Comment ?

— J'ai le bonheur d'appartenir à la familia du noble Pétrone. »

Eunice avait fini de plier la toge.

Pétrone posa la main sur sa tête.

« Tu as bien dessiné les plis et je suis content de toi. »

Puis, les deux amis passèrent dans l'atrium où attendait Chilon Chilonidès, qui leur fit un salut profond.

A la vue de l'homme debout devant eux, Pétrone eut un sourire. Dans cet étrange personnage, il y avait quelque chose d'abject et de ridicule. Il n'était

point vieux : dans sa barbe malpropre et dans sa chevelure crépue, paraissaient à peine, çà et là, quelques poils gris. Son ventre était cave, ses épaules voûtées, de sorte qu'au premier coup d'œil il semblait bossu ; sur l'éminence pesait une tête énorme, dont le masque au regard perçant tenait du singe et du renard. Des pustules tachaient son cuir jaunâtre et se mamelonnaient sur un nez qu'avaient violacé les vins. Son costume sombre, tunique et manteau de poil de chèvre, décelait une misère véritable ou feinte. Pétrone répondit par un signe à son salut.

« Sais-tu au juste de quoi tu veux te charger ? » demanda Vinicius.

— Quand deux *familles*, dans deux maisons splendides, ne parlent point d'autre chose, et quand la moitié de Rome le répète, il n'est point difficile de le savoir, répliqua Chilon. Dans la nuit d'avant-hier, on a enlevé une jeune fille du nom de Lygie, ou plutôt de "Callina", enfant adoptive d'Aulus Plautius. Tes esclaves, seigneur, la transportaient du palais de César dans ta maison. Je me fais fort de la découvrir en ville ou bien, si elle a quitté la ville, ce qui est peu probable, de t'indiquer, noble tribun, où elle a trouvé refuge.

— C'est bien, dit Vinicius, à qui avait plu la netteté de la réponse. Et quels moyens as-tu ? »

Chilon sourit avec malice.

« Les moyens sont en ton pouvoir, seigneur, je ne possède que l'esprit. »

Pétrone sourit également, car il était tout à fait satisfait de son hôte.

Cependant Vinicius avait froncé les sourcils.

« Misérable, si tu me trompes pour me soutirer de l'argent, je te ferai crever sous le bâton.

— Je suis un philosophe, seigneur, et le philosophe ne peut être âpre au gain.

— Quand commences-tu tes recherches? dit-il en se tournant vers le Grec.

— Je les ai déjà commencées, seigneur. Et, tandis que je suis ici, en train de répondre à tes aimables questions, je continue mes recherches. Aie foi en moi, noble tribun, et sache que, si tu perdais le lacet de ta chaussure, je saurais retrouver ce lacet, ou tout au moins celui qui l'aurait ramassé dans la rue. »

Vinicius était satisfait, car il se disait qu'un tel homme, comme un chien courant, une fois mis sur la piste, ne s'arrêterait point avant d'avoir trouvé le gîte.

« C'est bien, dit-il, as-tu besoin d'indications?

— J'ai besoin d'armes.

— Quelles armes? » demanda Vinicius étonné.

Le Grec ouvrit la paume et fit de l'autre main le geste de compter de l'argent.

Vinicius lui lança une bourse; il la saisit au vol, des trois doigts de sa main droite.

Puis il leva la tête et dit :

« Seigneur, j'en sais plus que tu ne supposes. Je ne suis point venu ici les mains vides. Je sais que la

jeune fille n'a point été enlevée par les Aulus, car j'ai déjà causé avec leurs esclaves. Je sais qu'elle n'est pas au Palatin, où tous sont occupés de la petite Augusta. Je sais que sa fuite a été organisée par un serviteur venu du même pays qu'elle. Il n'a pu trouver d'aide qu'auprès de ses coreligionnaires.

« La jeune fille adore sûrement la même divinité que la plus vertueuse des Romaines, Pomponia. J'ai aussi entendu dire que l'on avait jugé Pomponia en raison de son culte pour des divinités étrangères, mais je n'ai pu apprendre par ses gens quel genre de divinité c'était, et comment se nommaient ses fidèles. Si je pouvais l'apprendre, je me rendrais auprès d'eux, je deviendrais le plus pieux des adeptes, et je gagnerais leur confiance. Mais toi, seigneur, qui as passé une quinzaine de jours dans la maison du noble Aulus, pourrais-tu me donner là-dessus quelque éclaircissement ?

— Non, dit Vinicius.

— N'as-tu point, illustre tribun, remarqué quelque cérémonie ou quelque objet cultuel... ? Ne les as-tu point vus dessiner des signes ?

— Oui ! Un jour, j'ai vu Lygie dessiner un poisson sur le sable.

— Un poisson ? Tu es certain, seigneur, qu'elle a dessiné un... poisson ? Oh !...

— Oui ! dit Vinicius, devenu curieux. Tu devines ce que cela signifie ?

— Si je devine ! » s'écria Chilon.

Et, faisant un salut, il sortit.

« Que penses-tu de cet honorable sage? demanda Pétrone.

— Je pense qu'il trouvera Lygie, s'écria Vinicius, joyeux; mais je pense aussi que s'il existait quelque part un royaume des chenapans, il y pourrait régner. »

Chilon Chilonidès faisait danser dans sa main sous les plis de son nouveau manteau, la bourse qu'il avait reçue de Vinicius, et en percevait avec délices le poids et l'agréable bruit. Il marchait lentement et se retournait, pour voir si personne ne l'épiait de la maison de Pétrone. Il dépassa le portique de Livie, et, arrivé au coin du Clivus Virbius, il se dirigea vers Suburre.

« Il faut que j'aille chez Sporus, se disait-il, pour répandre quelques gouttes en faveur de la Fortune. Ah! elle a dessiné un poisson sur le sable? Si je sais ce que cela veut dire, je veux être étranglé d'un morceau de cabrillon! Mais je le saurai! Au surplus, comme les poissons habitent dans l'eau, et que les recherches aquatiques sont plus malaisées que les recherches sur terre ferme, l'enquête te coûtera un supplément. Encore une bourse comme celle-ci, et je pourrai laisser là ma besace de mendiant et m'offrir un esclave... Mais me voilà arrivé chez ce voleur de Sporus! La taverne est l'endroit où l'on se renseigne le plus aisément. »

Il entra dans la taverne et se fit donner une cruche de vin « sombre ». Sur un regard incrédule

du patron, il fourragea dans sa sacoche, en tira une pièce d'or et la posa sur la table.

« Sporus, dit-il, j'ai travaillé aujourd'hui avec Sénèque depuis l'aurore jusqu'à midi, et voici ce dont mon ami m'a gratifié comme viatique. »

Les yeux ronds de Sporus s'arrondirent encore, et le vin se trouva incontinent devant Chilon. Celui-ci y mouilla le doigt, dessina un poisson sur la table et dit :

« Tu sais ce que cela signifie ?

— Un poisson ? La belle affaire ! Un poisson, c'est un poisson !

— Et toi, un imbécile, bien que tu ajoutes assez d'eau à ton vin pour qu'on y puisse trouver du poisson. Sache donc que c'est un symbole qui, dans le langage des philosophes, signifie : "Sourire de la Fortune". »

Le poisson

Pendant les quelques jours qui suivirent, Chilon ne se montra nulle part. Vinicius, qui, depuis que les sentiments de Lygie lui étaient connus, désirait plus furieusement encore la retrouver, commença des recherches — personnellement, car il ne voulait pas ni ne pouvait demander d'assistance à César, qu'angoissait la santé de la petite Augusta.

Ni les sacrifices, ni les prières, ni les vœux, ni l'art des médecins, ni toutes les pratiques de sorcellerie dont on avait fait usage à la dernière extrémité, rien ne put détourner le malheur. Après une semaine, l'enfant mourut.

La cour et la ville furent en deuil. César, qui, à la naissance de l'enfant, avait déliré de joie, délirait maintenant de désespoir. Deux jours durant, il ne

prit aucune nourriture, et, bien que le palais fût assiégé par des foules de sénateurs et d'augustans qui apportaient leurs condoléances, il ne voulut voir personne.

Pétrone était fort inquiet. Toute la ville savait déjà que Poppée attribuait cette mort à des sortilèges. Les médecins le répétaient, soucieux de pallier l'échec de leur art, et avec eux les prêtres dont les sacrifices s'étaient révélés impuissants, et les sorcières qui tremblaient pour leur vie, et le peuple. Il se rendit, dès que fut enlevé le cyprès placé devant le Palatin en signe de deuil, à la réception qui devait avoir lieu pour les sénateurs et pour les augustans.

Les yeux dardés fixement vers un point de l'espace, Néron écoutait, avec un visage de pierre, les consolations que lui prodiguaient les sénateurs et les chevaliers. Il était visible que, si même il souffrait, il songeait avant tout à l'effet que sa douleur produisait sur les assistants. Apercevant Pétrone, il bondit et d'une voix tragique :

« Eheu!... Toi aussi, tu es cause de sa mort! C'est par toi qu'est entré dans ces murs le mauvais esprit qui d'un regard a sucé la vie de son cœur... Malheur à moi! »

Élevant la voix, il finit par pousser des cris déchirants. Mais Pétrone, subitement, résolu de jouer le tout pour le tout : tendant la main, il arracha prestement le foulard que Néron avait autour du cou et le lui mit sur la bouche.

« Seigneur, dit-il avec componction, mets le feu à Rome et à l'univers, dans ta douleur — mais conserve-nous ta voix ! »

Les assistants demeurèrent stupides. Néron lui-même fut ébahi. Seul, Pétrone resta impassible. Il savait fort bien ce qu'il faisait.

« César, continua-t-il avec la même dignité triste, nous avons éprouvé une perte immense. Que du moins ce trésor nous reste comme consolation ! »

Le visage de Néron trembla, et, un moment après, des larmes abondantes tombaient de ses yeux. Il s'appuya des deux mains sur les bras de Pétrone, posa la tête sur sa poitrine et répéta avec des sanglots :

« Tu es le seul, le seul qui aies pensé à cela. Toi seul, Pétrone, toi seul ! »

Tigellin jaunissait de dépit. Pétrone continua :

« Pars pour Antium ! Là elle a vu le jour, là tu as connu la joie, là te viendra l'apaisement. L'air de la mer rafraîchira ta gorge divine. Nous, tes fidèles, nous te suivrons partout, et, tandis que nous nous efforcerons d'apaiser ta douleur par l'amitié, tu nous consoleras par ton chant.

— Oui, dit Néron d'une voix affligée, je ferai un hymne en son honneur, et j'en composerai la musique.

— Et ensuite tu iras chercher le soleil à Baïes. »

Une conversation commença, pleine encore de tristesse, mais aussi de projets d'avenir.

Tigellin rongea son frein. Entre lui et Pétrone,

c'était depuis longtemps une rivalité marquée, et Tigellin avait cet avantage que Néron ne se contraignait nullement en sa présence. Mais Pétrone, jusqu'ici, à chaque escarmouche, avait vaincu son ennemi par sa finesse et son esprit.

En quittant le palais, Pétrone se rendit chez Vinicius et lui raconta l'incident.

« Non seulement j'ai détourné le danger de Plautius et de Pomponia, mais je l'ai détourné de nous deux et même de Lygie que l'on ne poursuivra point : j'ai suggéré à ce singe à la barbe fauve de partir pour Antium et de là pour Naples et Baïes. Pendant ce temps-là, nous pourrons chercher Lygie en toute liberté, et la mettre en lieu sûr. Eh bien? Notre honorable philosophe n'est pas encore venu?

— Ton honorable philosophe est un filou! Non! il n'est pas venu, il ne s'est pas montré et ne se montrera plus!

— Et moi, j'ai une meilleure opinion, non de son honnêteté, mais de sa sagesse. Il a réussi à saigner ta bourse une fois déjà, et il reviendra, ne fût-ce que pour la saigner encore. »

Vinicius se mit à marcher rapidement de long en large. Pétrone le considéra un moment, puis dit :

« Dis-moi, sincèrement, non comme une tête brûlée qui s'excite et s'emballe sur une idée fixe, mais comme un homme raisonnable qui répond à son ami : tu y tiens toujours autant, à cette Lygie? »

Vinicius s'arrêta et regarda Pétrone comme s'il

ne l'avait pas encore aperçu. Dans ses yeux, le sentiment de son impuissance, les regrets, la colère et une tristesse invincible firent luire deux larmes qui impressionnèrent Pétrone plus que les discours les plus éloquents.

Ils prenaient congé l'un de l'autre, mais un esclave annonça que Chilon Chilonidès attendait dans l'antichambre.

Vinicius ordonna de le faire entrer immédiatement.

« Salut et honneur au noble tribun militaire, et à toi, seigneur », dit Chilon en entrant.

Vinicius demanda avec un calme feint :

« Qu'apportes-tu ? »

— La première fois, seigneur, je t'ai apporté l'espoir ; à présent j'apporte la certitude que la jeune fille sera retrouvée.

— Ce qui signifie que tu ne l'as pas retrouvée jusqu'ici ?

— Oui, seigneur : mais j'ai découvert le sens du signe qu'elle a tracé devant toi. Elle est chrétienne, et ce sont les chrétiens qui l'ont reprise. »

Il y eut un moment de silence.

« Réfléchis, Chilon, dit enfin Pétrone. Voudrais-tu nous persuader que Pomponia et Lygie appartiennent à la secte des ennemis du genre humain, des empoisonneurs de fontaines et de puits, des adorateurs d'une tête d'âne, des individus qui immolent les enfants et se livrent aux plus ignobles excès ? Réfléchis, Chilon : cette thèse que

tu soutiens devant nous, ne va-t-elle pas, comme antithèse, se répercuter sur ton dos? »

Chilon étendit ses mains pour dire que ce n'était pas sa faute, puis il ajouta :

« Seigneur! prononce en grec la phrase suivante : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

— Bien... Voilà ta phrase. Et puis?

— Maintenant prends la première lettre de chacun de ces mots et réunis ces lettres pour former un mot nouveau.

— Poisson! dit Pétrone avec étonnement.

— Voilà pourquoi le poisson est devenu l'emblème chrétien », répondit fièrement Chilon.

Ils gardèrent le silence. Dans le raisonnement du Grec, il y avait quelque chose d'irréfutable.

« Vinicius, demanda Pétrone, ne te trompes-tu pas, et Lygie a-t-elle réellement dessiné un poisson?

— Par tous les dieux infernaux, il y a de quoi devenir fou, s'écria le jeune homme avec fureur : si elle m'avait dessiné un oiseau, j'aurais dit que c'était un oiseau.

— Alors, elle est chrétienne! répéta Chilon.

— Si le poisson est l'emblème chrétien, ce qui me paraît indéniable, dit Pétrone, et si Pomponia et Lygie sont chrétiennes, alors, par Proserpine, les chrétiens ne sont pas ce que nous nous figurons.

— Tu parles comme Socrate, seigneur, répondit Chilon. Qui donc a interrogé un chrétien? Qui connaît leur doctrine? Il y a trois ans, pendant mon

voyage de Naples à Rome (pourquoi ne suis-je pas resté là-bas!), j'ai eu comme compagnon de route un médecin, du nom de Glaucos, que l'on disait chrétien et qui, malgré cela, j'en ai eu la conviction, était un homme bon et vertueux.

— N'est-ce pas de cet homme vertueux que tu viens d'apprendre ce que signifie le poisson?

— Hélas! non, seigneur! Pendant ce voyage, dans une auberge, l'honnête vieillard reçut un coup de couteau, et sa femme et son enfant furent emmenés comme esclaves par des marchands; quant à moi, je perdis ces deux doigts en les défendant. Mais comme les chrétiens, à ce qu'on dit, sont favorisés par les miracles, j'espère que mes doigts repousseront.

— Comment? Serais-tu devenu chrétien?

— Depuis hier, seigneur, depuis hier! C'est ce poisson qui en est la cause. Admire sa puissance! Et dans quelques jours je serai le plus zélé parmi les zélés; afin d'être admis à tous leurs mystères, et, une fois admis, je saurai où se cache la jeune fille. Mais les recherches entraînent des frais considérables. Accordez-moi un peu de patience. Ces derniers jours, à force de marcher, je me suis fait des plaies aux jambes. Je suis entré dans les débits de vins, pour faire jaser les gens, puis chez des boulangers, chez des bouchers, chez des marchands d'olives et de poissons. J'ai parcouru toutes les rues et impasses; j'ai visité les cachettes des esclaves fugitifs; j'ai perdu près de cent as à la

mora ; j'ai été dans des blanchisseries, et des gargotes ; j'ai été dans les cimetières ; et savez-vous pourquoi ? Pour tracer partout ce poisson, regarder les gens dans le blanc des yeux, et voir ce qu'ils répondraient à ce signe. Longtemps je ne remarquai rien, quand, un jour, près d'une fontaine, j'aperçus un esclave qui puisait de l'eau, et qui pleurait. Je m'approchai et lui demandai la cause de ses larmes, et il me répondit que, pendant toute sa vie, il avait amassé sesterce par sesterce pour racheter un fils bien-aimé, mais que le maître, un certain Pansa, lui avait repris cet argent, gardant quand même le fils comme esclave. "Et je pleure ainsi, dit le vieillard, parce que j'ai beau me dire : que la volonté de Dieu soit faite ! je ne puis, pauvre pécheur que je suis, retenir mes larmes." Alors, saisi d'un pressentiment, je trempai le doigt dans le seau et dessinai le poisson ; et le brave homme dit à cette vue : "Mon espoir est aussi dans le Christ." Je lui demandai : "Tu m'as reconnu à ce signe ?" Il répondit : "Oui, la paix soit avec toi !" Je commençai à lui tirer les vers du nez, et le bon vieux me raconta tout. Son maître, ce Pansa, est lui-même un affranchi de l'illustre Pansa et transporte à Rome, par le Tibre, les pierres que des esclaves et des ouvriers déchargent des radeaux et portent la nuit jusqu'aux maisons en construction. Il y a parmi eux beaucoup de chrétiens, son fils entre autres. Comme c'est là un travail au-dessus des forces du jeune homme, son père voulait le racheter. Pansa a

préféré garder l'argent et l'esclave. En parlant, il recommença de pleurer et je mêlai mes larmes aux siennes, ce qui me fut facile, à cause de la bonté de mon cœur et des élancements causés par la marche excessive. Je me plaignis de ce que, arrivé de Naples depuis quelques jours, je ne connaissais personne de nos frères et ne savais où ils se réunissaient pour prier. Il me dit de venir la nuit près du fleuve : il me présenterait aux frères qui me mèneraient dans les maisons de prières et chez les anciens qui dirigent la communauté chrétienne. A ces paroles, je fus si joyeux que je lui remis la somme nécessaire pour le rachat de son fils, espérant que le généreux Vinicius m'en rendrait le double...

— Chilon, interrompit Pétrone, dans ton récit, le mensonge, comme de l'huile, flotte à la surface de la vérité. Je suis certain que, dans la voie des recherches, un pas décisif a été fait. Mais inutile d'oindre tes nouvelles d'une couche de fourberies. Comment se nomme le vieillard de qui tu as appris que les chrétiens se reconnaissaient au signe du poisson?

— Euricius, seigneur. Le pauvre, le malheureux vieillard ! Il m'a rappelé le médecin Glaucos, celui que j'ai défendu contre les brigands, et c'est ce qui m'a surtout ému.

— Je crois que réellement tu as fait sa connaissance et que tu sauras tirer profit de cette rencontre, mais tu ne lui as pas donné d'argent. Tu ne

lui as pas donné un as, tu m'entends ! Tu ne lui as rien donné.

— Mais je l'ai aidé à porter les seaux, et j'ai parlé de son fils avec la plus grande compassion. C'est vrai, seigneur, rien ne peut échapper à la perspicacité de Pétrone. Je ne lui ai pas donné d'argent, ou plutôt je lui en ai donné en intention, en mon for intérieur, ce qui devrait lui suffire, s'il était un véritable philosophe ! »

Pétrone se retourna vers Vinicius :

« Fais lui compter cinq mille sesterces, mais en intention et en ton for intérieur. »

Vinicius dit :

« Je te donnerai un serviteur qui aura sur lui la somme nécessaire ; toi, tu diras à Euricius que c'est ton esclave, et tu remettras au vieillard l'argent en présence de ce serviteur. Cependant, comme tu m'as apporté une nouvelle importante, tu recevras une somme égale pour toi. Viens chercher ce soir le serviteur et l'argent. »

Glaucos

Chilon resta assez longtemps sans se montrer, de sorte que Vinicius ne savait plus que penser. En vain se répétait-il que les recherches, pour aboutir à des résultats favorables et certains, devaient être lentes.

Un jour, Chilon arriva avec un visage tellement morne que le pauvre Vinicius pâlit à sa vue et se précipita vers lui, ayant à peine la force de demander :

« Elle n'est pas parmi les chrétiens ? »

— Si, seigneur, répondit Chilon, mais j'ai trouvé parmi eux Glaucos, le médecin.

— Que dis-tu ? qui est-ce ?

— Tu as donc oublié, seigneur, l'histoire du vieillard avec qui j'ai voyagé de Naples à Rome, et

de ces deux doigts que j'ai perdus en le défendant. Les brigands, qui enlevèrent sa femme et ses enfants, le frappèrent d'un coup de couteau. Je l'avais laissé expirant dans une auberge près de Minturnes et je l'ai longtemps pleuré. Hélas! je me suis convaincu qu'il vivait encore et qu'il faisait partie de la communauté chrétienne à Rome.

— Puisque tu l'as défendu, il doit t'être reconnaissant et t'aider.

— Ah! notre tribun! Les dieux eux-mêmes ne sont pas toujours reconnaissants; que dire des hommes! Oui, il devrait être reconnaissant. Malheureusement, c'est un vieillard dont l'esprit est affaibli et obscurci par l'âge et les malheurs, ce qui fait que, loin de m'être reconnaissant, il m'accuse, à ce que j'ai appris de ses coreligionnaires, de m'être entendu avec les brigands et d'être la cause de ses malheurs. Voilà comment il me récompense pour mes deux doigts perdus.

— Je suis certain qu'en effet cela s'est passé comme il le raconte, dit Vinicius. Mais, que m'importe tout cela? Dis-moi ce que tu as vu dans cette maison de prières.

— Cela t'importe peu, seigneur, en effet; mais, comme il s'agit de ma peau, et comme je tiens à ce que mes renseignements me survivent, j'aime mieux renoncer à la récompense promise, que de risquer ma vie pour des biens périssables, sans lesquels, en véritable philosophe, je saurai vivre et rechercher la divine vérité. »

Mais Vinicius s'approcha de lui, le visage menaçant, et, d'une voix étouffée :

« Qui te dit que tu mourras de la main de Glaucos plutôt que de la mienne? Sais-tu, chien, si dans un instant on ne t'enfouira pas dans mon jardin? »

Chilon, qui était poltron, regarda Vinicius et en un clin d'œil vit que, pour une parole imprudente de plus, c'en serait fait de lui.

« Je la chercherai, seigneur, et je la trouverai », s'écria-t-il précipitamment.

Il y eut un silence et l'on n'entendit plus que le souffle haletant de Vinicius et, dans le lointain, le chant des esclaves qui travaillaient au jardin.

Le Grec, voyant que le jeune patricien se calmait un peu, dit :

« Non, seigneur, je n'ai pas dit que je renonçais à chercher la jeune fille, je voulais seulement te faire remarquer que ces démarches entraînent maintenant pour moi un grand danger. Glaucos, s'il m'aperçoit une seule fois, toi, tu ne m'apercevras plus jamais. Et alors qui te retrouvera la jeune fille?

— Que faire? Quel remède à cela? Que veux-tu entreprendre? demanda Vinicius.

— Aristote nous enseigne qu'il faut sacrifier les petites choses aux grandes, et le roi Priam disait souvent que la vieillesse est un lourd fardeau. Or, le fardeau de la vieillesse et des malheurs écrase Glaucos depuis longtemps, au point que la mort serait un bienfait pour lui. Aussi je propose, seigneur, d'écarter Glaucos.

— Engage des hommes qui l'assommeront à coups de bâton, je les paierai.

— Ils t'écorcheront, seigneur, et plus tard ils exploiteront le secret. A Rome il y a autant de bandits que de grains de sable sur l'arène, mais tu ne saurais croire comme ils haussent leurs prix dès qu'un honnête homme a recours à leur ministère. Non, éminent tribun ! Vois-tu que les veilleurs les prennent sur le fait ? Ces misérables certainement diraient qui les a engagés et tu aurais des ennuis. Moi, au contraire, ils ne pourront me désigner : je ne leur dirai pas mon nom. Tu as tort de ne pas avoir confiance en moi.

— Combien te faut-il ?

— Il me faut mille sesterces ; n'oublie pas, seigneur, que je devrai trouver des bandits honnêtes, qui, après avoir empoché les arrhes, ne disparaîtront pas sans donner de nouvelles. Pour un bon travail, il faut un bon salaire. Il faudrait aussi quelque chose pour moi, afin d'essuyer les larmes que je verserai sur Glaucos. Si tu me donnes les mille sesterces aujourd'hui, dans deux jours son âme sera déjà dans l'Hadès. Je trouverai les hommes aujourd'hui même et je les préviendrai qu'à partir de demain soir, pour chaque jour que vivra encore Glaucos, je leur déduirai cent sesterces. J'ai, en outre, un moyen qui me paraît infailible. »

Vinicius promet encore une fois à Chilon la somme exigée, mais lui défendit de parler désormais de Glaucos, et, en revanche, demanda quelles

nouvelles il apportait, où il avait été pendant ce temps, ce qu'il avait découvert. Mais Chilon ne pouvait lui annoncer grand-chose de nouveau sinon qu'il n'avait jamais vu les chrétiens se montrer les ennemis du genre humain. Non ! il ne l'avait pas remarqué. Leur doctrine, autant qu'il a pu en juger, ne les encourage pas au meurtre : elle leur commande au contraire de pardonner les offenses.

Cependant, naissait en Vinicius la perception obscure que cette adoration pour le Christ, mystérieuse, incompréhensible, avait précisément créé une barrière entre lui et Lygie : il commença à craindre cette doctrine et à la haïr en même temps.

Judas

Il importait réellement à Chilon d'écarter Glaucos, qui, bien qu'âgé, n'était nullement un vieillard décrépit. Le récit que Chilon avait fait à Vinicius renfermait une grande part de vérité. Le Grec avait jadis connu Glaucos, qu'il avait trahi, livré à des bandits, séparé de sa famille, dépouillé et fait assassiner. Le souvenir de ces événements lui était cependant léger, car le misérable avait abandonné Glaucos agonisant, non pas dans une auberge, mais dans un champ, près de Minturnes. Il avait tout prévu, excepté que Glaucos guérirait de ses blessures et arriverait à Rome. Maintenant il s'agissait de se débarrasser de lui et, à cet effet, de choisir des hommes.

Dans ce but, il se rendit le soir même chez Euricius

et son fils Quartus. Il savait que le vieillard lui était dévoué corps et âme et qu'il ferait tout pour lui être utile. Prudent par nature, Chilon n'avait nullement l'intention de lui dévoiler ses véritables desseins, qui du reste eussent été en opposition complète avec la confiance qu'Euricius avait dans la vertu et la piété de son bienfaiteur. Il voulait avoir des hommes prêts à tout, et s'entendre, alors seulement, avec eux de manière que, dans leur propre intérêt, ils fussent obligés de garder sur l'affaire un silence éternel.

« Seigneur, dit Quartus, je connais le boulanger Demas, chez qui travaillent à la meule des esclaves et des salariés. L'un de ces salariés est tellement fort, qu'il pourrait en remplacer non pas deux, mais quatre. Je l'ai vu moi-même soulever des pierres que n'arrivaient pas à ébranler quatre hommes réunis.

— Si c'est un fidèle craignant Dieu et capable de se sacrifier pour ses frères, fais-le-moi connaître, dit Chilon.

— C'est un chrétien, seigneur, répondit Quartus. Si nous y allions maintenant, nous arriverions pendant leur repas du soir et tu pourrais causer avec lui, en toute liberté. Demas demeure près de l'Emporium. »

Chilon y consentit très volontiers.

« Je suis vieux, dit Chilon, lorsqu'ils s'engagèrent sous la colonnade du portique Émilia, et quelquefois j'ai des absences de mémoire. Notre Christ

a bien été livré par un de ses disciples, mais en ce moment je ne puis me rappeler le nom de ce traître.

— Seigneur, c'est Judas; il s'est pendu, répondit Quartus, quelque peu étonné qu'on pût ne pas se souvenir de ce nom.

— Ah! oui! Judas! Je te remercie », dit Chilon.

Puis ils marchèrent quelque temps en silence. Arrivés à l'Emporium, qui était déjà fermé, ils le dépassèrent, contournèrent les magasins de grains, prirent à gauche, se dirigeant vers les maisons qui s'étendaient le long de la route d'Ostie jusqu'au mont Testacius et au Forum Pistorium. Là ils s'arrêtèrent devant un bâtiment en bois d'où arrivait le bruit du crépitement des grains sur les meules. Quartus y pénétra; le prudent Chilon se tint dehors.

« Je suis curieux de voir cet hercule meunier, se dit-il, en regardant la lune qui brillait d'une claire lumière. Si c'est une canaille et un malin, cela me coûtera un peu cher, si au contraire c'est un vertueux chrétien et un imbécile, il fera gratis tout ce que je lui demanderai. »

Il fut interrompu dans ses réflexions par le retour de Quartus qui sortit du bâtiment avec un autre homme vêtu seulement d'une de ces tuniques d'ouvrier qui laissaient nus le bras droit ainsi que le côté droit de la poitrine. A l'aspect du nouveau venu, Chilon soupira de satisfaction. Jamais il n'avait vu un tel bras ni une telle poitrine.

« Que la paix du Christ soit avec lui, prononça Chilon; et toi, Quartus, dis à ce frère si je suis digne de foi, et ensuite retourne chez toi, pour l'amour de Dieu, car il ne faut pas laisser tout seul ton vieux père.

— C'est un saint homme, dit Quartus; il a sacrifié toute sa fortune pour me racheter de l'esclavage, moi, qu'il ne connaissait pas. Que Notre Seigneur le Rédempteur lui prépare en échange une récompense céleste! »

Le gigantesque ouvrier, en entendant ces mots, s'inclina et baisa la main de Chilon.

« Quel est ton nom, mon frère? demanda le Grec. »

— Ursus, mais au baptême, j'ai reçu le nom d'Urbain.

— Urbain, mon frère, as-tu le temps de causer avec moi librement?

— Notre travail ne commence qu'à minuit et à présent on nous prépare le repas du soir.

— Nous avons donc tout le temps nécessaire. Allons au bord du fleuve. »

Ils allèrent s'asseoir sur une pierre de la berge.

Chilon examina la figure de l'ouvrier qui, malgré l'expression un peu dure et triste très fréquente chez les Barbares demeurant à Rome, lui parut refléter la bonté et la sincérité.

« Oui! pensa-t-il, c'est un homme bon et sot qui tuera Glaucos gratis. »

Et il demanda :

« Urbain, aimes-tu le Christ?

— Je l'aime du fond du cœur. »

Chilon, les yeux à la lune, se mit à parler d'une voix étouffée de la mort du Christ. Il parlait comme s'il ne s'adressait pas à Urbain, mais comme s'il confiait ce secret à la ville endormie. Et, lorsque Chilon commença à gémir et à se lamenter de ce qu'au moment de la mort du Sauveur il ne se fût trouvé personne pour le défendre contre les insultes des soldats et des Juifs, les poings énormes du Barbare se crispèrent de regret et de fureur contenue.

Chilon lui demanda brusquement :

« Sais-tu qui était Judas?

— Je le sais! Je le sais! mais il s'est pendu! »

Et dans sa voix il y avait comme un regret que le traître se fût fait lui-même justice.

Chilon continua :

« Si cependant il ne s'était pas pendu, et si quelque chrétien le rencontrait, soit par terre soit par mer, ne devrait-il pas venger le supplice, le sang et la mort du Sauveur?

— Et qui donc ne les vengerait pas, mon père?

— Que la paix soit avec toi, fidèle serviteur de l'Agneau! De même qu'un serpent enfante un serpent, que la méchanceté fait naître la méchanceté, et la trahison la trahison, ainsi du venin de Judas est né un autre traître; de même que l'un a livré le Sauveur aux Juifs et aux soldats romains, l'autre, qui vit au milieu de nous, veut livrer au

loup les brebis du Seigneur; et si personne ne prévient cette trahison, si personne n'écrase à temps la tête de ce serpent, c'en est fait de nous tous, et avec nous disparaîtra la gloire de l'Agneau. »

L'ouvrier le regardait avec une inquiétude énorme.

« Mon père, finit par demander l'ouvrier, quel est ce traître? »

Chilon baissa la tête.

« Quel est ce traître? Un fils de Judas, qui se faisait passer pour chrétien et fréquentait les maisons de prières dans le seul but d'accuser les frères devant César, disant qu'ils ne le reconnaissent pas pour dieu, qu'ils empoisonnent les fontaines, qu'ils immolent les enfants, et qu'ils veulent détruire cette ville pour qu'il n'en reste pas pierre sur pierre.

« Dans quelques jours on donnerait aux prétoriens l'ordre d'enchaîner les vieillards, les femmes et les enfants et de les conduire à la mort. C'était là l'œuvre de ce second Judas. Mais si personne n'a puni le premier, si personne n'a pris la défense du Christ à l'heure de son supplice, qui donc voudra punir celui-là, qui le fera disparaître avant qu'il parle à César?

— Moi, mon père.

— Alors, va parmi les chrétiens, va dans les maisons de prières, et demande à nos frères où est Glaucos, le médecin, et lorsqu'on te l'aura montré, alors, au nom du Christ, tue-le!

— Glaucos? répéta l'ouvrier comme s'il eût voulu graver ce nom dans sa mémoire.

— Le connaîtrais-tu?

— Non, je ne le connais pas. Mais demain, pendant la nuit, tous jusqu'au dernier, frères et sœurs, se réuniront à l'Ostrianum, car le Grand Apôtre du Christ est arrivé et il va prêcher là; c'est là que nos frères me montreront Glaucos.

— Va à l'Ostrianum, mon fils, tu y trouveras Glaucos au milieu de nos frères, tu le tueras en revenant à la ville; et, en récompense, tous tes péchés te seront pardonnés. Et, maintenant, que la paix soit avec toi!

— Mon père...

— Je t'écoute, serviteur de l'Agneau. »

Un grand embarras se peignit sur la figure de l'ouvrier.

« Père! dit-il d'une voix presque suppliante, prends-tu cette action sur ta conscience, et as-tu entendu de tes propres oreilles Glaucos trahir ses frères? »

Chilon comprit qu'il fallait donner quelques preuves, citer des noms.

« Écoute, Urbain, je demeure à Corinthe, mais je suis originaire de Cos, et ici à Rome j'enseigne la doctrine du Christ à une jeune servante de mon pays, nommée Eunice. Elle sert comme vestiplice dans la maison d'un certain Pétrone, ami de César. Eh bien, dans cette maison, j'ai entendu Glaucos s'engager à livrer tous les chrétiens et promettre,

en outre, à un autre confident de César, Vinicius, de lui faire retrouver parmi les chrétiens une jeune vierge... »

Il s'arrêta et regarda avec stupéfaction son interlocuteur dont les yeux avaient subitement étincelé comme les yeux d'un animal féroce.

« Qu'as-tu? demanda-t-il presque effrayé.

— Rien, père. Demain je tuerai Glaucos... »

Bonne nouvelle

A peine Vinicius finissait-il de lire une lettre de Pétrone envoyée de Baïes, que Chilon s'introduisait dans la bibliothèque, sans avoir été annoncé, les serviteurs ayant reçu l'ordre de le laisser entrer à toute heure de jour et de nuit.

« Que la divine mère d'Énée, ton aïeul magnanime, seigneur, te soit aussi favorable que l'a été pour moi le divin fils de Maïa ! J'ai vu Ursus, seigneur, et je lui ai parlé.

— Et tu sais où ils sont cachés ?

— Non, seigneur. Je t'apporte seulement la certitude que, Ursus se trouvant ici, la divine Lygie est également à Rome, et aussi la nouvelle que cette nuit, elle sera, selon toutes probabilités, à l'Ostriannum...

— A l'Ostrianum? Où cela se trouve-t-il?

— C'est un ancien hypogée entre la via Salaria et la via Nomentana. Le pontife suprême des chrétiens, que l'on n'attendait que beaucoup plus tard, est arrivé; cette nuit, il baptisera et il prêchera dans le cimetière. A l'Ostrianum, seigneur, tu verras Lygie, et si même, ce que je ne puis supposer, elle ne s'y trouve pas, Ursus y sera, car il m'a promis de tuer Glaucos. Ou bien tu le suivras, et tu sauras ainsi où demeure Lygie, ou bien tes hommes le saisiront comme meurtrier, et une fois qu'il sera entre tes mains, tu lui feras avouer où il l'a cachée. Maintenant j'ai rempli ma mission! Un autre, ô seigneur, prétendrait qu'il a donné deux mille sesterces à Ursus pour payer ses informations... Je sais bien que tu m'en rembourserais le double. Eh bien, je resterai honnête, car je crois, ainsi que l'a dit le magnanime Pétrone, que toutes mes dépenses et toutes mes espérances seront surpassées par ta générosité. »

Vinicius prit dans un coffre une bourse qu'il jeta à Chilon.

« On te donnera à manger ici; ensuite tu pourras te reposer. Jusqu'à ce soir, tu ne sortiras pas, et quand viendra la nuit, tu m'accompagneras à l'Ostrianum. »

Un moment, la frayeur et l'hésitation se peignirent sur les traits du Grec :

« A l'Ostrianum? répliqua Chilon qui n'avait pas la moindre envie d'y aller. Noble tribun, j'ai promis

de t'indiquer où est Lygie, mais n'ai pas promis de l'enlever. Pense donc, seigneur, à ce qu'il m'advviendrait si cet ours lygien, après avoir mis en pièces Glaucos, s'apercevait de son erreur! Ne me regarderait-il pas — à tort du reste — comme cause du meurtre qu'il aurait commis? »

Vinicius l'interrompit avec impatience et le questionna longuement sur sa conversation avec Ursus. Il en résultait que, cette nuit, l'on découvrirait l'asile de la jeune fille, et on l'enlèverait elle-même sur la route, à son retour de l'Ostrianum. A cette pensée, une joie folle s'empara de Vinicius.

Chilon, encouragé par cette bonne humeur, prit la parole et se mit à donner des conseils : d'après lui, la partie n'était pas encore gagnée. Il fallait agir avec prudence et à coup sûr... Et il énumérait des précautions.

Vinicius lui donnait tout à fait raison et, se souvenant aussi des conseils de Pétrone, il ordonna aux esclaves de lui amener Croton. Chilon, qui connaissait tout le monde à Rome, fut grandement tranquilisé quand il entendit le nom du célèbre athlète.

C'est donc dans de bonnes dispositions qu'il prit place à table quand vint l'appeler l'intendant de l'atrium.

Son repas terminé, il s'étendit sur le banc, plaça son manteau sous sa tête, et, lorsque les esclaves eurent desservi la table, il s'endormit. Il ne se réveilla, ou plutôt ne le réveilla-t-on que lorsque

Croton fut arrivé. Alors il se rendit à l'atrium; Croton avait déjà débattu le prix de l'expédition et disait à Vinicius :

« Je me charge, noble seigneur, de saisir de cette main que voilà, qui tu m'indiqueras, et de cette autre de me défendre contre sept Lygiens comme cet Ursus, et enfin de porter la jeune fille chez toi, lors même que tous les chrétiens de Rome seraient à me poursuivre comme des loups calabrais. Si je ne fais ainsi, qu'on me donne les verges dans cet impluvium.

— Ne le laisse pas faire, seigneur, s'écria Chilon : on nous lancera des pierres, et alors à quoi nous servira sa force? Ne vaut-il pas mieux prendre la jeune fille quand elle sera rentrée chez elle et n'exposer ni elle ni nous?

— C'est ainsi que je l'entends, Croton », dit Vinicius.

Quand le crépuscule commença à tomber, ils s'enveloppèrent de manteaux gaulois à capuce, et se munirent de lanternes et de coutelas; Chilon, lui, mit une perruque. Ils sortirent, pressant le pas, afin d'arriver à la porte Nomentane avant sa fermeture.

L'Ostrianum

Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'ancienne porte Viminale, dépassèrent les ruines de la muraille de Servius Tullius et, par des chemins déserts, ils arrivèrent à la route Nomentane. Alors, ayant tourné à gauche vers Salaria, ils se trouvèrent au milieu de collines parsemées de carrières de sable, avec, çà et là, des cimetières. A droite, à gauche, en avant, on apercevait des silhouettes noires se dirigeant avec précaution vers les ravins sablonneux. Cependant, à mesure que le jeune patricien et ses compagnons avançaient, autour d'eux les lanternes, les silhouettes devenaient plus nombreuses... La route lui paraissait longue. Enfin quelque chose commença à briller dans le lointain, comme des feux de campement, ou des

torches. Vinicius se pencha vers Chilon et lui demanda si c'était l'Ostrianum.

Chilon, qu'impressionnaient de façon fâcheuse la nuit, l'éloignement de la ville et ces formes fantômes, répliqua d'une voix tremblante :

« Je ne sais, seigneur, je ne suis jamais allé à l'Ostrianum. Mais ils devraient bien louer le Christ plus près de la ville. »

Ils marchèrent un moment en silence, puis Chilon, dont la terreur allait croissant à mesure qu'on s'éloignait des portes, dit :

« Sous ma perruque et avec les deux fèves que je me suis fourrées dans le nez, ils ne pourront me reconnaître ; et, si même ils me reconnaissent, ils ne me tueront pas. Ce ne sont pas de méchantes gens ! Ce sont même de très honnêtes gens, que j'aime et que j'estime.

— N'essaie pas de les amadouer par des flatte-
ries prématurées », répondit Vinicius.

Ils s'étaient engagés dans un étroit ravin au-dessus duquel passait un aqueduc. La lune venait de se dégager des nuages ; ils aperçurent, à l'extrémité du défilé, un mur abondamment recouvert de lierre. On était à l'Ostrianum.

Un moment après, Vinicius et ses compagnons se trouvèrent dans un lieu assez vaste tout entouré de murs. Devant la porte d'une crypte, qui en occupait le centre, une fontaine bouillonnait.

Près de l'hypogée, qui occupait le centre de

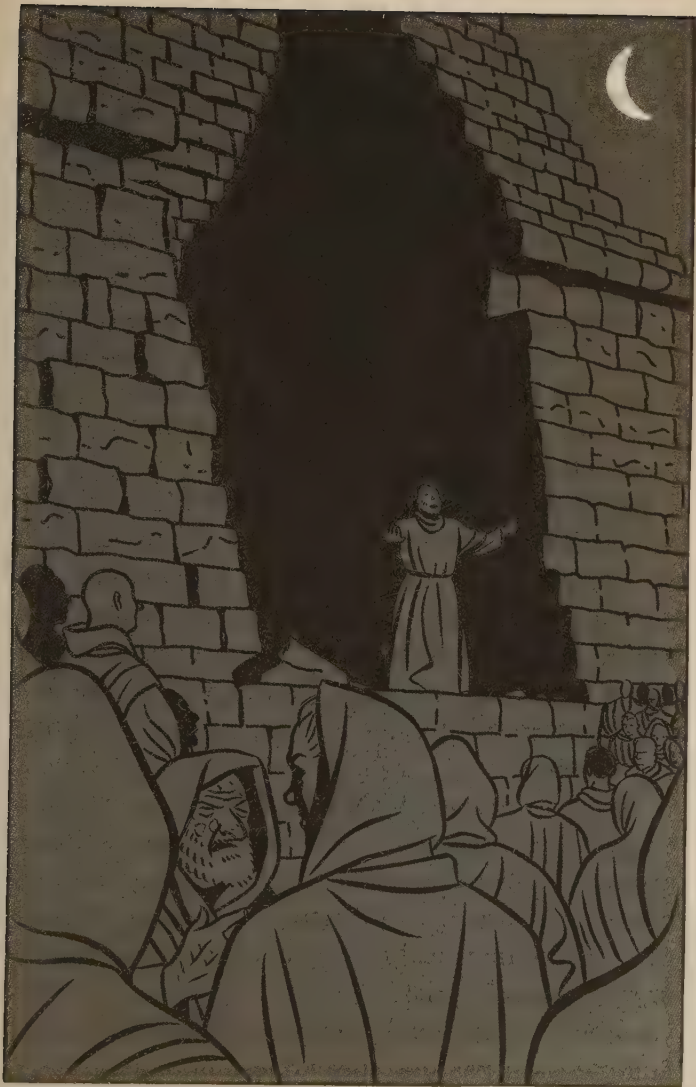
l'enclos, on alluma quelques torches que l'on disposa en un petit bûcher. Bientôt la foule se mit à chanter, d'abord à voix basse, puis de plus en plus haut, un hymne étrange. C'était une sorte d'appel dans la nuit, un timide appel au secours poussé par des gens qui errent dans les ténèbres. Les têtes levées au ciel semblaient voir quelqu'un là-haut, bien haut, et les bras tendus semblaient l'implorer pour qu'il descendît. Il était manifeste que ces gens-là, non seulement honoraient leur dieu, mais encore l'aimaient de toute la force de leur âme.

Puis il se fit un mouvement dans la foule. Des voix à côté de Vinicius murmurèrent : « Pierre ! Pierre ! », quelques-uns s'agenouillèrent, d'autres tendirent les mains vers lui. Puis le silence régna, si profond, que l'on pouvait entendre le crépitement des torches, ainsi que le roulement des chariots sur la route Nomentane et le murmure du vent dans les pins voisins du cimetière.

Chilon se pencha vers Vinicius et chuchota :

« C'est lui, le premier disciple de Chrestos, c'est le pêcheur. »

Le vieillard éleva sa main et, d'un signe de croix, bénit les assistants qui, cette fois, tombèrent à genoux. Les compagnons de Vinicius et lui-même, de crainte de se trahir, suivirent cet exemple. Il sembla au jeune tribun que cette figure qu'il avait devant lui était tout ensemble assez commune et pourtant extraordinaire, et que



ce qu'il y avait en elle d'extraordinaire provenait de sa simplicité même. Il vit en ce pêcheur non pas un grand prêtre habile dans l'accomplissement des rites, mais un simple témoin, âgé et infiniment vénérable, qui venait de loin proclamer une vérité qu'il avait vue, qu'il avait touchée, en laquelle il avait foi comme on a foi en l'évidence. Et Vinicius, qui ne voulait pas se laisser vaincre par le charme, éprouva cependant une curiosité fiévreuse d'entendre ce qui sortirait de la bouche de ce compagnon du mystérieux Chrestos, et de connaître cette doctrine que professaient Lygie et Pomponia Græcina.

Pierre parla d'abord comme un père qui donne des conseils à ses enfants. Il leur recommandait de renoncer aux excès, d'aimer la pauvreté, la pureté des mœurs et la vérité, de supporter patiemment les injustices, les persécutions, d'éviter le crime de trahison, l'hypocrisie, la médisance, enfin de donner le bon exemple, même aux païens.

Pour prévenu que fût Vinicius, il ne put s'empêcher de remarquer une différence entre la doctrine du vieillard et celles des cyniques, des stoïciens et autres philosophes; ceux-ci ne recommandaient le bien et la vertu que comme une chose raisonnable et qui s'applique à cette vie seule, tandis que l'Apôtre promettait l'immortalité, et non pas une misérable immortalité sou-

terrine, dans l'ennui, le vide et la solitude, mais splendide et presque semblable à celle des dieux.

Mais ce qui mit le comble à l'étonnement du jeune homme, ce fut d'entendre le vieillard dire que Dieu était aussi l'universel amour, et que, par suite, celui qui aime les hommes remplit le plus sublime de ses commandements.

On avait encore jeté quelques torches dans le brasier, le bruit du vent s'était tu dans les pins, la flamme s'élevait droite vers les astres qui scintillaient, et le vieillard, ayant rappelé la mort sur le Golgotha, ne parla plus que du Christ.

Cet homme avait vu ! Il disait comment, après avoir quitté la croix, il avait passé deux jours et deux nuits avec Jean, sans dormir, sans manger, dans l'accablement, dans le chagrin, dans la terreur et le doute, se répétant qu'Il était mort ! Le troisième jour s'était levé et ils se lamentaient toujours, quand Marie de Magdala accourut essoufflée, les cheveux défaits, criant : « Ils ont enlevé le Maître ! » Eux, à ces mots, s'étaient précipités vers le lieu de la sépulture. Le sépulcre était vide... Ils supposèrent que les prêtres avaient enlevé le Christ, et tous les deux revinrent à la maison, encore plus accablés. Puis arrivèrent d'autres disciples, et ils se lamentèrent tous, car on était au troisième jour après Sa mort.

Le souvenir de ces affreux moments arrachait encore des larmes aux yeux du vieillard, puis il continua :

« Tandis qu'ils se lamentaient ainsi, Marie de Magdala accourut de nouveau, en criant qu'elle avait vu le Seigneur. Il lui avait ordonné d'aller trouver les disciples, puis avait disparu. Mais eux, les disciples, ne la crurent pas, et comme elle pleurait de joie, les uns la blâmèrent et les autres pensèrent que le chagrin avait troublé ses sens, car elle disait aussi que, devant le tombeau, elle avait vu des anges : et eux, y étant retournés, virent le tombeau vide. Ensuite, dans la soirée, vint Cléophas, qui était allé avec un autre à Emmaüs, d'où ils étaient revenus à la hâte en disant : "Le Seigneur est vraiment ressuscité !" Et tous se mirent à se quereller, après avoir fermé la porte, par crainte des Juifs. Tout à coup, Il se dressa parmi eux, quoique la porte n'eût pas grincé, et Il leur dit : "La paix soit avec vous !"

« Et je l'ai vu, Lui, comme tous l'ont vu, et nos cœurs étaient emplis de lumière, car nous crûmes qu'Il était ressuscité, que les mers seraient desséchées, que les montagnes tomberaient en poussière, et que Sa gloire serait éternelle. »

Vinicius écoutait. Il ne se résignait pas à croire ce qu'avait dit le vieillard, et pourtant il sentait que, dans son émotion, dans ses larmes, dans toute sa personne et dans les détails des événements qu'il racontait, il y avait quelque chose qui écartait tout soupçon.

A ce moment, Chilon tira Vinicius par le pan de son manteau et murmura :

« Seigneur, là, non loin du vieillard, j'aperçois Urbain, et, près de lui, une jeune fille. »

Vinicius sursauta comme un dormeur soudain réveillé, se tourna dans la direction que lui indiquait Chilon, et il vit Lygie.

Retour de l'Ostrianum

Il vit Lygie, et ne vit plus qu'elle seule. Elle se tenait en pleine lumière. Son capuchon en glissant lui avait défait la chevelure; elle avait la bouche déclose, les yeux vers l'Apôtre, toute la figure attentive, en extase. Elle était vêtue d'un manteau de laine sombre, comme une fille du peuple; pourtant Vinicius ne l'avait jamais vue plus belle, et, malgré son trouble, il fut frappé du contraste que présentait ce costume presque servile avec la noblesse de cette tête patricienne.

Il serait resté perdu dans cette contemplation. Mais Chilon le tirait par le pan de son manteau de crainte qu'il ne se laissât aller à quelque imprudence. Cependant les chrétiens s'étaient mis à prier et à chanter. Puis le grand Apôtre baptisa avec

l'eau de la fontaine ceux que les prêtres lui présentaient comme préparés au baptême. Il semblait à Vinicius que cette nuit ne finirait jamais. Il lui tardait de suivre Lygie, de l'enlever...

Enfin quelques chrétiens sortirent du cimetière. Chilon murmura :

« Sortons et postons-nous devant la porte, seigneur, car nous n'avons pas relevé nos capuchons et l'on nous regarde. »

Ainsi firent-ils.

De l'endroit où ils se placèrent, ils pourraient examiner tous ceux qui sortiraient, et il n'était pas difficile de reconnaître Ursus à sa stature.

« Nous les suivrons, dit Chilon ; nous verrons où ils entrent, et demain, ou plutôt aujourd'hui même, seigneur, avec tes esclaves, tu occuperas toutes les issues de la maison et tu t'empareras d'elle.

— Non, dit Vinicius.

— Que veux-tu faire, seigneur ?

— Nous entrerons derrière elle dans la maison, et nous l'enlèverons sur-le-champ. Tu sais ton rôle, Croton, n'est-ce pas ? »

Ils durent attendre encore longtemps, et les coqs avaient déjà chanté pour annoncer le petit jour, quand sortirent Ursus et Lygie. Quelques autres personnes les accompagnaient. Chilon crut reconnaître parmi elles le grand Apôtre, aux côtés de qui s'avançaient un autre vieillard de taille beaucoup plus petite, deux femmes âgées, et un jeune garçon qui les éclairait avec une lanterne.

Derrière ce petit groupe marchait une foule de quelque deux cents chrétiens, auxquels Vinicius, Croton et Chilon se mêlèrent.

Il commençait à faire jour. La route n'était plus tout à fait déserte. Les marchands de légumes se hâtaient d'arriver pour l'ouverture des portes de la ville, conduisant ânes et mulets chargés d'herbes potagères.

Après avoir dépassé les terrains vagues contigus aux murs de la ville, les petits groupes de chrétiens commencèrent à se disperser. Maintenant il fallait suivre Lygie de plus loin, et avec plus de précautions. Ils marchèrent ainsi jusqu'au Transtévère, et le soleil allait se lever, lorsque le groupe dans lequel elle se trouvait se divisa. L'Apôtre, la vieille femme et le jeune garçon longèrent le fleuve, tandis que le vieillard de petite taille, Ursus et Lygie s'engageaient dans une ruelle étroite, puis, au bout d'une centaine de pas, entraient dans le vestibule d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par les boutiques d'un marchand d'huile et d'un oiseleur.

Chilon, qui suivait Vinicius et Croton à une cinquantaine de pas, s'arrêta net, se colla contre le mur et les appela pour qu'ils revinssent vers lui.

Ils rétrogradèrent, puisque aussi bien il y avait lieu de se consulter.

« Va voir, lui dit Vinicius, si cette maison n'a pas de seconde issue sur quelque autre rue. »

Chilon, qui, un instant avant, se plaignait de

blessures aux pieds, se précipita aussi vite que s'il eût été chaussé des ailes de Mercure, et fut bientôt de retour.

« Non, dit-il, cette porte est la seule. »

Puis, joignant les mains :

« Au nom de Jupiter, d'Apollon, d'Isis et d'Osiris, et de tous les dieux de l'Orient et de l'Occident, je t'en conjure, seigneur, abandonne ce projet... Écoute-moi... »

Mais il s'interrompit subitement, voyant les yeux de Vinicius étinceler comme ceux d'un loup. Croton se mit à refouler de l'air dans sa poitrine herculéenne, et à remuer à droite, puis à gauche, son crâne rudimentaire, ainsi que font les ours enca-gés.

« J'entrerai le premier, dit-il.

— Tu me suivras », répliqua Vinicius d'un ton de commandement.

Et ils disparurent dans le sombre couloir.

Chilon avait bondi jusqu'au coin de la ruelle la plus proche; de là, il se penchait, aux aguets et anxieux.

Croton

Une fois dans le corridor, Vinicius comprit toute la difficulté de l'entreprise. La maison était une maison de rapport à plusieurs étages. Il était fort difficile d'obtenir un renseignement sur un locataire, d'autant plus qu'il n'y avait pas de portier.

En suivant le corridor, Vinicius et Croton arrivèrent à une cour étroite entourée de bâtiments; elle constituait une sorte d'atrium commun à toute la maison avec, au centre, une fontaine dont l'eau tombait dans un bassin grossièrement maçonné.

L'heure était matinale et dans la cour il n'y avait âme qui vive. Évidemment, tout le monde dormait encore, excepté ceux qui étaient revenus de l'Ostrianum.

« Qu'allons-nous faire, seigneur? demanda Croton en s'arrêtant.

— Attendons ici, répondit Vinicius. Quelqu'un se montrera peut-être. Il ne faut pas qu'on nous voie dans la cour. »

Enfin, de derrière un des rideaux qui fermaient les logements les plus éloignés, sortit un homme qui, une passoire à la main, s'approcha de la fontaine.

« C'est le Lygien, murmura Vinicius.

— Faut-il lui casser les os sur-le-champ?

— Attends. »

Ursus ne les aperçut pas, car ils se tenaient dans l'ombre du couloir, et il se mit tranquillement à laver les légumes qui remplissaient la passoire. Sa besogne terminée, il s'en alla, et le rideau se referma sur lui. Croton et Vinicius le suivirent, pensant qu'ils tomberaient aussitôt dans le logement de Lygie.

Leur étonnement ne fut donc pas médiocre lorsqu'ils constatèrent que le rideau ne séparait pas de la cour le logement même, mais un second corridor sombre, au bout duquel on voyait un jardin et une maisonnette adossée à la muraille du fond.

Ils comprirent que c'était là pour eux une circonstance favorable.

Ursus allait rentrer lorsque le bruit des pas attira son attention; il s'arrêta et, à la vue des deux hommes, il déposa sa passoire sur la balustrade et se tourna vers eux.

« Que cherchez-vous? demanda-t-il.

— Toi! » répliqua Vinicius.

Puis se tournant du côté de Croton :

« Tue! »

Croton bondit comme un tigre et, en un moment, sans donner au Lygien le temps de se remettre ou de reconnaître ses ennemis, il le saisit dans ses bras d'acier. Vinicius était trop certain de la force surhumaine de Croton pour attendre la fin de la lutte; il les dépassa donc, se précipita vers la petite maison, poussa la porte et se trouva dans une chambre un peu sombre, mais éclairée par le feu qui brûlait dans la cheminée. La clarté de la flamme tombait en plein sur la figure de Lygie. Une autre personne était assise près du foyer : ce vieillard qui avait accompagné la jeune fille et Ursus sur la route de l'Ostrianum.

Déjà Vinicius avait enlevé Lygie par le milieu du corps et s'élançait vers la porte. Serrant d'un bras la jeune fille sur sa poitrine, de sa main libre il repoussa violemment le vieillard qui lui barrait le chemin; mais, dans ce mouvement, son capuchon glissa, et Lygie, à l'aspect de cette figure qu'elle connaissait bien et qui, en ce moment, était terrible, sentit son sang se figer. Elle voulut appeler au secours et ne put. Elle voulut s'accrocher à la porte, ses doigts glissèrent sur la pierre, et elle aurait perdu connaissance si un spectacle affreux ne lui eût secoué les nerfs quand Vinicius s'élança avec elle dans le jardin.

Ursus tenait dans ses bras un homme complètement replié en arrière, la tête ballante et la bouche en sang. Dès qu'il les aperçut, il assena un dernier coup de poing sur cette tête et, en un clin d'œil, fondit sur Vinicius comme un fauve.

« La mort ! » pensa le jeune patricien.

Puis il entendit comme dans un rêve le cri de Lygie : « Ne tue pas ! » et il sentit que quelque chose comme la foudre avait détaché ses bras du corps de la jeune fille ; tout tourna devant lui et la lumière du jour s'éteignit...

Cependant Chilon, caché derrière l'angle du mur, attendait les événements ; la curiosité luttait en lui avec la frayeur. Il ne redoutait déjà plus Urbain, bien certain que Croton le tuerait.

Et tout à coup ses rares cheveux se hérissèrent.

Dans l'embrasure de la porte, Ursus venait d'apparaître, portant sur son épaule le corps inerte de Croton ; puis, après avoir encore une fois regardé de tous côtés, il prenait sa course vers le fleuve.

Chilon se colla comme une truellée de plâtre contre le mur.

« S'il me voit, je suis un homme mort », pensa-t-il.

Mais Ursus le dépassa et disparut derrière la maison suivante. Chilon, sans plus tergiverser, galopa jusqu'au fond d'une ruelle transversale.

Mais le manque de sommeil l'avait tellement

affaibli qu'il titubait en regagnant sa demeure, à Suburre, où l'attendait la vieille esclave achetée avec l'argent de Vinicius.

Là, s'étant traîné jusqu'à son cubicule, il se jeta sur sa couche et s'endormit instantanément.

Il ne se réveilla que le soir, ou plutôt fut-il réveillé par son esclave qui l'engageait à se lever, parce que quelqu'un le cherchait pour une affaire urgente.

Le vigilant Chilon fut dégrisé incontinent. Il jeta à la hâte un manteau à capuchon sur ses épaules, puis il hasarda, par la porte du cubicule, un regard circonspect, et aperçut la silhouette gigantesque d'Ursus.

Il sentit que ses jambes, puis sa tête, devenaient froides comme la glace, que son cœur cessait de battre et que des milliers de fourmis lui couraient sur le râble.

« Syra! je n'y suis pas... Je ne connais pas... ce... ce brave homme... »

Mais Ursus, sans doute impatienté de tous ces retards, s'approcha de la porte du cubicule et, se penchant, avança sa tête à l'intérieur.

« Chilon Chilonidès! dit-il.

— *Pax tecum! pax! pax!* répondit Chilon. Ô le meilleur des chrétiens! Oui, je suis Chilon, mais il y a erreur... Je ne te connais pas!

— Chilon Chilonidès, répéta Ursus, ton maître Vinicius te demande et veut que tu m'accompagnes auprès de lui. »

DEUXIÈME PARTIE

1

Chez les chrétiens

Vinicius fut réveillé par une douleur lancinante. Trois hommes étaient penchés sur lui. Il en reconnut deux : Ursus et le vieillard qu'il avait renversé en emportant Lygie. Il était aux mains du troisième, qui lui palpait le bras gauche. La douleur était telle, que Vinicius, s'imaginant que l'on exerçait sur lui quelque vengeance, dit, les dents serrées :

« Tuez-moi... »

Mais ils ne semblaient faire nulle attention à ses paroles. Le terrible Ursus, dont le visage barbare exprimait en ce moment l'affliction, tenait un paquet de bandes, tandis que le vieillard disait à l'homme qui manipulait le bras de Vinicius :

« Glaucos, es-tu certain que cette blessure à la tête ne soit pas mortelle ?

— Oui, digne Crispus. En délivrant la jeune fille, le géant — et il indiquait Ursus — a jeté l'agresseur contre le mur ; en tombant cet homme s'est protégé de son bras : le bras est fracturé et démis, mais la blessure à la tête est légère. »

... L'opération terminée, Vinicius, qui avait de nouveau perdu connaissance, se réveilla.

Lygie était près de son lit et tenait à deux mains une aiguière où de temps en temps Glaucos trempait l'éponge dont il rafraîchissait la tête du blessé.

« Lygie ! » murmura Vinicius.

L'aiguière trembla aux mains de la jeune fille, qui tourna vers lui des yeux tristes.

« La paix soit avec toi ! dit-elle tout bas.

— Lygie, tu les as empêchés de me tuer?... »

Elle répondit avec douceur :

« Que Dieu te rende la santé ! »

Une sorte de faiblesse immense et douce l'envahit...

Cependant Glaucos avait achevé de laver la plaie de la tête et y appliquait un onguent. Lygie approcha des lèvres du blessé une coupe d'eau et de vin. Il but avec avidité. Le pansement terminé, la douleur avait presque complètement disparu.

« Donne-moi encore à boire », pria-t-il.

Lygie passa dans la seconde chambre pour remplir la coupe, et Crispus, après avoir échangé quelques mots avec Glaucos, s'approcha du lit :

« Vinicius, dit-il, Dieu n'a pas permis que tu commisses une mauvaise action. Il te conserve la vie pour que tu fasses un retour sur toi-même. Celui devant qui l'homme n'est que poussière t'a livré sans défense entre nos mains ; mais le Christ, en qui nous croyons, nous a ordonné d'aimer nos ennemis. Nous avons donc pansé tes blessures et nous allons te rendre la santé ; mais nous ne pouvons veiller sur toi plus longtemps. Quand tu seras seul, demande-toi si tu dois continuer à persécuter Lygie, privée, par ta faute, de ses protecteurs et de son toit, et nous-mêmes, qui t'avons rendu le bien pour le mal.

— Vous voulez m'abandonner ? demanda Vinicius.

— Seigneur, ta main droite est valide. Voici des tablettes et un style : écris à tes serviteurs de venir ce soir avec une litière, pour te transporter dans ta maison. Ici, tu es chez une pauvre veuve qui ne va pas tarder à rentrer avec son fils ; il portera ta lettre. Nous, il faut que nous cherchions un autre refuge. »

Vinicius pâlit. S'il perdait de nouveau Lygie, peut-être ne la reverrait-il jamais. Il désirait désespérément se réconcilier avec elle, mais il lui fallait du temps.

« Vieillard, dit Vinicius, écoute bien mes paroles. Je te dois de la reconnaissance et j'ai confiance en toi ; mais tu ne me dis pas le fond de ta pensée. Tu

crains que j'appelle mes esclaves et que je leur donne l'ordre d'enlever Lygie?

— Oui », répliqua Crispus, sévère.

A ce moment, Lygie entra, s'approcha de Crispus.

« Crispus! gardons-le parmi nous, et ne le quittons pas jusqu'à ce que le Christ lui ait rendu la santé.

— Qu'il soit fait comme tu désires. »

Sur Vinicius, cette prompte soumission de Crispus fit une impression profonde.

Il lui sembla que parmi les chrétiens Lygie était une espèce de sibylle ou de prêtresse, obéie et respectée. Et il s'abandonna aussi à ce respect. Lorsque, un moment après, elle lui présenta de l'eau, il eût voulu lui prendre la main, mais n'osa... Il n'osa, lui, ce Vinicius, qui s'était promis de la traîner par les cheveux ou bien de la faire fouetter.

Je te pardonne

Vinicius avait remarqué avec étonnement que, dès l'instant où Lygie avait intercédé en sa faveur, ni elle-même ni Crispus n'avaient exigé de lui aucun engagement, comme s'ils étaient certains qu'en cas de nécessité une force surnaturelle viendrait à leur secours. Depuis qu'il avait entendu dans l'Ostriatum les enseignements et le récit de l'Apôtre, la limite entre le possible et l'impossible commençait à s'effacer dans le cerveau de Vinicius, et il n'était plus trop éloigné d'admettre la probabilité d'une telle intervention. Cependant, envisageant les choses avec sang-froid, il demanda qu'on lui amenât Chilon.

Crispus y consentit. Vinicius indiqua exactement au Lygien la demeure de Chilon, puis, ayant tracé

quelques mots sur ses tablettes, il dit en se tournant vers Crispus :

« Je vous remets les tablettes parce que ce Chilon est un homme méfiant et rusé qui souvent, mandé par moi, faisait répondre à mes gens qu'il n'était pas à la maison; et il agissait ainsi chaque fois qu'il n'avait pas de bonnes nouvelles à m'annoncer et qu'il redoutait ma colère.

— Pourvu que je le trouve, je l'amènerai, de gré ou de force », répondit Ursus.

Et, ayant pris son manteau, il sortit à la hâte.

Le Lygien, quand il se trouva en présence de Chilon, ne le reconnut pas. Il ne l'avait vu qu'une fois, et encore la nuit. D'ailleurs, ce grand vieillard, sûr de lui-même, qui l'avait poussé à tuer Glaucos ressemblait si peu à ce Grec courbé par la peur! Aussi Chilon revint vite de son premier émoi. Les tablettes le rassurèrent encore davantage. Au moins on ne le soupçonnerait pas d'avoir fait tomber le tribun dans un piège.

Ayant donc repris courage, il demanda :

« Brave homme, est-ce que mon ami, le noble Vinicius, n'a pas envoyé une litière pour moi? J'ai les jambes enflées et je ne puis aller loin.

— Non, répliqua Ursus, nous irons à pied. »

Chilon revêtit un manteau et il rabattit sur sa tête un vaste capuchon gaulois, de crainte qu'Ursus ne se rappelât ses traits lorsque tous deux seraient au grand jour.

« Où me conduis-tu? demanda-t-il en chemin.

— Au Transtévère.

— Il n'y a pas longtemps que je suis à Rome et je ne suis jamais allé là, mais, sans doute, on y trouve aussi des amis de la vertu... »

Ursus, homme naïf, mais qui savait que le Grec avait accompagné Vinicius au cimetière d'Ostrianum, et avait pénétré, avec Croton, dans la maison habitée par Lygie, s'arrêta net.

« Vieillard, ne mens pas. Aujourd'hui même tu étais avec Vinicius à l'Ostrianum et même à notre porte. »

Bientôt ils arrivèrent devant la maison. Le cœur de Chilon recommença à battre d'inquiétude. Dans son effroi, il lui semblait qu'Ursus lui jetait des regards féroces !

Et il s'emmitouflait de plus en plus dans sa bure gauloise, répétant qu'il redoutait le froid. Lorsque enfin, après avoir traversé le vestibule et la première cour, ils pénétrèrent dans un couloir aboutissant au petit jardin de la maison, le Grec dit :

« Conduis-moi directement auprès de Vinicius. »

Dans la chambre, il faisait assez sombre ; c'était une soirée d'hiver, très nuageuse, et la flamme des lampes dissipait mal l'obscurité. En cet homme encapuchonné, Vinicius devina le Grec plutôt qu'il ne le reconnut. Et Chilon, ayant distingué dans le coin de la salle un lit, et sur ce lit, Vinicius, se dirigea vers le tribun sans regarder personne, convaincu qu'auprès de lui il serait plus en sécurité qu'auprès des autres.

« Oh! seigneur, pourquoi n'as-tu pas suivi mes conseils! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Tais-toi, dit Vinicius, et écoute. »

Ses yeux perçants dardés sur Chilon, il se mit à parler lentement et en appuyant sur les mots, pour que chacun d'eux fût compris comme un ordre et restât à jamais gravé dans la mémoire du Grec.

« Croton s'est jeté sur moi, il voulait m'assassiner et me dépouiller. Tu comprends? Je l'ai donc tué, et ces gens-là ont pansé les blessures que j'avais reçues dans la lutte. »

Chilon devina sur-le-champ que, si Vinicius parlait ainsi, ce ne pouvait être qu'en raison d'une entente avec les chrétiens, et que par conséquent il voulait qu'on le crût.

Aussi, sans montrer le moindre doute ou le moindre étonnement, il s'écria :

« Ah! c'était une fameuse canaille! Seigneur, je t'avais pourtant conseillé de ne pas te fier à lui. Mes fréquentes exhortations n'ont servi de rien. Dans tout l'Hadès, on ne trouvera pas de supplice digne de lui.

— Maintenant, voici une tablette, reprit Vinicius, tu iras chez moi, et tu la remettras à mon affranchi. Il y est écrit que je pars pour Bénévent. Tu ajouteras que je suis parti ce matin même, appelé par une lettre pressante de Pétrone.

— Tu es parti, seigneur, et je t'ai même fait mes adieux ce matin à la porte Capène, et, depuis ton départ, une telle tristesse s'est emparée de moi

que, si ta générosité n'y veille, j'en mourrai, à force de soupirer.

— Eh bien, je vais ajouter quelques lignes pour que l'on essuie tes larmes. Donne-moi la lampe. »

Chilon, déjà complètement tranquilisé, se leva et décrocha du mur une des lampes.

Mais ce mouvement fit glisser le capuchon qui lui couvrait la tête, et la pleine lumière tomba sur sa figure. Glaucos bondit de son banc et se campa devant lui.

« Ne me reconnais-tu pas, Céphase? » demanda-t-il.

Sa voix avait quelque chose de si terrible qu'un frisson parcourut tous les assistants...

Chilon souleva la lampe, et presque aussitôt la laissa choir. Puis, il se plia en deux et se mit à gémir.

« Je ne suis pas Céphase... ce n'est pas moi! Pitié!

— Voilà l'homme qui m'a vendu, dit Glaucos, celui qui m'a ruiné, ainsi que ma famille! »

Vinicius sut alors que le médecin qui l'avait pansé était ce Glaucos dont, lui aussi, connaissait l'histoire.

Pour Ursus, ces quelques instants et les paroles de Glaucos avaient été comme un éclair dans les ténèbres; il reconnut Chilon. Lui empoignant les deux bras, il les ramena en arrière.

« C'est lui, s'écria-t-il, qui m'a persuadé d'assassiner Glaucos!

— Pitié! gémissait Chilon... Au nom de votre Dieu, pitié! criait-il. Je suis chrétien!... La paix soit avec vous! Je suis chrétien, et si vous ne me croyez pas, baptisez-moi encore une fois, deux fois, dix fois! Glaucos, c'est une erreur. Laissez-moi parler! Faites de moi un esclave!... Ne me tuez pas! pitié! »

Et sa voix, étranglée par la douleur, s'affaiblissait de plus en plus, quand, de l'autre côté de la table, l'apôtre Pierre se leva, et dit dans le silence :

« Le Sauveur nous a prescrit : "Si ton frère a péché envers toi, punis-le ; mais s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il a péché sept fois contre toi dans la journée, et s'il s'est tourné sept fois en te disant : 'Je me repens' — pardonne-lui." »

Le silence fut plus profond encore.

Glaucos resta un long moment le visage caché dans ses mains. Enfin il dit :

« Céphase, que Dieu te pardonne tes torts envers moi, comme je te les pardonne au nom du Christ! »

Et Ursus, ayant lâché le bras du Grec, reprit :

« Que le Sauveur me pardonne comme je te pardonne! »

Chilon s'était affaissé. Appuyé sur ses mains, il tournait la tête comme un animal pris dans des rets et jetait des regards affolés, cherchant d'où lui viendrait la mort. Il n'en croyait encore ni ses yeux ni ses oreilles, et n'osait espérer qu'on lui eût fait grâce.

Peu à peu il revint à lui : ses lèvres blêmes tremblaient encore d'épouvante. L'Apôtre lui dit :

« Va-t'en en paix! »

Chilon se leva; mais il était incapable de parler. Instinctivement il s'approcha du lit de Vinicius.

« Donne la lettre! seigneur, donne la lettre! »

Il saisit la tablette que lui tendait Vinicius, adressa un salut aux chrétiens, un autre au malade, et, courbé, se glissa le long de la muraille jusqu'à la porte, puis se précipita dehors.

Dans le petit jardin, au milieu de l'obscurité, la frayeur fit de nouveau se dresser ses cheveux : il était convaincu qu'Ursus allait fondre sur lui et le tuer à la faveur de la nuit. Il aurait volontiers pris la fuite, mais ses jambes lui refusaient obéissance; elles ne tardèrent pas à devenir complètement inertes : Ursus, en effet, était à côté de lui.

Chilon tomba la face contre terre et se mit à gémir :

« Ursus... au nom du Christ... »

Mais Ursus répondit :

« Ne crains rien. L'Apôtre m'a ordonné de t'accompagner jusqu'à la porte, pour que tu ne t'égares pas dans l'obscurité. Si les forces te manquent, je te reconduirai jusque chez toi. »

Chilon releva la tête.

« Que dis-tu? Quoi? Tu ne me tueras pas?

— Non, je ne te tuerais pas, et si je t'ai saisi trop violemment, et t'ai endommagé les os, pardonne-moi.

— Aide-moi à me relever, dit le Grec. Tu ne me

tueras pas, n'est-ce pas? Reconduis-moi jusqu'à la rue; ensuite, j'irai seul. »

Ursus le releva comme une plume, puis le mena par un sombre couloir jusqu'à la seconde cour, puis au vestibule qui s'ouvrait sur la rue. Dans le corridor, Chilon se répétait : « C'en est fait de moi », et il ne fut rassuré que lorsqu'ils se trouvèrent dehors. Alors il dit :

« J'irai seul maintenant !

— Que la paix soit avec toi !

— Et avec toi ! Laisse-moi reprendre haleine. »

Et, dès qu'Ursus se fut retiré, il respira à pleins poumons. Il se tâtait les hanches et les côtes comme pour se convaincre qu'il était bien en vie; puis il détala.

Cinquante pas plus loin, il s'arrêtait, disant :

« Mais pourquoi donc ne m'ont-ils pas tué ? »

Âme inquiète

Le lendemain, Vinicius se réveilla très affaibli encore, mais sans fièvre; il lui semblait avoir entendu le bruit d'une conversation; mais, quand il ouvrit les yeux, Lygie n'était plus auprès de lui. Ursus, penché devant la cheminée, fouillait la cendre grise, y cherchant une braise ardente.

Il appela :

« Hé, esclave! »

Ursus retira sa tête de la cheminée et dit, en souriant presque amicalement :

« Que Dieu t'accorde, seigneur, une bonne journée et une bonne santé; mais je suis un homme libre, et non un esclave. »

Vinicius, qui avait l'intention de le questionner sur la patrie de Lygie, éprouva quelque satisfaction

à ces paroles, car une conversation avec un homme libre, même de basse extraction, froissait moins sa dignité de Romain et de patricien qu'une conversation avec un esclave, que ni la loi ni les mœurs ne reconnaissaient pour un être humain.

« Tu ne fais donc pas partie des gens d'Aulus? » demanda-t-il.

Ursus réintroduisit sa tête dans la cheminée pour attiser les charbons sur lesquels il avait précédemment jeté du bois, puis il l'en retira et dit :

« Chez nous, il n'y a pas d'esclaves. »

Vinicius lui demanda :

« Où est Lygie? »

— Elle vient de sortir, et c'est moi qui dois faire cuire ton déjeuner. Elle t'a veillé toute la nuit.

— Pourquoi ne l'as-tu pas remplacée?

— Parce qu'elle l'a voulu ainsi : je n'avais qu'à obéir. »

Ses yeux s'assombrirent, et il ajouta au bout d'un instant :

« Si je ne lui avais pas obéi, tu ne vivrais plus. »

— Regrettes-tu donc de ne pas m'avoir tué?

— Non, seigneur, le Christ n'a pas ordonné de tuer. »

Ensuite il posa une marmite près du feu, et, accroupi devant la cheminée, il fixa sur la flamme ses yeux pensifs.

« C'est ta faute, seigneur, dit-il enfin ; pourquoi as-tu porté la main sur elle, sur une fille de roi? »

Au premier moment Vinicius frémit en enten-

dant un rustre, un Barbare, lui parler avec une telle familiarité, et même oser le blâmer. Mais le désir d'apprendre quelques détails sur la vie de Lygie fut plus fort que l'irritation.

Il se mit à poser au géant des questions sur la guerre des Lygiens contre Vannius et les Suèves. Ursus s'exécuta sans se faire prier, mais il ne pouvait ajouter grand-chose à ce qu'Aulus Plautius avait jadis narré à Vinicius.

Cependant la marmite bouillait, bouillait. Quand le brouet, enfin versé dans une écuelle profonde, eut suffisamment refroidi, Ursus reprit :

« Glaucos a dit que tu devais bouger le moins possible, que tu devais éviter de remuer même ton bras valide, et Callina m'a ordonné de te faire manger. »

S'étant assis auprès du lit, il puisa le brouet dans l'écuelle avec un petit gobelet qu'il présentait aux lèvres du malade. Et il mettait dans cet acte une telle sollicitude, il y avait un si bon sourire dans ses yeux bleus, que Vinicius ne pouvait croire que ce fût là le terrible personnage de la veille.

Pour la première fois de sa vie, le jeune patricien se prit à réfléchir sur ce qui pouvait se passer dans la poitrine d'un rustaud, d'un serviteur et d'un Barbare.

Cependant Ursus se montrait nourrice aussi maladroite que pleine d'attentions. Le gobelet disparaissait entre ses doigts herculéens, au point qu'il ne restait plus de place pour les lèvres de

Vinicius. Après quelques essais infructueux, le géant fort embarrassé dit :

« Il me paraît plus facile de traîner un aurochs hors de son gîte.

— Aurais-tu donc essayé de saisir ces bêtes-là par les cornes? demanda-t-il avec stupéfaction.

— Tant que vingt hivers n'eurent passé sur ma tête, je n'osai pas, répliqua Ursus; mais ensuite cela m'est arrivé. »

Et de nouveau il présenta le brouet à Vinicius, mais plus maladroitement encore.

« Il faut que je fasse venir Myriam ou Nazaire », dit-il.

Une tête pâle, écartant la portière, se montra :

« Je viens vous aider, dit Lygie. J'allais justement dormir, mais je vais d'abord remplacer Ursus. »

Elle prit le gobelet, s'assit sur le bord du lit et commença à faire manger Vinicius confus et heureux à la fois.

Il refusa bientôt de manger et, quoiqu'il eût une joie extrême à la regarder et à la sentir près de lui, il dit :

« C'est assez, va te reposer, ma divine.

— Ne m'appelle pas ainsi, répondit-elle : il n'est pas convenable que je t'entende me parler de la sorte. »

Cependant elle lui sourit, puis elle prétendit qu'elle n'avait plus sommeil, qu'elle n'éprouvait plus de fatigue et qu'elle n'irait se reposer qu'après l'arrivée de Glaucos. Il écoutait ses paroles comme

une musique, le cœur envahi par une émotion, une gratitude, un ravissement croissants, et il se creusait la tête pour trouver le moyen de lui témoigner sa reconnaissance.

« Lygie, dit Vinicius après un court silence, je ne te connaissais pas auparavant. Maintenant je sais que j'ai pris un mauvais chemin pour arriver jusqu'à toi. Je te dis donc : retourne chez Pomponia Græcina, et sois convaincue qu'à l'avenir personne ne portera la main sur toi. »

Le visage de Lygie s'attrista subitement.

« Je serais heureuse, répliqua-t-elle, de la voir, même de loin, mais je ne puis plus retourner chez elle.

— Pourquoi? demanda Vinicius avec étonnement.

— Nous, chrétiens, savons par Acté ce qui se passe au Palatin : n'as-tu donc pas entendu dire que, peu de temps après ma fuite, avant son départ pour Naples, César avait mandé Aulus et Pomponia Græcina, qu'il les avait menacés de sa colère? Aussi, je ne puis exposer mes proches au danger. César n'aime pas la famille des Plautius. Mon retour serait vite connu de toute la ville, et Néron ne manquerait pas de l'apprendre par ses esclaves. Alors il sévirait contre les Aulus, et tout au moins il m'arracherait à eux de nouveau. »

Tandis qu'elle parlait, arriva Glaucos qui venait panser le malade et examiner son état. En un clin d'œil, la colère se peignit sur les traits de Vinicius.

Il était furieux que l'on interrompît sa conversation avec Lygie, et c'est avec impatience qu'il répondit aux questions que lui posait Glaucos. A la vérité, il ne tarda pas à se raviser; mais, si Lygie avait cru que les enseignements de l'Ostrianum avaient pu agir sur cette nature indomptable, son illusion devait s'évanouir. Il n'était changé que pour elle. A part ce seul sentiment, dans cette poitrine battait toujours l'ancien cœur dur et égoïste, ce cœur véritablement romain.

L'apôtre Pierre

A partir de ce moment, Lygie ne fit que de rares apparitions dans la salle commune et ne s'approcha plus guère du malade. Mais elle ne retrouvait pas sa sérénité d'âme. Elle voyait que Vinicius la suivait d'un regard plein de supplications, qu'il attendait une parole d'elle comme une grâce, qu'il souffrait sans oser se plaindre, de peur de la rebutter, et qu'elle seule était pour lui la santé et la joie. Alors son cœur débordait de pitié. Elle ne tarda pas non plus à s'apercevoir que plus elle cherchait à l'éviter, plus elle avait pitié de lui. La tranquillité l'abandonna.

Vinicius maintenant montrait beaucoup moins d'orgueil dans ses conversations avec Glaucos. Il lui venait souvent à la pensée que ce pauvre

esclave médecin, et la vieille Myriam, et Crispus étaient des êtres humains eux aussi. A la longue, il finit par aimer Ursus.

Nazaire seul ne trouvait pas grâce devant lui, parce qu'il lui semblait que le jeune garçon avait l'audace de traiter Lygie avec familiarité. Longtemps il résista à l'envie de lui témoigner son aversion. Mais une fois, comme le garçon avait apporté à la jeune fille deux cailles, achetées d'un argent péniblement gagné, le descendant des quirites se réveilla en Vinicius — pour qui un vagabond d'étranger valait moins que le plus misérable ver de terre. Entendant les remerciements de Lygie, il pâlit, et comme Nazaire était allé chercher de l'eau pour les oiseaux, il dit :

« Lygie, comment peux-tu souffrir qu'il t'offre des présents? Ne sais-tu donc pas que les Grecs appellent les gens de sa nation : ces chiens de Juifs?

— Je ne sais comment les Grecs les appellent, mais je sais que Nazaire est chrétien et qu'il est mon frère. »

Puis elle le regarda avec tristesse et étonnement, car elle n'était plus habituée à voir chez lui de semblables accès de violence. Lui, serra les dents afin de ne pas crier qu'un tel frère, il le ferait mourir sous le bâton. Il se contint, étouffa sa colère et dit :

« Pardonne-moi, Lygie. »

Un jour qu'assise près de lui, elle disait que, hors

de la doctrine chrétienne, la vie n'existait point, lui s'était écrié :

« La vie, c'est toi ! »

Et, confuse, tremblante, le cœur battant à se rompre, Lygie avait pris la fuite.

Lygie avait compris qu'elle-même, à présent, avait besoin de secours. La nuit qui suivit, elle la passa dans l'insomnie, dans les larmes et dans la prière. Le lendemain, elle sortit de bonne heure du cubicule, appela Crispus au jardin, lui ouvrit toute son âme et le pria de permettre qu'elle quittât la maison de Myriam : car elle n'avait plus confiance en elle-même et ne pouvait plus dans son cœur vaincre son amour pour Vinicius.

Crispus approuva le projet de départ, mais n'eut point un mot de pardon pour cet amour dans lequel il ne voyait que péché. Son cœur déborda d'indignation à la seule pensée que cette Lygie, cette fugitive qu'il avait prise sous sa protection, qu'il aimait, qu'il avait affermie dans la foi, pût trouver dans son âme de la place pour un autre amour que l'amour divin.

« Va et demande à Dieu le pardon de tes fautes, lui dit-il d'un air morne, sauve-toi, avant que l'esprit malin, qui t'a ensorcelée, te conduise à ta perte et avant que tu renies le Sauveur. »

Il s'arrêta brusquement, s'apercevant qu'ils n'étaient pas seuls.

A travers les liserons desséchés, il vit deux

hommes, dont l'un était l'apôtre Pierre et l'autre, Paul de Tarse.

Lygie s'était jetée à genoux et cachait sa petite tête éplorée dans les plis du manteau de l'Apôtre, silencieuse.

Et Pierre dit :

« Paix à vos âmes ! »

Il posa sa main ridée sur la tête de Lygie, puis, levant les yeux sur le vieux prêtre :

« Crispus, n'as-tu pas entendu dire que notre Divin Maître, aux noces de Cana, avait béni l'amour de l'épouse et de l'époux ? Toi, Lygie, tant que les yeux de celui que tu chéris ne s'ouvriront pas à la lumière de la vérité, évite-le, pour qu'il ne t'induisse pas en péché, mais prie pour lui et sache que ton amour n'est pas coupable. Je te le dis, la grâce du Sauveur ne t'a pas abandonnée, tes prières seront exaucées et après l'affliction commenceront les jours d'allégresse. »

Il posa ses deux mains sur les cheveux de Lygie et il lui donna sa bénédiction. Son visage rayonnait d'une bonté céleste.

Alors, Paul de Tarse, qui jusque-là avait gardé le silence :

« Je suis celui qui persécutait et vouait à la mort les serviteurs du Christ. C'est moi qui, pendant qu'on lapidait Étienne, gardais les vêtements de ses bourreaux. Je voulais effacer la Vérité de la surface de la terre. »

Il se leva, et ce petit homme voûté parut en ce moment, à Crispus, ce qu'il était en réalité, un géant qui remuerait le monde sur ses fondements et qui se rendrait maître des hommes et des terres.

Doute

Depuis qu'il avait quitté la maison des chrétiens, Vinicius vivait enfermé chez lui. Il ne voyait personne, que, de temps à autre, le médecin Glaucos. Ces visites lui étaient chères, car alors il pouvait parler de Lygie. Glaucos ne savait pas où elle avait trouvé refuge.

Un jour, ému de la tristesse de Vinicius, il lui dit que l'Apôtre Pierre avait blâmé Crispus d'avoir reproché à Lygie son amour terrestre. Le jeune patricien pâlit d'émotion. Pour la première fois, il entendait la confirmation de ses désirs et de ses espérances de la bouche d'un étranger, et cet étranger était un chrétien !

Il lui semblait aussi que, si Lygie l'aimait, tous les obstacles se trouvaient par cela même écartés,

car il était prêt à honorer le Christ. Mais, tout en l'engageant fortement à recevoir le baptême, Glaucos n'osait assurer que par cela même Lygie serait sienne aussitôt; il lui disait que l'on devait demander le baptême pour le baptême même et pour l'amour du Christ, et non en vue de résultats terrestres.

Fréquemment Vinicius éprouvait le désir de voir Paul de Tarse, dont la parole l'intriguait et l'agitait. Mais Paul était parti pour Aricie, et, les visites de Glaucos étant devenues de plus en plus rares, Vinicius se trouva dans une solitude complète. Il se mit à parcourir les impasses voisines de Suburre et les ruelles du Transtévère, dans l'espérance d'entrevoir Lygie, fût-ce de loin, et cet espoir déçu, l'ennui et l'impatience l'envahirent.

Mais voici que Chilon arriva à l'improviste.

Il se présenta, famélique et déguenillé; mais, comme les serviteurs avaient autrefois reçu l'ordre de le laisser entrer à toute heure du jour et de la nuit, ils n'osèrent l'arrêter au passage. Il pénétra directement dans l'atrium, et, se plaçant devant Vinicius, lui dit :

« Que les dieux te donnent l'immortalité et partagent avec toi l'empire du monde ! »

Au premier moment, Vinicius eut envie de le faire jeter à la porte. Mais le Grec savait peut-être quelque chose sur Lygie, et la curiosité l'emporta sur le dégoût.

« C'est toi? demanda-t-il. Que deviens-tu? Qu'es-tu venu chercher et qu'apportes-tu?

— J'implore ton aide, Baal, et je t'apporte aussi des nouvelles que j'ai recueillies : je sais où demeure la divine Lygie, je te montrerai, seigneur, la maison et la ruelle...

— Où?

— Chez Linus, le doyen des prêtres chrétiens. Elle y est en compagnie d'Ursus, qui va, comme jadis, chez un meunier qui porte le même nom que ton intendant, Demas... oui, Demas, c'est bien cela!... Ursus travaille la nuit, par conséquent, si on cerne la maison pendant la nuit, on ne l'y rencontrera pas... Linus est vieux... et, à part lui, il n'y a que deux vieilles femmes.

— D'où sais-tu tout cela?

— Tu te souviens, seigneur, que les chrétiens m'ont eu entre leurs mains et m'ont épargné. C'est pourquoi j'ai pensé : faut-il donc que je néglige mes amis et mes bienfaiteurs? Comment ne pas m'informer de ce qu'ils deviennent? Mais avant tout, je pensais à toi, seigneur. La maison est isolée. O seigneur! Il dépend de toi seul que, cette nuit même, une reine magnanime soit ici. Mais si cela se fait, n'oublie pas que le pauvre et affamé fils de mon père y aura fort contribué. »

Le sang monta à la tête de Vinicius. La tentation ébranlait encore tout son être. Oui! c'était un moyen, et, cette fois, un moyen sûr. Lygie chez lui, qui donc la lui enlèvera? Que pourra-t-elle faire,

sinon rester pour toujours? Périront toutes les doctrines! Que lui importeront alors les chrétiens avec leur miséricorde et leur bonté? N'est-il pas grand temps de secouer tout cela? N'est-il pas grand temps de recommencer à vivre comme tout le monde?

Mais il sentit soudain qu'il ne suffisait pas d'avoir Lygie chez lui, il fallait quelque chose de plus, c'est-à-dire son consentement à elle, son amour et son âme. Alors le bonheur de l'un et de l'autre sera comme une mer sans limites, et comme le soleil. Mais l'enlever de force, ce serait tuer à jamais ce bonheur, et, en même temps, faire la plus grande des injures à celle qu'il aime.

Maintenant il était pénétré d'horreur à cette seule pensée. Il regarda Chilon qui, en l'examinant, avait glissé sa main sous ses loques et se grattait avec inquiétude. Il éprouva un indicible dégoût et l'envie de piétiner son ancien complice comme on piétine un serpent venimeux. Et, comme il ne pouvait garder aucune mesure, il suivit l'impulsion de sa terrible nature romaine, et, se tournant vers Chilon :

« Je ne ferai pas ce que tu me conseilles, mais pour que tu ne t'en ailles pas sans avoir reçu la récompense méritée, je te vais faire donner trois cents coups de verges dans mon ergastule. »

Chilon avait blêmi. Les beaux traits de Vinicius étaient empreints d'une colère froide.

Le Grec se jeta à genoux et, plié, se mit à geindre d'une voix entrecoupée :

« Comment, roi de Perse? Pourquoi?... Pourquoi?... Je suis vieux, affamé, misérable... Je t'ai servi... Est-ce ainsi que tu es reconnaissant envers moi?

— Comme toi envers les chrétiens », repartit Vinicius.

Et il appela l'intendant.

Chilon saisit convulsivement les genoux de Vinicius, et, la figure couverte d'une pâleur mortelle :

« Seigneur, seigneur!... je suis vieux! Cinquante, pas trois cents... Cinquante, c'est assez!... Cent, pas trois cents!... Pitié! pitié! »

Vinicius le repoussa et donna l'ordre. En un clin d'œil, deux Quades solides empoignèrent Chilon par le peu de cheveux qui lui restaient, lui enveloppèrent la tête de ses propres guenilles et le traînèrent dans l'ergastule.

« Au nom du Christ! » s'écria Chilon de la porte du corridor.

Vinicius resta seul. L'ordre qu'il venait de donner l'avait excité et ranimé. Il tâchait maintenant de réunir et de coordonner ses idées éparses. Il éprouvait un grand soulagement, et la victoire qu'il avait remportée sur lui-même le remplissait de courage. Dans le premier moment il ne se rendit pas compte de son injustice à l'égard de Chilon, qu'il faisait fouetter en raison du même

motif pour lequel il le récompensait jadis : il était encore trop Romain pour souffrir de la douleur d'autrui et pour s'embarrasser l'esprit d'un misérable Grec. Il se demanda pourtant si Lygie approuverait sa conduite envers Chilon. La doctrine qu'elle professait n'ordonnait-elle pas le pardon? Alors seulement ce cri : « Au nom du Christ! » retentit dans son âme. Il se souvint que c'était par un cri semblable que Chilon s'était tiré des mains du Lygien, et il résolut de lui faire grâce du restant de la peine.

Dans cette intention, il allait faire appeler l'intendant, lorsque celui-ci se présenta de lui-même, disant :

« Seigneur, le vieillard a perdu connaissance et peut-être est-il mort. Dois-je continuer à le faire fustiger?

— Qu'on le fasse revenir à lui et qu'on l'amène ici. »

Le chef de l'atrium disparut derrière la portière, mais il devait être difficile de ranimer le Grec, et Vinicius commençait à s'impatienter, lorsque les esclaves introduisirent Chilon et, sur un signe, se retirèrent.

Chilon était blanc comme un linge, et le long de ses jambes des filets de sang coulaient jusque sur la mosaïque de l'atrium. Tombant à genoux :

« Merci, seigneur! tu es miséricordieux et grand.

— Chien, dit Vinicius, sache que je t'ai

pardonné à cause de ce Christ auquel je suis moi-même redevable de la vie.

— Seigneur! Je Le servirai, Lui, et toi aussi.

— Tais-toi et écoute. Lève-toi! Tu viendras avec moi et tu me montreras la maison où demeure Lygie.

— Seigneur, j'ai réellement faim; j'irai, seigneur, j'irai! mais les forces me manquent. Fais-moi donner au moins les restes de l'écuelle de ton chien et j'irai!... »

Vinicius lui fit servir à manger, et le gratifia d'une pièce d'or et d'un manteau.

Quand il eut repris des forces, ils sortirent. Le chemin était long, Linus demeurant comme la plupart des chrétiens au Transtévère, non loin de la maison de Myriam. Chilon montra enfin à Vinicius une petite habitation isolée.

« C'est là, seigneur.

— Bien, dit Vinicius. Maintenant va-t'en, mais d'abord écoute ceci : oublie que tu m'as servi; oublie où demeurent Myriam, Pierre et Glaucos; oublie également cette maison et tous les chrétiens. Tu viendras chaque mois voir mon affranchi Demas qui te comptera deux pièces d'or. Mais, si tu continues à espionner les chrétiens, je te ferai fouetter à mort ou bien je te livrerai au préfet de la Ville. »

Chilon s'inclina et dit :

« J'oublierai. »

Mais lorsque Vinicius eut disparu au tournant de

la ruelle, il s'écria, le poing tendu dans sa direction :

« Par Atê et par toutes les Furies ! Je n'oublierai pas ! »

Puis il perdit de nouveau connaissance.

Aimez-vous

Directement Vinicius se rendit à la maison habitée par Myriam, où il trouva Pierre, Glaucos, Crispus, et aussi Paul de Tarse, récemment revenu de Fregella.

A la vue de Vinicius, l'étonnement se peignit sur toutes les figures.

« Je vous salue au nom du Christ que vous honorez.

— Que Son nom soit glorifié dans tous les siècles!

— J'ai connu vos vertus, et j'ai éprouvé votre bonté : c'est pourquoi je viens en ami.

— Et nous te recevrons comme un ami, répondit Pierre. Assieds-toi, seigneur, et partage notre repas : tu es notre hôte.

— Je partagerai votre repas ; mais auparavant, écoutez-moi. Toi, Pierre, et toi, Paul de Tarse, je veux que vous ayez une preuve de ma sincérité : je sais où est Lygie ; j'étais tout à l'heure devant la maison de Linus, tout près d'ici. J'ai sur elle les droits que m'a octroyés César, et je possède, dans mes différentes maisons, près de cinq cents esclaves ; je pourrais donc faire cerner son asile et m'emparer d'elle, et cependant je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas.

— Et pour cela la bénédiction du Seigneur s'étendra sur toi et ton cœur sera purifié, dit Pierre.

— Autrefois, avant d'avoir été parmi vous, je l'aurais sûrement enlevée, et l'aurais gardée de force ; mais vos vertus, votre doctrine, bien que je ne les professe pas, ont changé quelque chose en mon âme, et je n'ose plus avoir recours à la violence. Je m'adresse donc à vous, qui remplacez le père et la mère de Lygie, et je vous dis : donnez-la-moi pour épouse, et je vous jure que non seulement je ne lui défendrai pas de confesser le Christ, mais que je me mettrai à étudier cette doctrine.

« Dites-moi, est-ce un péché que d'aimer ? que d'éprouver de la joie ? que de vouloir le bonheur ? Êtes-vous les ennemis de la vie ? Quelle est votre vérité ? Alors, dites-le-moi, qu'apportez-vous ? Si derrière votre porte se trouve la lumière, ouvrez-moi ! »

Pierre dit :

« Nous apportons l'amour. »

Le cœur du vieil Apôtre était ému par cette âme au supplice qui, tel un oiseau en cage, s'élançait vers le soleil ; il étendit les mains vers Vinicius :

« Frappez, et l'on vous ouvrira. La grâce du Seigneur est sur toi ; je te bénis donc, toi et ton âme et ton amour purifié, au nom du Rédempteur ! »

Vinicius, entendant ces paroles de bénédiction, s'élança vers Pierre, saisit les mains du vieux Galiléen et les pressa contre ses lèvres avec reconnaissance.

Pierre se réjouit, comprenant que son filet de pêcheur venait d'amener une âme de plus, et les assistants s'écrièrent d'une seule voix :

« Gloire au Seigneur dans les cieux ! »

Vinicius leva un visage rayonnant.

Pierre sourit avec bonté. Puis il envoya Myriam chercher Lygie, lui recommandant de ne pas dire qui se trouvait parmi eux.

La distance était courte. Bientôt les assistants virent, au milieu des myrtes du petit jardin, Myriam qui conduisait Lygie par la main.

Vinicius voulut courir au-devant d'elle, mais à la vue de cette figure tant aimée, le bonheur paralysa ses forces.

Maintenant elle était là, rougissante, pâissante, avec de l'étonnement et de l'effroi dans ses yeux qui questionnaient.

Elle ne vit que des regards lumineux et pleins de bonté. L'apôtre Pierre s'approcha d'elle et dit :

« Lygie, l'aimes-tu toujours ? »

Il y eut un moment de silence. Ses lèvres tremblèrent comme celles d'un enfant qui va pleurer et qui, coupable, est obligé d'avouer sa faute.

« Réponds », dit l'Apôtre.

Alors, d'une voix humble et craintive, elle murmura en tombant aux pieds de Pierre :

« Oui... »

Déjà Vinicius était à genoux à côté d'elle ; Pierre posa ses mains sur leurs têtes en disant :

« Aimez-vous en Notre-Seigneur et pour sa gloire, car il n'y a point de péché dans votre amour. »

Confidences

Dans le petit jardin, Vinicius racontait à la jeune fille, avec des mots venant du cœur, ce qu'un instant auparavant il avait avoué aux Apôtres : le trouble de son âme, les transformations qu'elle avait subies, et enfin cette tristesse immense qui avait assombri sa vie depuis qu'il avait quitté la demeure de Myriam. Il l'aimait chez les Aulus et au Palatin, il l'aimait lorsqu'il l'avait vue à l'Ostrianum, écoutant les paroles de Pierre, et lorsqu'elle veillait près de son lit, et lorsqu'elle l'avait quitté.

Puis il lui prit la main, silencieux ; il la regardait avec ravissement, et il répétait son nom comme pour s'assurer qu'il l'avait retrouvée, qu'il était près d'elle.

« Lygie ! Lygie ! »

Il finit par lui demander ce qui se passait dans son âme, et elle avoua qu'elle l'aimait déjà dans la maison des Aulus, et que si, du Palatin, il l'avait reconduite chez eux, elle leur aurait fait connaître son amour et aurait essayé d'apaiser leur colère.

« Je te jure, dit Vinicius, que je n'ai même pas eu la pensée de t'enlever aux Aulus. Pétrone te le racontera un jour : déjà je lui avais déclaré que je t'aimais et que je désirais t'épouser.

— Crois-moi, Marcus, répondit Lygie, c'est le Christ qui a voulu t'amener à lui.

— Quand tu seras à moi, si César me demande ce que j'ai fait de l'otage qu'il m'a confiée, je lui dirai : "Je l'ai épousée et elle voit les Aulus avec mon consentement." Il ne restera pas longtemps à Antium, car il lui tarde d'aller en Achaïe, et d'ailleurs, je ne suis pas tenu à le voir chaque jour. Lorsque Paul de Tarse m'aura enseigné votre vérité, je me ferai baptiser et rentrerai à Rome ; je regagnerai l'amitié des Aulus qui reviendront à la ville un de ces jours, et il n'y aura plus d'obstacles. Alors j'irai te prendre et je t'installerai à mon foyer. »

Lygie leva sur lui ses yeux rayonnants.

Myriam se montra à la porte et les invita à venir partager le repas. Ils prirent place entre les Apôtres.

Pierre rompit et bénit le pain ; sur toutes les figures se peignait la quiétude ; un bonheur immense emplissait la chambre.

« Vois donc, dit enfin Paul en se tournant du côté de Vinicius, si nous sommes les ennemis de la vie et de la joie... »

Vinicius répondit :

« Jamais je n'ai été aussi heureux que parmi vous. »

Le fiancé

Le même soir, en passant par le Forum pour rentrer chez lui, Vinicius aperçut, à l'entrée du Vicus Tuscus, la litière dorée de Pétrone portée par huit Bithyniens. Les ayant arrêtés d'un signe, il s'approcha des rideaux.

« Je te souhaite un rêve exquis et favorable! s'écria-t-il en riant à la vue de Pétrone endormi.

— Ah! c'est toi! dit Pétrone. Oui! je me suis assoupi, j'ai passé la nuit au Palatin. J'allais acheter de quoi me distraire à Antium... Quoi de neuf?

— Tu as été au Palatin : c'est donc moi qui te demanderai ce qu'il y a de nouveau; ou plutôt, sais-tu, renvoie ta litière et tes caisses de livres et viens chez moi : nous parlerons d'Antium et d'autre chose encore.

— Bien, repartit Pétrone en sortant de la litière. Après-demain nous nous mettons en route pour Antium. Sois prêt. Les pois à l'huile d'olive, pas plus que le foulard enroulé autour de son gros cou, n'ont garanti Barbe-d'Airain : il est enroué. Aujourd'hui on a fait de grands sacrifices dans tous les temples à l'intention de sa voix... et gare à Rome et surtout gare au Sénat, si elle ne s'éclaircit incontinent. »

Devisant ainsi, ils arrivèrent chez Vinicius, qui réclama gaiement le repas du soir, puis se tournant vers son ami :

« Te souviens-tu du jour où nous sommes allés ensemble chez Aulus Plautius? Là tu vis pour la première fois une divine jeune fille.

— Évidemment je me rappelle Lygie.

— Je suis son fiancé.

— Hein? »

Mais Vinicius bondit de son siège et appela l'intendant.

« Fais entrer ici tous les esclaves sans exception; tous à l'instant!

— Tu es son fiancé? » répéta Pétrone.

Avant qu'il fût revenu de son étonnement, l'énorme atrium fourmilla d'esclaves.

Vinicius se tourna vers Demas l'affranchi :

« Ceux qui ont servi dans ma maison pendant vingt ans auront à se présenter demain chez le préteur où on leur accordera la liberté. Les autres recevront chacun trois pièces d'or et double ration

durant une semaine. Qu'on expédie l'ordre aux ergastules de province de lever les punitions, de désenchaîner les prisonniers et de les nourrir convenablement. Ce jour est un jour de bonheur pour moi, et je veux que la joie règne dans ma maison. »

Eux restèrent un moment silencieux, comme s'ils ne pouvaient en croire leurs oreilles, puis toutes les mains se levèrent ensemble et toutes les bouches s'écrièrent :

« Aah, aah! seigneur. Aah, aah! »

Vinicius les congédia d'un signe et quoiqu'ils eussent envie de le remercier et de tomber à ses pieds, ils sortirent à la hâte, remplissant la maison d'allégresse depuis les sous-sols jusqu'au toit.

« Demain, dit Vinicius, je les réunirai dans le jardin et je leur ordonnerai de tracer devant eux les signes qu'ils voudront. Ceux qui dessineront un poisson seront affranchis par Lygie. »

Mais Pétrone, qui ne s'étonnait jamais longtemps de rien, avait déjà repris son sang-froid.

« Un poisson...? Ah! je me souviens de ce que disait Chilon : c'est le signe des chrétiens. Mais, une question : es-tu déjà chrétien?

— Pas encore, mais Paul de Tarse part avec moi pour m'expliquer la doctrine du Christ. Ensuite je recevrai le baptême... Car il est faux qu'ils soient les ennemis de la vie et de la joie, comme tu le disais.

— Tant mieux pour toi et pour Lygie! »

Puis, haussant les épaules et comme se parlant à soi-même :

« L'habileté de ces gens à gagner des adeptes est stupéfiante. Et comme cette secte se répand !

— Ne hausse pas les épaules, car qui sait si, dans un mois ou dans un an, tu ne l'adopterai pas toi-même ?

— Moi ? dit Pétrone. Non ! »

Et il éclata de rire à la seule supposition qu'il pût adopter la doctrine des pêcheurs galiléens.

On servit le souper. Après plusieurs morceaux chantés par le joueur de cithare, Vinicius raconta à Pétrone la visite de Chilon.

Pétrone, que le besoin de sommeil reprenait, porta la main à son front et dit :

« L'idée était bonne, étant donné le résultat. Quant à Chilon, je lui aurais remis cinq pièces d'or ; mais du moment que tu avais ordonné qu'on le fustigeât, il fallait le faire mourir sous les coups, car sait-on si, un jour, les sénateurs ne s'inclineront pas devant lui. Bonne nuit. »

Ayant déposé sa couronne de fleurs, Pétrone prit congé.

Le cortège de César

On savait à Rome que César visiterait à Ostie le plus grand navire du monde, arrivé d'Alexandrie, et que, de là, par la voie Littorale il se rendrait à Antium. Des ordres avaient été donnés quelques jours auparavant : aussi, dès le matin, près de la porte d'Ostie, la curiosité rassemblait une foule où la populace romaine se mêlait à des échantillons de toutes les nations de l'univers.

César avait coutume d'emporter en voyage tous les objets parmi lesquels il aimait vivre. Aussi, dans ses déplacements, était-il accompagné d'une armée entière de serviteurs.

Dès l'aube, les bergers de la Campanie avaient amené cinq cents ânesses, pour que le lendemain,

à son arrivée à Antium, Poppée prît dans leur lait son bain quotidien.

Après le passage des ânesses, une troupe de jeunes serviteurs s'égailla sur la route pour la balayer et la joncher de fleurs et d'aiguilles de pin. La matinée s'avavançait, et la foule devenait plus dense. Quelques-uns étalaient des vivres sur les pierres destinées au nouveau sanctuaire de Cérès, et mangeaient. Çà et là s'étaient formés des rassemblements. On y pérorait sur le départ de l'empereur, sur ses prochains voyages et sur les voyages en général. On racontait aussi que ce fameux navire d'Ostie transportait du blé pour deux ans, sans compter quatre cents voyageurs et force bêtes féroces destinées au Cirque pour les jeux de l'été.

Passèrent les cavaliers numides de la garde prétorienne ; leur muflle noir se dorait aux reflets des casques, les pointes de leurs lances brillaient comme des flammèches. Et le défilé commença.

D'abord s'avavançaient des véhicules que chargeaient des tentes rouges, violettes, blanches, des tapis d'Orient, des meubles, des ustensiles de cuisine, des cages avec les oiseaux dont les cervelles ou les langues devaient être servies sur la table impériale, des amphores de vin, des paniers de fruits. Mais les objets qui risquaient de se détériorer sur les chariots étaient portés à pied : il y avait une troupe de porteurs pour les statuettes en bronze corinthien, une autre pour les vases étrusques, une autre pour les vases grecs ; une autre pour les vases

d'or, d'argent ou les vases fabriqués en verre d'Alexandrie. Ce cortège d'esclaves portant avec sollicitude les précieux objets ressemblait à quelque solennelle procession religieuse, et l'analogie devint plus sensible encore lorsqu'on vit les instruments de musique : harpes, luths grecs, luths hébraïques ou égyptiens, lyres, phormynx, cithares, flûtes, buccins, cymbales. Puis, ce furent, sur des chars splendides, les acrobates, les danseurs, les danseuses.

Des lions et des tigres, qu'avaient domestiqués d'habiles dompteurs et qui servaient à Néron de bêtes de trait quand il voulait imiter Dionysos, se parquaient sur les chars suivants. Des Hindous et des Arabes les tenaient par des laisses d'acier qui disparaissaient sous les fleurs ; et les fauves de leurs languides yeux glauques regardaient ; parfois, soulevant leurs têtes colossales, ils humaient le relent du peuple.

Encore des voitures impériales, des litières, un détachement de prétoriens, et bientôt César.

L'Apôtre Pierre, qui voulait avoir vu Néron, était dans la foule, avec Lygie au visage masqué d'un voile épais et Ursus dont la force offrait à la jeune fille une protection sûre. Le Lygien prit un bloc destiné à la construction du sanctuaire et l'apporta à l'Apôtre qui monta dessus, afin de mieux voir le défilé.

La foule murmura d'abord contre Ursus qui écartait ses vagues comme un navire ; mais, quand, à

lui seul, il eut soulevé le bloc que quatre des plus forts parmi ces hommes n'auraient pu remuer, on l'applaudit.

Et ce fut, sur un char découvert que traînaient six étalons d'Idumée et sans personne qu'à ses pieds deux nains monstrueux, César.

Il était vêtu d'une tunique blanche et d'une toge améthyste qui bleulait son visage. Un double menton lui amplifiait le masque, de sorte que ses lèvres, déjà trop voisines du nez, semblaient maintenant s'ouvrir sous les narines mêmes. Son cou énorme était pris dans un foulard qu'à chaque instant il rajustait d'une main potelée, dont le poil roux formait sur les poignets comme une tavelure sanglante ; il ne faisait pas épiler ses mains, parce qu'on lui avait dit que cela pouvait avoir pour conséquence un tremblement des doigts qui l'eût empêché de jouer du luth. Une vanité incommensurable empreignait son visage, avec de la fatigue et de l'ennui. L'ensemble de sa personne était à la fois effrayant et grotesque.

On criait : « Salut, divin ! Salut, victorieux ! » Lui, souriait. Mais parfois, des gens rompaient l'unanimité de l'acclamation et hurlaient : « Matricide, où est Octavie ? » L'oreille affinée de Néron percevait ces insultes, et alors il approchait de l'œil son émeraude polie, comme pour chercher et noter les insulteurs. Ainsi vit-il l'Apôtre debout sur le bloc de pierre.

Les regards de ces hommes se croisèrent. En

cette minute obscure étaient face à face les deux maîtres de l'univers, l'un qui allait s'effacer comme un rêve sanglant, l'autre, ce vieillard vêtu de laine rude, qui prendrait possession du monde entier et de cette ville, pour les siècles des siècles.

César était passé. Immédiatement derrière lui parurent huit Africains portant une litière magnifique, où était assise cette Poppée détestée du peuple, vêtue comme Néron d'améthyste, fardée, pensive et immobile.

Le soleil avait depuis longtemps quitté le zénith, quand commença le défilé des intimes de César : les augustans, cortège déroulé en serpent chatoyant. La foule souriait avec bienveillance au passage de Pétrone ; Tigellin, de temps en temps, se levait sur son char et tendait le cou pour voir si César ne l'appellerait pas.

Vinicius était de la fin du cortège. A la vue de l'Apôtre et de Lygie qu'il n'espérait pas rencontrer il sauta de son char :

« Tu es venue ? Je ne sais comment te remercier, ô Lygie. Dieu ne pouvait m'envoyer meilleur présage. Sois bénie. Je te fais mes adieux, mais pour peu de temps. Sur ma route, je vais poster des relais de chevaux parthes et je passerai près de toi chaque jour de liberté, jusqu'à ce que j'obtienne licence de revenir. Au revoir !

— Au revoir, Marcus, répondit Lygie. Que le Christ te conduise et qu'il ouvre ton âme aux paroles de Paul !

— Qu'il soit fait comme tu dis! Paul préfère marcher parmi mes hommes; mais il est avec moi, et il sera mon maître et mon compagnon. »

Et, à la stupéfaction de la populace, l'illustre augustin posa ses lèvres sur les mains de l'humble jeune fille.

« Adieu... »

Il partit rapidement, car l'escorte impériale avait pris de l'avance. L'apôtre Pierre le bénit d'un signe de croix imperceptible...

Demas, le meunier, celui-là même chez qui Ursus travaillait la nuit, s'approcha d'eux.

Il baisa la main de l'Apôtre, le pria de venir avec ses compagnons se réconforter chez lui, ajoutant que sa maison était près de l'Emporium.

Ils prirent quelque nourriture et un peu de repos chez Demas, et, le soir venu, se dirigèrent du côté du Transtévère. Soudain Lygie s'écria :

« On dirait que la Ville entière est en feu... »

En effet, le soleil se couchait d'une manière insolite.

Et Pierre répondit :

« La colère de Dieu est suspendue sur elle. »

« Tout cela n'est pas fait pour moi. »

Ursus puisait de l'eau à la citerne et, tout en tirant les doubles amphores attachées à la corde, il chantait à mi-voix un chant lygien. Ses yeux rayonnants de joie contemplaient les silhouettes de Lygie et Vinicius parmi les cyprès du jardin de Linus. Dans le calme du soir, ils causaient.

« Ne peut-il rien t'arriver de fâcheux, Marcus, pour avoir quitté Antium à l'insu de César? demanda Lygie.

— Rien, répondit Vinicius. César a annoncé qu'il resterait enfermé pour deux jours avec Terpnos pour composer de nouveaux chants. D'ailleurs que m'importe César, lorsque je suis près de toi?

— Je savais que tu viendrais. »

En effet, il était visible qu'elle l'attendait, car, au

lieu du vêtement sombre qu'elle portait d'ordinaire, elle avait mis une robe blanche d'étoffe délicate.

Vinicius pressa de ses lèvres la main de sa fiancée, ils s'assirent sur un banc de pierre au milieu de l'aubépine en fleur.

« Quel calme, et que le monde est beau ! dit à voix basse Vinicius. Je me sens heureux comme jamais je ne l'ai été de ma vie. Dis-moi, Lygie, d'où cela vient-il ? Jamais je n'avais supposé qu'il pût exister un bonheur de ce genre. Oui ! ce bonheur est un don du Christ.

— Marcus, mon fiancé ! » murmura Lygie.

Elle ne put en dire davantage. La joie, la reconnaissance et la certitude que maintenant elle avait le droit de l'aimer avaient rempli ses yeux de larmes. Vinicius ajouta :

« Lygie, béni soit l'instant où j'ai entendu pour la première fois Son nom ! »

Ils restèrent de nouveau silencieux. Le jardin commençait à s'argenter des rayons de la lune naissante. Enfin Vinicius parla :

« Sais-tu ce que je pense ? Je pense que nulle force humaine ne pourra résister à la puissance de cette doctrine ; que, dans deux ou trois cents ans, l'univers entier sera chrétien ; que Jupiter sera tombé dans l'oubli ! qu'il n'y aura plus d'autre Dieu que le Christ. Qui donc peut renoncer au bonheur ? J'ai présent à l'esprit l'entretien de Paul avec Pétrone. Veux-tu en savoir la conclusion ? "Tout

cela n'est pas fait pour moi" — voilà tout ce que Pétrone trouvait à répondre, et il s'enfermait dans le silence.

— Répète-moi les paroles de Paul, dit Lygie.

— Un soir, chez moi, Pétrone se mit à plaisanter et à railler suivant sa coutume ; alors Paul lui dit : "Comment peux-tu nier, sage Pétrone, que le Christ ait existé et qu'il soit ressuscité des morts, puisque, à cette époque, tu n'étais pas encore né, tandis que Pierre et Jean l'ont vu et moi-même je l'ai vu sur le chemin de Damas ? Que ta sagesse prouve d'abord que nous mentons : tu pourras ensuite récuser nos témoignages". Pétrone répondit qu'il n'avait nullement l'intention de nier, sachant fort bien qu'il y a des faits inexplicables, affirmés pourtant par des hommes dignes de foi. "Mais, ajouta-t-il, admettre l'existence d'un nouveau Dieu, venu on ne sait d'où, et embrasser sa doctrine, sont deux choses différentes. Je n'ai pas la moindre envie de rien apprendre qui puisse gâter la beauté de la vie. Que nos dieux soient vrais, qu'ils soient faux, qu'importe, ils sont beaux, d'un commerce agréable, et nous vivons sans souci. — Tu rejettes une doctrine d'amour, de justice et de pitié, par peur des soucis de la vie ? répliqua Paul, mais réfléchis un peu, Pétrone. Votre existence est-elle réellement exempte de soucis ? Ni toi ni aucun des patriciens les plus riches et les plus puissants, vous ne savez, en vous endormant le soir, si, à votre réveil, vous ne trouverez pas un

arrêt de mort. Vous n'êtes sûrs ni de vos souverains, ni de vos pères, ni de vos épouses, ni de vos enfants, ni de vos serviteurs. Le monde entier tremble devant vous, et vous, vous tremblez devant vos propres esclaves, sachant qu'à tout moment ils peuvent vous égorger. Si telle est ta condition, comment peux-tu vivre tranquille, heureux, dans la joie? Pour moi, je prêche l'amour, je prêche une doctrine qui commande aux souverains d'aimer les sujets, aux maîtres d'aimer leurs esclaves, aux esclaves d'être dévoués, à tous de pratiquer la justice et la charité; une doctrine, enfin, qui promet un bonheur aussi insondable et illimité que la mer, comment donc, Pétrone, peux-tu prétendre que cette doctrine gâte la vie, puisqu'elle l'améliore?

« A de tels arguments, Pétrone se contenta de répliquer : "Tout cela n'est pas fait pour moi." Puis, feignant la fatigue, il se retira en ajoutant : "Je préfère ma façon de vivre." Pour moi, j'écoutais de toute mon âme les paroles de Paul et je me disais : "Je l'aime cent fois plus de s'être enfuie de la maison de César pour m'échapper." Et que me fait à moi maintenant la maison de César? Je ne veux plus de ses plaisirs, ni de ses chants; je n'aime plus que toi seule. Dis un mot et nous quitterons Rome pour nous établir au loin.

— Bien, Marcus. Tu m'as parlé de la Sicile. C'est en Sicile que les Aulus veulent passer leur vieillesse.

— Oui. Nos terres se touchent. C'est un rivage merveilleux, où le climat est encore plus doux et les nuits plus sereines qu'à Rome... Là-bas la vie et le bonheur ne font qu'un. »

Tous deux restèrent silencieux, regardant l'avenir.

Tout d'un coup, ce silence fut rompu par un grondement profond et comme sortant de dessous terre. Lygie frissonna.

« Ce sont les lions qui rugissent dans les vivaria », dit Vinicius.

Lygie écoutait ces rugissements, le cœur étreint par une terreur irraisonnée.

Vinicius cherchait à la tranquilliser.

« Ne crains rien, ma Lygie. Les jeux du cirque sont proches, c'est pourquoi tous les vivaria sont pleins. »

Ils rentrèrent dans la petite maison de Linus, accompagnés par les rugissements de plus en plus formidables des bêtes.

Tigellin

A Antium, Pétrone remportait des victoires presque quotidiennes sur les augustans qui briguaient la faveur de César. L'influence de Tigellin était complètement tombée. A Rome, quand il fallait supprimer ceux qui semblaient dangereux, piller leurs biens, traiter les affaires politiques, machiner les exhibitions, Tigellin était l'homme indispensable. Mais à Antium, César vivait de la vie des Hellènes. Du matin au soir, on récitait des vers et on dissertait sur leur facture, on s'occupait de musique, de théâtre, de tout ce qu'a inventé le génie grec pour embellir l'existence. Dans de telles conditions, Pétrone, incomparablement plus instruit que Tigellin et les autres augustans, spirituel, éloquent, fécond en pensées subtiles, avait la

prépondérance. César recherchait sa compagnie, s'inquiétait de son avis, lui demandait conseil et lui témoignait une amitié vive. A certains moments, Pétrone aurait pu causer la perte de Tigellin lui-même ; il préféra le persifler et rendre évidentes son ignorance et sa vulgarité. Le Sénat de Rome respirait : depuis un mois et demi, pas un arrêt de mort n'avait été rendu.

Pétrone, avec sa négligence habituelle, paraissait n'attacher aucune importance à sa situation, restait spirituel et sceptique. Parfois il osait critiquer César en face, et lorsqu'on le jugeait déjà perdu, il assaisonnait tout à coup sa critique de telle manière qu'elle tournait à son avantage et raffermissait sa fortune.

César lisait à ses familiers un fragment de sa *Troïade*. Quand il eut terminé et qu'eurent retenti les cris d'enthousiasme, Pétrone, interrogé du regard, dit :

« Bons à jeter au feu, ces vers... »

Les auditeurs restèrent pétrifiés.

Chacun sentit son cœur se serrer d'épouvante. Néron, en effet, n'avait jamais entendu un tel arrêt sortir d'aucune bouche. Tigellin rayonnait ; Viničius avait pâli, pensant que Pétrone, qui ne s'enivrait jamais, avait trop bu cette fois.

D'une voix mielleuse, où vibrait la rancune d'un amour-propre entamé :

« Et qu'y trouves-tu de mauvais? » dit Néron.

Pétrone alors :

« Ne les crois pas, dit-il, désignant l'entourage. Ils n'y entendent rien. Tu me demandes ce qu'il y a de mauvais dans ces vers ? Si tu veux la vérité, voici : ils sont bons pour Virgile, bons pour Ovide, bons même pour Homère, non pour toi. Tu n'avais pas le droit de les écrire. Cet incendie que tu dépeins ne flambe pas assez, ton feu ne brûle pas intensément. »

Il parlait sans paraître attacher d'importance à ses paroles, raillant et gourmandant tout ensemble, mais les yeux de César étaient humides de joie.

« Les dieux m'ont donné quelque talent, mais ils m'ont donné davantage : un véritable connaisseur, et un ami qui seul sait dire la vérité en face. »

A ces mots, César étendit sa main pelue de roux vers un candélabre d'or, fruit du pillage de Delphes, pour brûler ses vers.

Mais Pétrone les lui arracha avant que la flamme eût touché le papyrus.

« Non, non, dit-il, même indignes de toi, ces vers appartiennent à l'humanité. Laisse-les-moi.

— Permets alors que je te les envoie dans un coffret de ma façon », répondit César en serrant Pétrone sur sa poitrine.

Et il ajouta :

« Oui, tu as raison. Tu m'as ouvert les yeux. Et sais-tu d'où vient ce que tu me reproches ? Un sculpteur, lorsqu'il veut créer la statue d'un dieu, cherche et trouve un modèle, et moi je n'avais pas de modèle : je n'ai jamais vu de ville en feu. »

Il y eut un silence que rompit enfin Tigellin par ces mots :

« Je te l'ai déjà dit, César, ordonne-le, et je brûle Antium. Ou bien si tu devais regretter ces villas et ces palais, j'incendierais les vaisseaux à Ostie ; ou bien encore, je ferais construire, sur les monts Albains, une ville en bois, à laquelle tu mettras le feu toi-même. Veux-tu ? »

Néron jeta sur lui un regard lourd de mépris.

« Moi, contempler des baraques en bois qui flamberaient ! Ta cervelle est racornie, Tigellin. Et je vois, en outre, que tu n'estimes guère mon talent et ma *Troïade*, puisque tu les juges indignes d'un plus grand sacrifice. »

Tigellin pâlit. Néron, comme s'il voulait changer de conversation, ajouta :

« Voici l'été. Comme Rome doit empester à présent.. Et pourtant il faudra y rentrer pour les jeux estivaux. »

Brusquement Tigellin dit :

« César, lorsque tu auras renvoyé les augustans, permets-moi de rester un moment seul avec toi. »

Une heure après, Vinicius revenait de la villa impériale avec Pétrone.

« Tu m'as causé un moment de terreur, dit-il. Je t'ai cru ivre et perdu sans espoir. N'oublie pas que tu joues avec la mort.

— C'est là mon arène, répondit négligemment Pétrone, et j'ai du plaisir à constater que je suis bon gladiateur. Mon influence a encore grandi, ce soir.

Il va m'envoyer ses vers dans un coffret dont la richesse égalera le mauvais goût. Je dirai à mon médecin d'y serrer les purgatifs. Si j'y tenais absolument, je pourrais perdre Tigellin et prendre sa place comme préfet des prétoriens. Alors je tiendrais dans ma main Ahénobarbe lui-même. Mais ce serait trop de soucis, je préfère encore l'existence que je mène, même avec les vers de César.

— Quelle habileté ! D'un blâme tu sais faire une flatterie. Mais réellement ses vers sont-ils si mauvais ? Je ne m'y connais pas.

— Pas plus mauvais que d'autres... Il y en a d'éloquents, de pathétiques ; il a su trouver d'heureuses expressions. Par Pollux, quel bizarre mélange ! Caligula était mal équilibré ; mais Néron est le monstre complet. »

Rome brûle

Néron jouait et chantait, en l'honneur de la reine de Chypre, un hymne dont les vers et la musique étaient de sa façon. Un moment il resta assis, les mains appuyées sur la cithare, la tête penchée, puis il se leva subitement et dit :

« Je suis fatigué et j'ai besoin d'air. Qu'on accorde la cithare. »

Et il s'enveloppa le cou d'un foulard de soie.

« Venez avec moi, fit-il en se tournant vers Pétro et Vinicius, assis dans un coin de la salle. Toi, Vinicius, donne-moi le bras, car les forces me manquent : quant à Pétro, il me parlera de musique. »

Ils étaient maintenant sur la terrasse du palais, dallée d'albâtre et saupoudrée de safran.

César s'appuyait plus fort au bras de Vinicius.

« Tigellin m'a rapporté qu'au Sénat on chuchote que Diodore et Terpnos jouent de la cithare mieux que moi. Mais toi, Pétrone, qui dis toujours la vérité, réponds-moi en toute sincérité : jouent-ils mieux ou aussi bien que moi ?

— Nullement. Tu as le toucher plus délicat et, en même temps, plus de force. En toi on reconnaît l'artiste, en eux d'habiles artisans. Quand on a entendu leur musique, on comprend la valeur de la tienne.

— S'il en est ainsi, qu'ils vivent ! Jamais ils ne se douteront du service que tu viens de leur rendre. »

Il approcha ses lèvres de l'oreille de Pétrone et, tout bas, pour que Vinicius ne pût entendre :

« Aux portes du monde inconnu, j'ai voulu faire le sacrifice le plus grand que pût faire un homme... Ma mère, ma femme... c'est pour cela qu'elles ont péri... Mais mon sacrifice n'était pas suffisant. Pour que s'entrouvrent les portes de l'empyrée, il faut un sacrifice plus solennel. Que s'accomplisse la volonté des oracles !

— Quel est ton projet ?

— Tu verras, tu verras, et plus tôt que tu ne penses. En attendant, sache qu'il existe deux Nérons : celui que les hommes connaissent ; l'autre, l'artiste. Personne, pas même toi, ami, ne sait quel artiste est en moi. J'ai parfois l'âme aussi triste que ces cyprès. Quel fardeau pour un homme : le pouvoir suprême et le génie !

— Je compatis de tout cœur à tes peines, César, et avec moi Vinicius, qui a un culte pour toi au fond de son âme.

— Il m'a toujours été très cher, lui aussi, dit Néron, quoiqu'il serve Mars et non les Muses.

— Il est surtout amoureux », répliqua Pétrone.

Et subitement il résolut d'arranger l'affaire de son neveu.

« Il est amoureux autant que Troïlus le fut de Cressida, dit-il. Permets-lui, seigneur, de retourner à Rome. Sais-tu que l'otage lygienne que tu lui as donnée a été retrouvée, et que Vinicius en partant pour Antium l'a laissée sous la protection d'un certain Linus? Je ne t'en ai plus reparlé, parce que tu composais ton hymne, ce qui est plus important que tout. Vinicius désire l'épouser. Elle est de lignée royale : il ne déchoira donc pas. Mais, bien que soldat, il soupire, languit, gémit, et attend l'autorisation de son empereur.

— Eh bien, je l'autorise. Augusta Poppée m'a porté plainte contre elle, l'accusant d'avoir jeté un sort à notre enfant, dans les jardins du Palatin.

— Mais moi, j'ai fait remarquer à Tigellin que les divinités ne sont pas soumises au mauvais sort. Tu te rappelles, divin, il s'est troublé et tu as crié toi-même : "Il en tient!"

— Je me rappelle... »

Se tournant vers Vinicius.

« Tu l'aimes autant que Pétrone le dit?

— Oui, je l'aime, seigneur.

— Eh bien, je t'ordonne de partir dès demain pour Rome, de l'épouser et de ne paraître devant moi qu'avec l'anneau nuptial.

— Merci, seigneur, du fond de mon cœur et de mon âme, merci!

— Accorde-nous encore une grâce, divin, dit Pétrone, et exprime ta volonté devant l'Augusta. Vinicius n'oserait épouser une femme contre qui l'Augusta aurait des griefs; mais toi, seigneur, tu dissiperas d'un mot toute prévention, en déclarant que tu en as ordonné ainsi.

— Je ne saurais rien vous refuser, à toi et à Vinicius », dit César.

Sur quoi il rentra dans la villa, et ils le suivirent, le cœur joyeux de ce succès.

Dans l'atrium, le jeune Nerva et Tullius Sénécion amusaient l'Augusta de leur bavardage. Terpnos et Diodore accordaient les cithares. César, en entrant, s'était assis sur un siège incrusté d'écaille et, après avoir chuchoté quelques mots à l'oreille d'un jeune page grec, il attendait.

Le page revint bientôt avec un coffret d'or. Néron y choisit un collier formé de grosses opales.

« Voici des bijoux dignes de cette soirée, dit-il.

— Ils chatoient comme des messagers de l'aube », approuva Poppée, sûre que le collier lui était dévolu.

Un moment, César joua avec les pierres roses.

« Vinicius, reprit-il, tu offriras ce collier de ma

part à la princesse lygienne que je t'ordonne d'épouser. »

Le regard de Poppée, chargé de colère et de stupeur, allait de César à Vinicius ; enfin il se posa sur Pétrone. Mais celui-ci, penché nonchalamment, passait sa main sur le bois d'une harpe, comme s'il en étudiait attentivement la courbure.

Tout à coup, dans le vestibule, on entendit un vacarme, des cris ; la portière se souleva, et parurent l'affranchi de l'empereur, Phaon, et derrière lui le consul Lecanius.

Néron fronça les sourcils.

« Pardon, divin empereur, dit Phaon d'une voix haletante, Rome brûle. La plus grande partie de la Ville est en flammes... »

Tous les assistants s'étaient levés brusquement. Néron s'écria :

« Dieux!... Je verrai donc une ville en feu, et je terminerai ma *Troïade*. »

Puis se tournant vers le consul :

« En partant immédiatement, arriverai-je assez tôt pour voir l'incendie ?

— Seigneur, répondit le consul pâle comme un linge, la ville n'est qu'un océan de flammes. »

Il y eut un silence, que rompit l'exclamation de Vinicius :

« Malheur à moi, malheur ! »

Et le jeune homme, jetant sa toge, bondit hors du palais.

TROISIÈME PARTIE

1

A travers le feu

Vinicius eut à peine le temps de donner l'ordre à quelques esclaves de le suivre et, sautant à cheval, il se lança au milieu des ténèbres, à travers les rues désertes d'Antium, dans la direction de Laurentum.

Il se souvenait des paroles de Lecanius : « La ville n'est plus qu'un océan de flammes. » Il avait perdu tout espoir de sauver Lygie et même d'arriver aux portes avant que Rome fût en cendres. Il ne savait dans quel quartier de la ville l'incendie avait éclaté, mais il supposait que le Transtévère, avec ses maisons serrées, ses dépôts de bois et ses frêles baraques où l'on vendait des esclaves, avait dû d'abord être la proie des flammes.

Il se rappelait ces récentes conversations que César, avec une étrange insistance, orientait toutes

sur les villes incendiées. Oui ! c'était César qui avait ordonné de brûler la ville. Lui seul avait pu oser ce crime, comme seul Tigellin avait pu se charger de l'exécution.

Le cheval haletait désespérément sur la route. Vinicius, couché sur sa monture, crispait ses doigts dans la crinière, prêt à mordre de rage le cou de la bête.

Il courait vers Albanum... La route montait en pente raide, cachant entièrement l'horizon. Mais Vinicius savait qu'arrivé au sommet il verrait Rome.

Mais, avant d'avoir atteint le sommet, il sentit le souffle du vent sur son visage et une odeur de fumée le prit aux narines.

La colline se dorait de faibles lueurs.

Au premier coup d'œil, il sembla à Vinicius que ce n'était pas seulement la Ville qui était dévorée par les flammes, mais le monde entier, et qu'aucun être ne s'échapperait de cet océan de feu et de fumée.

Le vent qui soufflait de Rome devenait plus violent ; des parcelles de suie commençaient à pleuvoir. Le jour s'était levé. Vinicius, en descendant vers Albanum, pénétrait dans une fumée de plus en plus âcre. La petite ville elle-même en était complètement submergée. Les habitants campaient dans les rues, et l'on ne pouvait penser sans terreur à ce qui devait se passer à Rome, car, déjà ici, on respirait mal.

Albanum traversé, dont presque toute la popula-

tion se tenait sur les toits et dans les arbres pour voir Rome, Vinicius reprit son sang-froid. Outre Ursus et Linus, l'Apôtre Pierre veillait sur Lygie. Du moment que Pierre avait béni son amour et lui avait promis Lygie, celle-ci ne pouvait périr dans les flammes.

Avant d'arriver à Ustrinum, il fut obligé de ralentir sa course à cause de l'encombrement de la route. A côté de gens à pied portant leurs hardes sur le dos, il voyait des chevaux et des mulets chargés de bagages, des chariots, des litières. Dans cette cohue, il était difficile d'obtenir un renseignement. De Rome affluaient d'instant en instant de nouvelles masses d'hommes, de femmes et d'enfants, qui augmentaient la confusion et le tumulte.

Le sénateur Junius, que Vinicius aperçut près de l'auberge, fut le premier qui lui donna quelques détails nets sur l'incendie.

« Le Cirque entier est en cendres, ainsi que les boutiques et les maisons qui l'entouraient, disait Junius, l'Aventin et le Cælius sont en feu. Les flammes, après avoir fait le tour du Palatin, ont atteint les Carines. »

Vinicius le secoua par les épaules.

« Ma maison est aux Carines, dit-il, mais, puisque tout périt, qu'elle périsse aussi ! »

Puis, se souvenant que Lygie, d'après son conseil, avait pu se transporter dans la maison des Aulus, il demanda :

« Et le Vicus Patricius?

— En feu, répondit Junius.

— Et le Transtévère? »

Junius le regarda avec étonnement.

« Qu'importe le Transtévère?

— Je tiens plus au Transtévère qu'à Rome toute entière! s'écria Vinicius avec emportement.

— Alors tu ne pourras guère y arriver que par la voie du Port, car près de l'Aventin le feu t'étoufferait... »

Après une hésitation, Junius reprit en baissant la voix :

« Je sais que tu ne me trahiras pas : je te dirai donc que ce n'est pas un incendie ordinaire. Lorsque les maisons commencèrent à brûler, j'ai de mes propres oreilles entendu des milliers de voix hurler : "Mort aux éteigneurs!" Des individus parcourent la Ville en jetant dans les maisons des torches ardentes... D'autre part, le peuple se révolte, crie qu'on brûle la Ville par ordre. Ce qui se passe là-bas, aucune langue humaine ne l'exprimerait. Les habitants périssent au milieu des flammes, s'égorgent dans le tumulte... C'est la fin de Rome!... »

Mais déjà, Vinicius poussait son cheval sur la voie Appienne.

Gloire à Son nom

S'il était difficile d'arriver jusqu'à Rome, y pénétrer était plus ardu encore.

Des deux côtés de la voie Appienne, les maisons, les champs, les jardins étaient transformés en campements. Pendant la nuit, le temple de Mars, tout près de la porte Appienne, avait été forcé par la foule en quête d'un refuge.

Rien ne comptait plus ; ni la majesté de la loi, ni le prestige des fonctions publiques, ni les liens de famille, ni la distinction des classes. Des esclaves bâtonnaient des citoyens, des bandes de gladiateurs ivres de vin volé à l'Emporium terrorisaient les carrefours. Quantité de Barbares en vente s'étaient enfuis de leurs baraquements. Pour eux l'incendie de la Ville marquait la fin de l'esclavage

et l'heure de la vengeance. A eux s'était joint un ramas d'esclaves en service, de misérables ayant pour tout vêtement une ceinture de laine sur les hanches. Cette multitude prenait sa revanche de tant d'années de servitude et vociférait sa fureur.

Le jeune tribun s'aperçut alors qu'il lui serait impossible de pénétrer dans la Ville, non seulement à cause de la foule, mais aussi à cause des flammes. Il comprit qu'il fallait revenir dans la direction d'Ustrinum, quitter la voie Appienne, passer le fleuve au-dessous de la Ville et arriver à la voie du Port qui mène tout droit au Transtévère. Ce n'était pas chose facile non plus.

Mais près de la fontaine de Mercure, il reconnut un centurion qui, à la tête de quelques dizaines de prétoriens, défendait l'accès de l'enceinte du temple. Vinicius lui donna l'ordre de l'accompagner et le centurion, ayant reconnu le tribun et l'augustan, n'osa lui opposer un refus.

Vinicius prit le commandement de cette troupe, et, oublieux des enseignements de Paul sur l'amour du prochain, il fendait la cohue avec une précipitation fatale à qui ne savait pas se ranger à temps.

Après maintes bagarres et en enjambant des barages de caisses, tonneaux, meubles précieux, ustensiles de cuisine, literie, chariots, voitures à bras, Vinicius et ses prétoriens avaient réussi à se dégager de la cohue. Par des fuyards il apprit que seules quelques ruelles du Transtévère avaient été

envahies par le feu, mais que sans doute rien n'échapperait à la violence de l'incendie, puisque des individus le propageaient à dessein et ne permettaient pas qu'on l'éteignît, disant agir par ordre. Le jeune tribun n'avait plus le moindre doute que César n'eût ordonné d'incendier la Ville. Il était convaincu que l'heure fatale avait sonné pour Néron, que la Ville en s'écroulant devait écraser et écraserait le monstrueux pitre avec tous ses crimes.

Cependant, il avait suivi la voie du Port qui mène directement au Transtévère. Celui-ci était plein de fumée et d'une multitude au milieu de laquelle il était plus difficile encore de se frayer un passage.

Vinicius, constatant qu'il ne pourrait passer avec son cheval, mit pied à terre. Il courut. Il se glissait le long des murs, et parfois attendait que la foule des fuyards l'eût dépassé. Il se disait que ses efforts étaient illusoires. Lygie n'était peut-être plus dans la Ville, elle avait pu s'enfuir. Pourtant il voulait, fût-ce au prix de sa vie, parvenir à la maison de Linus. Il s'arrêtait de temps en temps et se frottait les yeux. Ayant arraché un pan de sa tunique, il s'en boucha le nez et la bouche, et reprit sa course. A mesure qu'il s'approchait de la rivière, la chaleur se faisait plus terrible. Un fuyard, le dernier que rencontra Vinicius, un vieillard avec des béquilles, lui cria : « N'approche pas du pont Cestius, l'île entière est en feu ! » En tournant dans la rue des Juifs, où s'élevait la maison de Linus, le jeune

tribun aperçut les flammes au milieu d'un nuage de fumée : non seulement l'île était en feu, mais aussi le Transtévère.

Vinicius se rappela que la maison de Linus était entourée d'un jardin derrière lequel, du côté du Tibre, se trouvait un champ peu étendu, sans constructions. Cette pensée lui rendit du courage. Les flammes avaient pu s'arrêter devant l'espace vide. Dans cet espoir, il se remit à courir.

Il finit par apercevoir, à travers un voile de fumée, les cyprès du jardin de Linus. Vinicius jeta au ciel un regard reconnaissant et, quoique l'air même commençât à le brûler, il bondit vers la porte. Elle était entrebâillée : il la poussa et se précipita à l'intérieur.

Dans le jardinet, pas âme qui vive, et la maison semblait complètement déserte.

« La fumée et la chaleur leur ont peut-être fait perdre connaissance », pensa Vinicius.

Et il appela :

« Lygie ! Lygie ! »

Le silence. Il s'élança à l'intérieur de la maison. Le petit atrium était désert.

La maison était petite, il eut vite fait de visiter toutes les pièces, et même les caves. Personne nulle part.

Vinicius se précipita dans la rue et se mit à courir de toutes ses forces vers la voie du Port, dans la direction d'où il était venu. Les flammes semblaient le poursuivre, tantôt le cernant de nuages de

fumée, tantôt le couvrant d'étincelles qui lui tombaient sur les cheveux, le cou et les vêtements. Sa tunique commençait à brûler lentement à plusieurs endroits, mais il n'y prenait pas garde. Dans la bouche, il avait le goût de la fumée et de la suie ; sa gorge et ses poumons étaient en feu. Titubant d'un côté de la rue à l'autre, au milieu d'un nuage de feu, il aperçut enfin l'extrémité de la ruelle. Cette vue lui rendit des forces. Il comprit que s'il pouvait atteindre la voie du Port, il était sauvé.

Il donna ce qui lui restait de forces. En chemin il jeta sa tunique qui commençait à le brûler. Arrivé plus près, il reconnut que ce qu'il avait pris pour de la fumée était un nuage de poussière d'où sortaient des voix et des cris humains. Il y avait là des hommes, qui pourraient lui porter secours. Dans cet espoir, il se mit à crier de toutes ses forces. Mais c'était son ultime effort : le voile rouge se fit plus rouge devant ses yeux, ses poumons manquèrent d'air. Il tomba.

On l'avait entendu, et deux hommes accoururent avec des gourdes d'eau. Vinicius en saisit une dans ses mains et la vida à moitié.

« Merci, dit-il, remettez-moi sur mes jambes, j'irai plus loin tout seul. »

L'un des deux hommes lui répandit de l'eau sur la tête, et tous deux le portèrent vers leurs camarades. On l'entoura, lui demandant s'il n'avait pas reçu un coup trop grave. Cette sollicitude surprit Vinicius.

« Qui êtes-vous donc? questionna-t-il.

— Nous démolissons les maisons afin que l'incendie n'atteigne pas la voie du Port, répondit l'un des hommes.

— Vous m'avez secouru. Je vous remercie.

— On doit aider son prochain », répliquèrent des voix.

Alors Vinicius qui, depuis le matin, ne voyait que foules féroces, rixes et pillage, regarda attentivement les visages qui l'entouraient et dit :

« Soyez récompensés par... le Christ.

— Gloire à son nom! s'écria tout un chœur de voix.

— Linus?... »

Mais il n'entendit pas la réponse, car il s'évanouit. Quand il revint à lui, il était dans un jardin du champ Codetan, entouré de femmes et d'hommes, et les premières paroles qu'il put prononcer furent :

« Où est Linus? »

D'abord il n'y eut pas de réponse; puis une voix que Vinicius connaissait dit :

« Il est en dehors de la porte Nomentane, il est parti pour l'Ostrianum... depuis deux jours... Paix à toi, roi des Perses. »

Vinicius se souleva, puis se rassit, surpris de voir Chilon.

« Tu les as vus? demanda-t-il.

— Je les ai vus, seigneur!... Grâces soient rendues au Christ et à tous les dieux si j'ai pu payer tes

bienfaits par une bonne nouvelle. Mais, divin Osiris, je te les revaudrai, je te le jure par ces flammes qui consomment la Ville. »

Dehors le soir venait. Le ciel était rouge à perte de vue, et rouges les ombres de la nuit.

Dans les catacombes

Le tisserand Macrin, dans la maison de qui on avait apporté Vinicius, le lava, lui donna des vêtements et lui fit prendre quelque nourriture. Ayant recouvré ses forces, le jeune tribun déclara qu'il allait immédiatement se remettre à la recherche de Linus. Macrin, qui était un chrétien, confirma les paroles de Chilon, disant que Linus et Clément l'archiprêtre s'étaient rendus à l'Ostrianum, où Pierre devait baptiser une foule d'adeptes. Les chrétiens du quartier savaient que depuis deux jours Linus avait confié la garde de sa maison à un certain Gaius.

Macrin procura deux mulets à Vinicius et Chilon, qu'on utiliserait ensuite pour le voyage de Lygie.

Un instant après, ils se mettaient en route vers la

voie Triomphale. Aux endroits découverts, des gens, là aussi, campaient ; mais se frayer un passage était moins difficile, car la plus grande partie des habitants fuyaient dans la direction de la mer par la route du Port.

Un temps, ils cheminèrent en silence. Le premier, Vinicius rompit le silence.

« Où étais-tu quand l'incendie a éclaté ? »

— J'allais chez mon ami Euricius, seigneur, qui avait une boutique aux environs du Grand Cirque, et j'étais justement en train de méditer sur la doctrine du Christ, quand on se mit à crier au feu. Lorsque les flammes eurent envahi tout le Cirque, et qu'elles commencèrent à se propager, il me fallut bien penser à sauver ma peau.

— As-tu vu des gens jeter des torches dans les maisons ?

— Que n'ai-je pas vu, petit-fils d'Énée ! J'ai vu des hommes qui se frayaient au glaive un passage dans la cohue, j'ai vu des batailles, et des boyaux humains que les pieds écrasaient sur les pavés. Si tu avais vu cela, tu aurais pensé que les Barbares avaient pris la Ville d'assaut, et massacraient. Autour de moi, des gens hurlaient de désespoir. Mais j'en ai vu aussi qui hurlaient de joie ; car il y a beaucoup de méchantes gens de par le monde, seigneur, qui sont incapables d'apprécier les bienfaits de votre clémentine domination, et de ces justes lois en vertu desquelles vous prenez tout à tous pour vous l'approprier ! »

Vinicius était trop profondément plongé dans ses réflexions pour se rendre compte de l'ironie de ces paroles. Bien qu'il eût dix fois questionné Chilon sur tout ce que celui-ci pouvait savoir, il se tourna encore vers lui.

« Et tu les as vus à l'Ostrianum de tes propres yeux?

— Je les ai vus, fils de Vénus; j'ai vu la jeune fille, le bon Lygien, saint Linus et l'apôtre Pierre.

— Avant l'incendie?

— Avant l'incendie, ô Mithra! »

Mais dans l'âme de Vinicius, un soupçon se fit jour; Chilon mentait peut-être? Arrêtant sa mule, il lança au vieux Grec un regard menaçant :

« Que faisais-tu là-bas? »

Chilon se troubla. Les terribles menaces avec lesquelles celui-ci lui avait interdit d'espionner les chrétiens, et nommément Linus et Lygie, lui revinrent à la mémoire.

« Seigneur, dit-il, pourquoi ne veux-tu pas croire que je les aime? C'est ainsi pourtant. J'ai été à l'Ostrianum, où je m'asseyais sous le mur, car les chrétiens, bien pauvres eux-mêmes, distribuent plus d'aumônes que tous les habitants de Rome pris ensemble. »

Cette raison sembla suffisante à Vinicius, qui demanda d'une voix moins sévère :

« Et tu ne sais pas où est logé Linus, pour ces quelques jours?

— Tu m'as puni une fois pour ma curiosité,

seigneur, tu m'as puni cruellement », répliqua le Grec.

Vinicius se tut et ils continuèrent leur route.

Ils dépassaient maintenant les collines du Vatican, toutes rouges dans les lueurs de l'incendie. Derrière la Naumachie, ils tournèrent à droite, car ils voulaient traverser le fleuve et se diriger vers la porte Flaminienne. Soudain, Chilon arrêta sa mule.

« Seigneur! Une idée!

— Parle, dit Vinicius.

— Il n'y a point d'édit contre les chrétiens, mais les Juifs les accusent, auprès du préfet de la Ville, d'égorger les enfants, d'adorer un âne, de propager une doctrine non reconnue par le Sénat. Ils les assomment et attaquent leurs maisons à coups de pierres si furieusement que les chrétiens se cachent devant eux.

— Arrive au fait.

— Voici : les synagogues existent ouvertement dans le Transtévère, mais les chrétiens sont obligés de prier en secret; ils se réunissent dans des hangars en ruine hors de la Ville, ou bien dans des arenaria. Or, précisément, ceux du Transtévère ont choisi les carrières dont les matériaux ont servi à bâtir le cirque de Néron et les maisons qui longent le fleuve, entre le Janicule et le Vatican. La Ville flambe, et les fidèles de Chrestos sont certainement en train de prier. Nous en trouverons une foule copieuse dans les souterrains. Je te conseille donc d'y entrer, d'autant plus que c'est sur notre chemin.

— Conduis-moi », dit le tribun.

Sans hésiter, Chilon tourna à gauche. Dépassant le Cirque, ils entrèrent dans une passe étroite où l'obscurité était totale. Mais, dans cette obscurité, Vinicius discerna des essaims de lanternes papillonnantes.

« Les voilà ! dit Chilon.

— C'est vrai ! J'entends chanter », dit Vinicius.

En effet, les sons d'un psaume s'échappaient d'une sombre anfractuosité. Chilon se laissa glisser de sa mule, et appela d'un signe un jeune garçon qui marchait près d'eux.

« Je suis un prêtre du Christ, un évêque même. Prends soin de nos mules, tu auras ma bénédiction, et tes péchés te seront remis. »

Un instant après, ils se trouvèrent dans le souterrain et s'avancèrent par un couloir, à la lueur incertaine des lanternes, jusqu'à une excavation spacieuse. Là, Vinicius vit une foule de gens agenouillés, en prière, mais ni Lygie, ni l'apôtre Pierre, ni Linus.

Les uns chantaient des hymnes, d'autres répétaient fiévreusement le nom de Jésus, d'autres se frappaient la poitrine. Tous s'attendaient à quelque chose d'immédiat et de surnaturel.

Soudain, la caverne retentit d'une détonation sourde, bientôt suivie d'une seconde, d'une troisième... Dans la Ville en flammes, des rues entières de maisons calcinées s'effondraient. Pour la plupart des chrétiens, ces détonations parurent le

signe définitif de l'effroyable jugement. Alors la terreur divine s'empara de l'assemblée, des voix nombreuses répétèrent : « Le jour du jugement ! en vérité, le voici ! » Les uns se couvraient le visage de leurs mains, d'autres criaient : « Christ, pitié ! »

Soudain une voix calme s'éleva, qui disait :

« La paix soit avec vous ! »

C'était l'apôtre Pierre, qui, depuis un moment, se trouvait dans la caverne.

A ces paroles, l'épouvante s'évanouit, comme s'évanouit la terreur du troupeau quand apparaît le pasteur. On se releva. Lui, étendit les mains sur la foule anxieuse :

« Pourquoi vous alarmer en vos cœurs ? Lequel de vous devinera ce qui peut lui arriver, avant que l'heure soit venue ? Le Seigneur a puni par le feu Babylone, mais sur vous que purifia le baptême, sur vous dont les péchés furent rachetés par l'Agneau, s'étendra Sa Miséricorde. »

Les paroles de Pierre furent un baume pour la multitude. Remplaçant la terreur divine, l'amour divin posséda les âmes.

Vinicius saisit le bord du manteau de l'Apôtre et dit en baissant la tête :

« Sauve-moi, Seigneur. Je l'ai cherchée dans l'incendie et dans le tumulte. Nulle part je n'ai pu la trouver ; mais je crois fermement que tu peux me la rendre... »

Pierre posa la main sur la tête de Vinicius et dit :

« Aie foi ! et viens ! »

Chant de Néron

Néron accourut à étapes forcées, afin de ne point manquer le moment où l'incendie serait au zénith de sa puissance destructrice.

Tigellin, ayant rassemblé toutes les forces prétoriennes, dépêchait à César courrier sur courrier pour lui annoncer qu'il ne perdrait rien de la splendeur du spectacle, car l'incendie s'était accru encore. Néron ne voulait arriver que la nuit, afin de mieux extasier ses yeux.

Enfin, vers minuit, il fut en vue des murs, lui et sa suite immense. Seize mille prétoriens, échelonnés en ligne de bataille le long de la route, veillaient à la sécurité de son entrée. Et le peuple proférait des malédictions, hurlait et sifflait à la vue du cortège, mais n'osait aucune violence. De place en

place, éclataient même les applaudissements de ceux qui, ne possédant rien, prévoyaient une distribution de blé et d'huile plus généreuse qu'à l'ordinaire. Mais les clameurs et les sifflets, aussi bien que les applaudissements, furent soudain couverts par la fanfare des cors et des trompes que fit sonner Tigellin. Néron, ayant dépassé la porte Ostienne, s'arrêta un moment et clama :

« Souverain sans demeure d'un peuple sans toit, où donc poserai-je pour la nuit ma tête infortunée? »

Puis, il monta, par un escalier spécialement aménagé, sur l'aqueduc Appien.

En toutes les poitrines, le souffle était suspendu dans l'attente des augustes paroles que prononcerait Néron. Mais lui, restait là, solennel et muet, un manteau de pourpre aux épaules, le regard fixé sur la démence de l'incendie. Quand Terpnos lui présenta le luth, il leva les yeux au ciel en feu, pour attendre l'inspiration.

De loin, le peuple désignait son empereur, que baignait la clarté sanglante. Dans le fond sifflaient et crépitaient les serpents des flammes

Néron leva les mains et, frappant les cordes, prononça les paroles de Priam :

« Nid de mes pères, berceau si cher à mon âme!... »

En plein air, auprès des détonations de l'incendie, du grondement de la foule, sa voix paraissait étrangement grêle, et la sourdine des luths tintait

comme un bourdonnement d'insectes. Mais les sénateurs, les fonctionnaires et les augustans avaient baissé la tête et écoutaient en un muet ravissement.

L'hymne fini, il lâcha le luth.

Une tempête d'applaudissements rompit le silence. Mais, du lointain, lui répondit le hurlement sauvage des foules. Là-bas, plus personne ne mettait en doute que César n'eût ordonné de brûler la Ville afin de s'offrir un spectacle et de chanter des hymnes. A cette clameur poussée par des centaines de milliers de gorges, Néron se tourna vers les augustans, avec le sourire triste et résigné de l'homme pour lequel on est injuste et méchant :

« Voyez, dit-il, la façon dont les Quirites m'apprécient, moi, et goûtent la poésie !

— Les coquins ! répondit Vatinius. Fais-les charger, seigneur, par la garde prétorienne. »

Néron se tourna vers Tigellin :

« Puis-je compter sur la fidélité des soldats ?

— Oui, Divinité », répliqua le préfet.

Mais Pétrone haussa les épaules :

« Sur leur fidélité, mais pas sur leur nombre. Reste là où tu es, car c'est plus sûr, mais il faut à tout prix calmer ce peuple. »

Sénèque était du même avis, et aussi le consul Licinius.

Cependant l'agitation, en bas, devenait agressive. Le peuple s'armait de pierres, de piquets de



tentes, de planches arrachées aux chariots et aux brouettes, et de toute sorte de ferraille.

« Dieux immortels ! dit Néron, quelle nuit ! D'un côté, l'incendie ; de l'autre, les flots déchaînés de la populace ! »

Mais, de voir autour de lui des faces pâles et des yeux inquiets, il prit peur lui aussi.

« Mon manteau sombre, avec un capuchon ! ordonna-t-il. Cela finirait-il vraiment par une bataille ?

— Seigneur, répondit Tigellin d'une voix mal assurée, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais le danger menace... Parle-leur, seigneur, parle à ton peuple et fais-lui des promesses !

— César parler à la plèbe ? Qu'un autre parle en mon nom. Qui s'en charge ?

— Moi, répondit Pétrone, très calme.

— Va, mon ami ! C'est toi le plus fidèle, dans toutes les difficultés... Va et n'épargne pas les promesses. »

Pétrone tourna vers le cortège un visage insoucieux et ironique :

« Les sénateurs présents, dit-il, me suivront... ainsi que Pison, Sénécion et Nerva. »

Il descendit lentement l'escalier de l'Aqueduc. Ceux qu'il avait désignés hésitèrent, puis le suivirent, confortés par son calme.

S'arrêtant au pied des arcades, Pétrone se fit donner un cheval blanc, l'enfourcha, et suivi de ses compagnons, se dirigea à travers les rangées

profondes des prétoriens, vers la noire multitude hurlante ; il était sans armes, n'ayant en main que la frêle tige d'ivoire qu'il portait d'habitude.

Et, quand il fut tout contre, il enfonça son cheval dans la foule. Le flot désordonné le cerna, lui et son cortège. Les clameurs s'enflèrent encore et se fondirent en un rugissement inhumain ; les pieux, les fourches, les glaives se croisèrent au-dessus de la tête de Pétrone. Des mains violentes se tendaient vers les rênes de son cheval et vers lui. Mais il continuait à s'avancer, placide et dédaigneux.

Parfois il frappait de sa canne les plus hardis, comme s'il se frayait un passage à travers une cohue pacifique ; et son sang-froid impressionnait la plèbe.

Enfin, on le reconnut, et des voix nombreuses s'écrièrent :

« Pétrone ! l'Arbitre des élégances !

— Pétrone ! » répéta-t-on de toutes parts.

Et à mesure que son nom se propageait, les visages se faisaient moins farouches, les hurlements moins bestiaux.

Pétrone enleva sa toge blanche bordée d'écarlate, l'éleva en l'air et la fit tourner, pour signifier qu'il allait parler.

« Silence ! Silence ! » cria-t-on dans la foule.

Instantanément, le silence se fit. Alors, se haussant sur sa monture, il parla d'une voix sonore :

« Citoyens ! que ceux qui m'entendront répètent

mes paroles à leurs voisins et que tous se conduisent comme des hommes, et non comme des fauves dans l'arène.

— Oui! Oui!

— Écoutez! La Ville sera rebâtie. Demain commencera la distribution de blé, de vin et d'huile. Ensuite, César vous donnera des jeux comme le monde n'en aura jamais vu; durant les jeux, il vous offrira des festins et vous fera largesse. Vous serez plus riches qu'avant l'incendie! »

Un murmure lui répondit qui s'élargit comme s'élargissent les rides de l'eau, quand on y lance une pierre. Bientôt dans l'immense clameur unanime, on entendit :

« Panem et circenses! »

Enfin, imposant silence de sa main tendue, Pétrone s'écria :

« Je vous promets du pain et des jeux! Et maintenant, acclamez César qui vous nourrit et vous habille... Après quoi, va te coucher, chère plèbe, car bientôt le jour va poindre. »

Ayant dit, il fit virer son cheval, et, donnant de légères tapes sur la tête ou le visage de ceux qui lui barraient la route, il s'en retourna indolemment vers les rangs prétoriens.

« Vinicius, je te baptise! »

Les paroles de l'Apôtre avaient rétabli la confiance dans l'âme des chrétiens. Ils quittèrent un à un les catacombes et rentrèrent dans leurs demeures provisoires.

Pierre, accompagné de Vinicius et de Chilon, quitta aussi le souterrain. Ce n'est qu'après avoir atteint un espace libre, d'où l'on voyait déjà la Ville en flammes, que l'Apôtre ayant fait par trois fois le signe de la croix sur Rome, se tourna vers Vinicius et dit :

« Sois sans crainte. La hutte du carrier est tout près d'ici. Nous y trouverons Lygie avec Linus et avec son serviteur fidèle. Le Christ, qui te l'a destinée, l'a sauvée pour toi. »

Vinicius fut pris d'une telle faiblesse qu'il glissa

aux pieds de l'Apôtre, et, embrassant ses genoux, resta ainsi, inerte, incapable de prononcer une parole.

L'Apôtre, pour se défendre de sa gratitude et de ses hommages :

« Non, pas à moi : au Christ !

— Quelle brave divinité, s'exclama derrière eux Chilon. Mais je ne sais pas ce que je dois faire des mules qui nous attendent.

— Lève-toi et suis-moi », dit Pierre, prenant par la main le jeune tribun.

Chilon répéta :

« Seigneur, que dois-je faire des mules qui nous attendent ? Cet honorable prophète préférera peut-être les enfourcher qu'aller à pied ?

— Ramène les mules chez Macrin », répondit alors Vinicius.

Puis ils tournèrent à droite, vers les collines. Chemin faisant, Vinicius implora Pierre :

« Maître, lave-moi dans l'eau du baptême, afin que je puisse me dire un véritable adepte du Christ, car je l'aime de toutes les forces de mon âme. Baptise-moi vite, car je suis déjà prêt en mon cœur. Et tout ce qu'Il ordonnera, je le ferai, et toi, dis-moi ce que je pourrai faire encore.

— Aimer les hommes, ainsi que des frères, répondit l'Apôtre, car ce n'est que par l'amour que tu peux Le servir.

— Oui ! Je comprends et je sens. Enfant, je croyais aux dieux de Rome, mais je ne les aimais

point. Et pour Lui, l'Unique, je donnerais avec joie ma vie.

— Et Lui te bénira, toi et ta maison », termina l'Apôtre.

La hutte du carrier était une espèce d'ancre creusé dans un contrefort du roc, et fermé d'un côté par un mur de terre et d'ajoncs. La porte était close, mais à travers l'ouverture servant de fenêtre on distinguait l'intérieur, éclairé par le foyer. Une gigantesque silhouette se leva à la rencontre des nouveaux venus, et demanda :

« Qui êtes-vous ? »

— Les serviteurs du Christ, répondit Pierre. La paix soit avec toi, Urbain ! »

Ursus se baissa jusqu'aux pieds de l'Apôtre, puis, reconnaissant Vinicius, saisit sa main au poignet et la porta à ses lèvres.

« Toi aussi, seigneur ! Béni soit le nom de l'Agneau pour le bonheur que va avoir Callina ! »

Il ouvrit la porte, et ils entrèrent. Linus, malade, était couché sur une litière de paille, le visage émacié, le front d'un jaune d'ivoire. Près du foyer était assise Lygie, avec, à la main, une cordelette de petits poissons destinés au repas du soir.

Vinicius s'approcha, et l'appelant, tendit les bras. Elle se leva vivement, un éclair d'étonnement et de joie passa sur son visage, et, sans une parole, comme un enfant qui, après des journées d'épouvante, retrouve son père ou sa mère, elle se précé-

pita dans les bras du jeune homme. Il la serra sur sa poitrine avec ferveur.

« Maintenant, disait-il, maintenant que je t'ai retrouvée, je ne te laisserai pas ici. Je te sauverai, je vous sauverai tous. Voulez-vous partir avec moi pour Antium? De là nous nous embarquerons pour la Sicile. Mes terres sont vos terres, mes maisons sont vos maisons. En Sicile nous retrouverons les Aulus, je te rendrai à Pomponia et je te recevrai ensuite de ses mains. N'est-ce pas, très chère, tu n'as plus peur de moi? Je n'ai point encore été lavé dans l'eau du baptême, mais tu peux demander à Pierre si je ne l'ai pas prié de me baptiser. Aie confiance en moi. Vous tous, ayez confiance. »

Lygie écoutait, le visage rayonnant. Elle se pencha pour lui baiser la main, et dit :

« Ton foyer sera mon foyer. »

Puis, confuse d'avoir prononcé la phrase des épousées, elle rougit très fort et resta immobile dans la lumière de l'âtre. Vinicius se tourna vers Pierre.

« Rome brûle par ordre de César, dit-il. Qui sait s'il ne fera pas égorger les habitants par son armée? »

Au même instant, le carrier entra précipitamment et s'écria en fermant la porte :

« On s'égorge autour du cirque de Néron. Les esclaves et les gladiateurs se sont jetés sur les citoyens.

— La mesure est comble, dit l'Apôtre, et les

désastres seront comme la mer, insondables, sans limites... »

Puis, à Vinicius et lui désignant Lygie :

« Prends cette enfant que Dieu t'a destinée et sauve-la ; Linus, qui est malade, et Ursus vous suivront. »

Mais Vinicius qui s'était mis à aimer l'Apôtre de toute la force de son âme impétueuse s'écria :

« Je te jure, maître, que je ne te laisserai pas ici pour que tu y périsses !

— Et le Seigneur te bénira pour ton intention, répondit Pierre ; mais ne sais-tu pas que, par trois fois, le Christ m'a dit, près du lac de Tibériade : "Pais mes brebis !" Or, si toi, à qui personne ne m'a confié, tu dis que tu ne me laisseras pas ici pour y périr, comment veux-tu que, moi, j'abandonne mon troupeau au jour du danger ? »

Linus leva son visage amaigri.

« Vicaire du Seigneur, comment ne suivrais-je pas ton exemple ? »

Vinicius passait sa main sur son front, luttant avec ses pensées ; soudain il saisit la main de Lygie, et d'une voix où vibrait l'énergie du soldat romain :

« Écoutez-moi, Pierre, Linus et toi, Lygie ! Je disais ce que me conseillait la raison des hommes ; la raison qui habite votre âme à vous ne relève que des commandements du Sauveur. Oui ! je n'ai pas compris ; oui ! je me suis trompé — car de mes yeux les écailles ne sont pas tombées, et ma nature

ancienne n'est point tout à fait morte en moi. Mais j'aime le Christ et je veux être son serviteur. »

Disant, il se mit à genoux, tendit les bras, et d'un verbe enthousiaste :

« Ô Christ! T'ai-je enfin compris? Suis-je digne de Toi? »

Ses mains tremblaient; ses yeux brillaient de larmes, son corps frémissait d'amour et de foi... Pierre prit une amphore de grès, et, s'approchant, dit, solennel :

« Je te baptise, au nom du Père et du Fils et de l'Esprit saint! Amen! »

Au-dehors, retentissaient les clameurs des combattants.

Le conseil dans la maison de Tibère

Le peuple campait dans les splendides jardins de César, sur le Champ de Mars, et dans les jardins de Pompée, de Salluste et de Mécène. Il avait élu domicile sous les portiques, dans les bâtisses affectées au jeu de paume, dans les luxueuses villas estivales et dans les baraques destinées aux bêtes fauves. D'Ostie les approvisionnements vinrent en si grande quantité, que l'on pouvait se promener sur les radeaux et les barques comme sur un pont, d'un bord du Tibre à l'autre. Le blé était distribué au prix inouï de trois sesterces; pour les plus pauvres, il était gratuit. On avait réquisitionné d'immenses réserves de vin, d'huile et de châtaignes. De la montagne arrivaient journellement des troupeaux de bœufs et de moutons. La famine

était définitivement écartée ; mais il n'était point facile, en revanche, de prévenir le brigandage, le pillage et les abus. Chaque nuit c'étaient des batailles, des assassinats, des vols.

La générosité de César n'arrêta pas les vitupérations. Seule, était satisfaite la tourbe des tire-laine, des voleurs et des vagabonds qui pouvaient manger et boire à pleine panse et piller sans retenue ; les autres, ceux qui avaient perdu des êtres chers, ceux dont tout l'avoir avait été anéanti, ne se laissèrent désarmer ni par l'ouverture des Jardins, ni par les distributions de blé, ni par la perspective de jeux et de largesses.

« Peuple insatiable et ingrat ! s'écria Néron. Ils ont assez de blé, et assez de cendre chaude pour y cuire des gâteaux ; que leur faut-il encore ?

— La vengeance », répliqua Tigellin.

Tous se turent.

« Oui, la vengeance veut des victimes ! » reprit Néron. Et il chercha, dans son entourage, une victime d'importance qui pût vraiment assouvir la colère du peuple : il la trouva.

« Tigellin, dit-il, c'est toi qui as brûlé Rome ! »

Les assistants frémirent. Ils comprirent que César avait cessé de plaisanter.

Le visage de Tigellin se contracta comme la gueule d'un chien prêt à mordre.

« J'ai brûlé Rome... par ton ordre », dit-il.

Et ils restèrent ainsi à se regarder fixement. On

entendait le bourdonnement des mouches dans l'atrium.

« Tigellin, articula Néron, m'aimes-tu ?

— Tu le sais, seigneur.

— Sacrifie-toi pour moi !

— Divin César, répliqua Tigellin, pourquoi me tendre le doux breuvage, quand il m'est interdit de le porter à mes lèvres ? Le peuple murmure et se révolte : désires-tu que les prétoriens s'insurgent, eux aussi ? »

Tigellin était préfet des prétoriens, et ses paroles avaient la portée d'une menace. Néron le comprit, et son visage devint livide.

Au même instant entra Épaphrodite, un affranchi de César. Il venait annoncer à Tigellin que la divine Augusta désirait le voir : elle avait chez elle des gens que le préfet devait entendre.

Tigellin s'inclina devant César et sortit rassuré.

Néron resta d'abord silencieux. Puis, voyant que son entourage attendait, il dit :

« J'ai réchauffé un serpent dans mon sein. »

Pétrone haussa les épaules, pour marquer qu'il n'était pas bien difficile d'arracher la tête à ce serpent-là.

« Allons, parle ! Donne un conseil ! s'écria Néron. En toi seul j'ai confiance, car tu as plus de raison qu'eux tous ensemble, et tu m'aimes. »

Pétrone avait déjà sur les lèvres : « Fais-moi préfet de ta garde prétorienne, je livre Tigellin au peuple, et j'apaise la Ville en un jour. » Mais sa

paresse native prit le dessus. Être préfet, cela signifiait porter sur ses épaules la personne de César, et le poids de milliers d'affaires publiques. A quoi bon ce labeur? Ne valait-il pas mieux lire des vers, admirer des vases et des statues?

Et il répondit :

« Je conseille de partir pour la Grèce.

— Ah! s'écria César désappointé, j'attendais mieux de toi... »

Au même instant entra Poppée, avec Tigellin. Celui-ci se planta devant César, et parla d'une voix lente et distincte :

« Écoute-moi, César, car j'ai trouvé!... Le peuple veut une vengeance et une victime. Que dis-je, une victime? des centaines, des milliers... As-tu jamais entendu dire, seigneur, qui était Chrestos, celui qu'a fait crucifier Ponce Pilate? Sais-tu qui sont les chrétiens? Ne t'ai-je pas parlé de leurs crimes et de leurs infâmes cérémonies! de leurs prophéties selon lesquelles le monde périra par le feu? Le peuple les hait et les soupçonne déjà. Nul ne les a jamais vus dans les temples, car ils prétendent que nos dieux sont des esprits mauvais; on ne les voit pas au stade, car ils méprisent les courses. Jamais les mains d'un chrétien ne t'honorèrent d'un applaudissement. Jamais nul d'entre eux n'a reconnu ton extraction divine. Ils sont les ennemis du genre humain, les ennemis de la Ville, les tiens! Le peuple murmure contre toi : mais ce n'est point

toi, César, qui m'as ordonné de brûler Rome, ni moi qui l'ai brûlée... »

Se dressant soudain, César jeta sa toge, leva les mains au ciel et resta ainsi, silencieux. Enfin, d'une voix de tragédien :

« ZEUS, APOLLON, HÉRA, ATHÉNA, PERSÉPHONE, et vous tous, dieux immortels ! pourquoi ne nous avoir point secourus ? Qu'avait-elle fait à ces énergu-mènes, cette malheureuse cité, pour qu'ils l'incendiassent ?

— Ils sont les ennemis du genre humain et les tiens », dit Poppée.

Alors tous :

« Fais justice ! Punis les incendiaires ! Les dieux eux-mêmes crient vengeance. »

Pétrone songea aux dangers qu'allaient courir Lygie et Vinicius, qu'il aimait, et tous ces hommes dont il rejetait la doctrine, mais qu'il savait innocents. Bien qu'il se rendît compte qu'il allait engager une partie entre toutes périlleuse, il parla avec une insouciance nonchalante, comme il avait coutume de faire quand il critiquait ou plaisantait les inventions saugrenues de César ou des augustans.

« Ainsi vous avez trouvé des victimes ! Fort bien ! Livrez les chrétiens au peuple, suppliciez-les, mais ayez le courage de vous dire que ce n'est pas eux qui ont brûlé Rome !... Fi donc !... Vous m'appellez l'Arbitre des élégances ! Je vous déclare donc que je ne supporte point de si misérables comédies ! Combien tout cela me rappelle les tréteaux des

baladins aux environs de la porte aux Anes, où les acteurs jouent les rois et les dieux pour la joie des badauds des faubourgs, et, la farce terminée, font passer leurs oignons avec une lampée de vin suret, ou bien reçoivent une correction. Soyez donc dieux et rois vraiment, car, je vous le répète, vous pouvez vous le permettre. Par la divine Clio! Néron, maître du monde, Néron-dieu a brûlé Rome, car il était aussi formidable sur terre que Zeus dans l'Olympe. Néron-poète aimait à ce point la poésie, qu'il lui a sacrifié sa patrie! Il importe peu de savoir si l'incendie de Rome est une chose bonne ou mauvaise! C'est une grande chose et une chose insolite! Garde-toi d'actes indignes de toi, car tu n'as à craindre que la seule postérité, qui elle, pourrait dire : "Néron a brûlé Rome. Mais, César pusillanime autant que pusillanime poète, il a désavoué sa grande action, et, couardement, il a rejeté la faute sur des innocents!" »

Pétrone ne s'illusionnait pas sur les conséquences qu'entraînerait pour lui l'échec du moyen désespéré auquel il avait recours. Mais le jeu de la fortune et du hasard l'avait toujours amusé.

Un silence pesa. Néron avait retroussé les lèvres, les rapprochant des narines, ce qui était sa moue d'indécision.

« Seigneur, s'écria Tigellin, permets-moi de sortir! On t'incite à risquer ta personne dans les plus grands dangers, et, en outre, l'on te traite de César pusillanime, de pusillanime poète, d'incendiaire et

de comédien : mes oreilles n'en peuvent entendre davantage. »

« J'ai perdu », pensa Pétrone.

Mais, se tournant vers Tigellin et le toisant d'un regard où se lisait tout son mépris du coquin :

« Tigellin, dit-il, c'est toi que j'ai traité de comédien, car tu en es un, même en ce moment.

— Parce que je ne veux pas écouter tes injures?

— Parce que tu feins un amour sans bornes pour César, et qu'il y a un instant tu le menaçais des prétoriens, ce que tous nous avons compris — et lui aussi. »

Tigellin, qui ne s'attendait point à ce que Pétrone osât jeter sur la table des dés aussi décisifs, blêmit et resta muet. Mais ce devait être la dernière victoire de l'Arbitre des élégances sur son rival, car au même instant Poppée s'écriait :

« Seigneur, comment peux-tu permettre qu'une semblable pensée vienne à qui que ce soit, et tout au moins qu'on ose l'exprimer devant toi!

— Punis l'insulteur! » dit Vitellius.

De nouveau, Néron retroussa ses babines, et tournant vers Pétrone des yeux vitreux :

« C'est ainsi, dit-il, que tu sais reconnaître l'amitié que j'ai toujours eue pour toi?

— Si je me suis trompé, prouve-moi mon erreur, répondit Pétrone : mais sache que je n'ai dit que ce que me dictait l'amour que j'ai pour toi.

— Punis l'insulteur! » répéta Vitellius.

Tous :

« Oui, punis-le ! »

César dit :

« Vous voulez que je le punisse, mais c'est mon compagnon et mon ami. Et, bien qu'il ait blessé mon cœur, je veux qu'il sache que ce cœur n'a pour ses amis que le pardon. »

« J'ai perdu... et je suis perdu », pensa Pétrone.

Cependant César s'était levé : le Conseil était clos.

La vengeance de Chilon

Pétrone rentra chez lui, tandis que Néron et Tigellin se rendaient à l'atrium de Poppée, où les attendaient les gens qu'avait déjà vus le préfet.

Il y avait là deux rabbins du Transtévère, vêtus de longues robes d'apparat et coiffés de la mitre, un jeune scribe qui leur servait de secrétaire, et Chilon. A la vue de César, les prêtres pâlirent d'émoi et, levant les mains à hauteur des épaules, se plongèrent le front dans les paumes.

« Vous accusez les chrétiens d'avoir brûlé Rome ? dit César.

— Nous, seigneur, ne les accusons que d'être les ennemis du genre humain, les ennemis de Rome et les tiens, et d'avoir depuis longtemps menacé du feu la Ville et le monde. Le reste te sera

expliqué par cet homme dont les lèvres ne se saliront point d'un mensonge, car dans les veines de sa mère coulait le sang du peuple élu. »

Néron se tourna vers Chilon.

« Qui es-tu ?

— Ton fidèle, divin Osiris, et un pauvre stoïcien.

— Je déteste les stoïciens, dit Néron. Leur langage et leur mépris de l'art me répugnent, ainsi que leur misère volontaire et leur malpropreté. Mais que sais-tu des chrétiens ?

— Voici. Dès ma jeunesse, je me suis consacré à la philosophie et j'ai cherché la vérité. Ayant entendu parler des chrétiens, je pensai que c'était une école nouvelle, où je trouverais peut-être quelques parcelles de vérité. Et je me mis en rapport avec eux, pour mon malheur ! Le premier chrétien dont me rapprocha ma mauvaise étoile était un médecin, à Naples, nommé Glaucos. Par lui j'appris peu à peu qu'ils adoraient un certain Chrestos, qui leur avait promis d'exterminer tous les hommes et d'anéantir toutes les villes de la terre, et de les laisser vivre, eux, à condition qu'ils l'aidassent dans l'œuvre d'anéantissement. Chrestos a été crucifié, mais il leur a promis que le jour où Rome serait détruite, il reviendrait sur la terre et leur donnerait le royaume du monde.

— Maintenant le peuple comprendra pourquoi Rome fut brûlée, interrompit Tigellin.

— Bien des gens le comprennent déjà, seigneur,

reprit Chilon : car je parcours les Jardins et le Champ de Mars, et j'enseigne. Mais, si vous daignez m'écouter jusqu'au bout, vous saurez quelles raisons j'ai de me venger. Glaucos le médecin ne me disait point, au commencement, que leur doctrine leur ordonnât la haine des hommes. Au contraire, il me répétait que Chrestos était une bonne divinité et qu'à la base de sa doctrine était l'amour. Mon cœur sensible ne put résister à de tels enseignements : j'aimais Glaucos et j'eus confiance en lui. Je partageais avec lui chaque croûton de pain, chaque pièce de monnaie. Et sais-tu, seigneur, comment je fus payé de retour? Entre Naples et Rome, il me donna un coup de couteau, et vendit ma femme, ma Bérénice, à un marchand d'esclaves. Arrivé à Rome, je tentai de pénétrer auprès de leurs anciens, afin d'obtenir justice contre Glaucos. De la sorte, j'ai connu leur grand prêtre : j'ai connu un certain Paul, qui fut en prison ici et qu'on relaxa. Je sais où ils habitaient avant l'incendie ; et je sais où ils s'assemblent ; je puis désigner un souterrain de la colline Vaticane et un cimetière derrière la porte Nomentane, où ils célèbrent leurs pratiques infâmes. Là j'ai vu l'Apôtre Pierre ; et j'ai entendu Lygie, la fille adoptive de Pomponia Græcina se vanter d'avoir ensorcelé la petite Augusta, ta fille, divin Osiris, et la tienne, ô Isis!

— César, tu entends ! dit Poppée.

— Se peut-il ? s'écria Néron.

— J'aurais pardonné mes propres injures, continua Chilon ; mais, entendant cela, je voulus la poignarder. Malheureusement, j'en fus empêché par le noble Vinicius, qui l'aime.

— Vinicius? Mais elle s'est enfuie plutôt que de...

— Elle s'est enfuie, mais il s'est mis à sa recherche, ne pouvant vivre sans elle. Pour un salaire misérable, je l'ai aidé dans ses recherches, et c'est moi qui lui ai indiqué la maison où elle habitait, parmi les chrétiens, au Transtévère. En récompense, il m'a fait fouetter sur le désir de Glaucos le médecin, bien que je sois vieux et que je fusse malade et affamé. Et j'ai juré par l'Hadès que je ne l'oublierais pas. Seigneur, venge sur eux tout le tort qu'ils m'ont fait et je te livrerai Pierre l'apôtre, et Linus, et Clitus, et Glaucos, et Crispus, leurs anciens, et Lygie, et Ursus. Je vous en indiquerai par centaines, par milliers, je vous indiquerai leurs maisons de prières, leurs cimetières... Vos prisons seront insuffisantes à les contenir...

— Seigneur, venge notre enfant ! s'écria Poppée.

— Hâtez-vous ! s'écria Chilon. Hâtez-vous ! Sinon Vinicius aura le temps de la cacher. Je vous désignerai la maison où ils se sont installés après l'incendie. »

Tigellin jeta un regard à Néron.

« Ne serait-il pas bon, Divinité, qu'on en finît, dans le même temps, avec l'oncle et le neveu ? »

Néron réfléchit :

« Non ; pas maintenant. Jamais on ne voudrait croire que c'est Pétrone, Vinicius ou Pomponia Græcina qui ont incendié Rome. Aujourd'hui il faut d'autres victimes. Leur tour viendra.

— Seigneur, donne-moi des soldats pour ma sauvegarde, dit Chilon.

— Tigellin s'en occupera.

— Tu logeras chez moi, en attendant », dit le préfet.

Le visage de Chilon rayonnait de joie.

« Je vous les livrerai tous ! Seulement, hâtez-vous ! criait-il d'une voix enrouée. Hâtez-vous ! »

Pétrone en disgrâce

En quittant César, Pétrone se fit porter à sa maison des Carines, laquelle avait échappé à l'incendie.

Il examina sa propre situation. Perspicace, Pétrone comprenait que le péril n'était pas immédiat. Néron n'avait pas laissé échapper l'occasion de formuler quelques belles et hautes sentences sur l'amitié et sur le pardon — de sorte qu'il avait pour l'instant les mains liées. Il lui faudrait chercher des prétextes, et avant qu'il en trouvât, du temps passerait.

Dès lors, il ne pensa plus qu'à Vinicius, qu'il résolut de sauver. Parmi les ruines et les monceaux de cendres dont étaient encore encombrées les Carines, les esclaves qui portaient la litière se hâtaient; impatient, il leur ordonna de prendre le

pas de course. Vinicius, dont l'insula avait flambé, demeurait chez son oncle et se trouvait par bonheur à la maison.

« Tu as été chez Lygie aujourd'hui? lui demanda dès l'abord Pétrone.

— Je viens de la quitter.

— Écoute ce que je vais te dire et mets-toi immédiatement en campagne. Aujourd'hui chez César on a décidé d'imputer aux chrétiens l'incendie de Rome. Il y aura des persécutions et des tortures. La poursuite peut commencer à tout instant. Prends Lygie et fuyez sur l'heure de l'autre côté des Alpes, ou en Afrique. Et hâte-toi, car le Palatin est plus près du Transtévère que ma maison. »

Vinicius était trop homme de guerre pour perdre son temps en questions superflues. Il avait écouté, les sourcils froncés, mais sans épouvante.

« J'y vais, dit-il.

— Un mot encore : emporte une bourse pleine d'or, prends des armes et une poignée de tes chrétiens. En cas de besoin, reprends-la de vive force! »

Vinicius était déjà sur le seuil de l'atrium.

« Envoie-moi des nouvelles par un esclave », cria encore Pétrone.

Resté seul, il se mit à aller et venir dans l'atrium, le long des colonnes, en réfléchissant. L'entrée d'Eunice interrompit ses réflexions.

« Que me diras-tu, Charite? » demanda-t-il.

Elle, s'inclinant, répliqua :

« Anthémios est venu avec ses chanteurs, et il demande si tu désires l'entendre aujourd'hui.

— Qu'il attende; il me chantera son hymne à Apollon, quand je serai à table. En attendant, il faut que je prenne mon bain. »

Une heure plus tard, Pétrone prenait place à la table couverte de vaisselle d'or. Et, tout en buvant dans les coupes festonnées de lierre, il écoutait l'hymne d'Apollon qu'au son des harpes chantaient les chanteurs.

Mais, avant la fin de l'hymne, l'esclave préposé à l'atrium dans la salle entra.

« Maître, dit-il d'une voix où vibrait l'inquiétude, devant la porte il y a un centurion avec une compagnie de soldats, et il désire te parler par ordre de César. »

Les chants se turent ainsi que le son des harpes.

« On pourrait bien me laisser dîner en paix. Enfin, qu'il entre! »

L'esclave disparut derrière le rideau; un instant après l'on entendit un pas lourd et cadencé, et dans la salle entra le centurion Aper, que connaissait Pétrone, de fer armé et casqué de fer.

« Noble seigneur, dit-il, voici une missive de César. »

Pétrone tendit nonchalamment sa main blanche, prit les tablettes et, y jetant un coup d'œil :

« Il va nous lire, ce soir, un nouveau chant de la *Troïade*, dit-il très calme, et il m'invite à venir. »

Ayant fini de dîner, il s'abandonna aux mains

des coiffeurs et des plieuses de toges, et une heure après, beau comme un dieu, il se fit porter au Palatin. L'heure était tardive, la soirée calme et chaude.

On était arrivé à la maison de Tibère. Pétrone entra dans l'atrium déjà rempli d'augustans.

Les amis d'hier, bien qu'étonnés de le voir invité, se tinrent à l'écart, mais lui s'avança parmi eux, beau et nonchalant, avec autant d'assurance que s'il eût été le dispensateur de la fortune. Quelques-uns furent inquiets, pour lui avoir trop tôt témoigné de la froideur.

Pourtant César, feignant de ne pas le voir et de causer avec animation, ne répondit pas à son salut.

Tigellin, en revanche, s'approcha et lui dit :

« Bonsoir, Arbitre des élégances, continues-tu à affirmer que ce ne sont pas les chrétiens qui ont brûlé Rome? »

Pétrone lui tapa sur l'épaule comme à un affranchi :

« Tu en sais autant que moi à ce sujet.

— Je n'ose point rivaliser avec ta sagesse.

— Et tu n'as pas tort; sinon, quand César nous aura lu son nouveau chant de la *Troïade*, tu serais obligé, au lieu de crier comme un paon, de donner ton opinion qui certainement serait inepte. »

Tigellin se mordit les lèvres. Il était loin d'être ravi que César eût décidé de déclamer cette nouvelle partie de sa *Troïade*, car cela ouvrait à Pétrone un champ où il était sans rival. En effet, au long de la lecture, Néron, en vertu de l'habitude,

tournait involontairement les yeux vers Pétrone, cherchant à lire sur son visage.

L'autre écoutait, les sourcils relevés, approuvant par moments, concentrant son attention, comme pour être sûr qu'il eût bien entendu. Ensuite, il louait ou critiquait. Néron lui-même sentait que les autres, avec leurs louanges hyperboliques, n'avaient en vue que leur propre intérêt, et que Pétrone était le seul qui s'occupât de la poésie pour elle-même; et l'on pouvait, quand l'Arbitre donnait son approbation, être certain que les vers étaient dignes d'éloges. Peu à peu il se mit à discuter avec lui...

Mais la fin de la soirée fut moins heureuse, car César, au moment où Pétrone prenait congé, demanda soudain avec une joie mauvaise dans les yeux :

« Et Vinicius, pourquoi donc n'est-il pas venu?

— Ton invitation, divin, ne l'a point trouvé à la maison.

— Informe Vinicius que je serai content de le voir, répliqua Néron; et recommande-lui, en mon nom, de ne point manquer les jeux, auxquels prendront part tous les chrétiens. »

Pétrone fut inquiet de ces paroles, qui, pour lui, concernaient directement Lygie. Il monta dans sa litière, ordonnant qu'on allât à toute allure. Mais cet ordre n'était pas facile à exécuter. Devant la maison de Tibère se pressait une foule compacte et

hurlante. Peu à peu des cris grandirent et éclatèrent en une sauvage clameur :

« Aux lions, les chrétiens! Aux lions, les chrétiens! »

« Vil troupeau, songea Pétrone, peuple digne de son empereur! »

« Le noble Vinicius est-il de retour? demanda-t-il en rentrant chez lui.

— Il y a un instant qu'il est revenu », répondit l'esclave.

Jetant sa toge, il courut à l'atrium. Vinicius était assis sur un trépied.

« Tu es arrivé trop tard? questionna Pétrone.

— Oui, on l'a emmenée avant midi. »

Il y eut un silence.

« Tu l'as vue?

— Oui.

— Où est-elle?

— Dans la prison Mamertine. »

Pétrone frissonna et lança à Vinicius un regard inquisiteur. L'autre comprit.

« Non! dit-il. On ne l'a pas enfermée dans le *Tullianum*¹ ni même dans la prison proprement dite. Pour une forte somme, le gardien lui a cédé sa chambre. Ursus s'est couché en travers de la porte et veille sur elle.

— Et Linus?

1. Partie souterraine de la prison, n'ayant qu'une seule ouverture dans le haut. C'est là que mourut de faim Jugurtha. (*N.d.A.*)

— Linus agonise. On ne l'a pas emmené avec les autres.

— Que comptes-tu faire?

— La sauver ou mourir avec elle. Moi aussi je suis chrétien. »

Sans répondre, Pétrone appela un esclave et se fit apporter deux manteaux sombres et deux glaives.

Puis, se tournant vers Vinicius :

« Prends ce manteau et ce glaive et allons à la prison. Là, tu donneras aux gardiens cent mille sesterces, deux cents, cinq cents, un million même, pourvu qu'ils la laissent sortir immédiatement. Autrement il sera trop tard.

— Partons », dit Vinicius.

Un instant après, ils étaient dans la rue.

« Maintenant, écoute, dit Pétrone. Depuis aujourd'hui, je suis en disgrâce. Ma vie ne tient qu'à un fil. Je ne puis donc rien auprès de César. Pis que cela : je suis persuadé qu'il agirait à l'encontre de mes prières. Fais sortir Lygie de la prison, et fuyez ! Si cela ne réussit pas, il sera encore temps d'essayer d'autres moyens. Sache pourtant que Lygie n'est pas en prison seulement pour sa foi. Tous deux, vous êtes les victimes de la colère de Poppée. César t'invite à venir aux jeux où paraîtront les chrétiens. Comprends-tu ce que cela veut dire ? Ils veulent jouir du spectacle de ta douleur. C'est sans doute pour cela que nous ne

sommes pas encore en prison, toi et moi. Si tu ne parviens pas à la faire sortir immédiatement... alors... je ne sais!... peut-être Acté parlera-t-elle pour toi : mais obtiendra-t-elle quelque chose?... Tes terres de Sicile pourraient aussi tenter Tigellin. Essaie.

— Je lui donnerai tout ce que je possède », répondit Vinicius.

Le Forum n'était pas très éloigné des Carines ; ils étaient arrivés. La nuit commençait déjà à pâlir et l'enceinte du château se précisait, sortant de l'ombre. Soudain, Pétrone s'arrêta :

« Les prétoriens!... Trop tard! »

La prison Mamertine était entourée d'un double cordon de troupes. Les premières lueurs du jour argentaient les casques et les fers des lances.

« Avançons », dit Vinicius.

Ils arrivèrent devant les rangs. Pétrone, dont la mémoire était excellente et qui connaissait non seulement les officiers, mais presque tous les soldats de la garde prétorienne, fit signe à un chef de cohorte.

« Qu'est-ce donc, Niger? On vous fait monter la garde autour de la prison?

— En effet, noble Pétrone. Le préfet avait peur que l'on tentât de délivrer les incendiaires.

— Avez-vous l'ordre de ne laisser entrer personne? questionna Vinicius.

— Non, seigneur. Leurs amis viendront les voir,

et de la sorte nous prendrons encore des chrétiens au piège.

— Alors, laisse-moi entrer », dit Vinicius.

Il serra la main de Pétrone :

« Va voir Acté. J'irai te demander sa réponse.

— Soit », dit Pétrone.

Au même instant, du sein des épaisses murailles et dans les souterrains s'élevèrent des voix qui chantaient. Ce n'étaient point des voix de tristesse et de désespoir : la joie y vibrait et le triomphe. Les soldats se regardèrent, stupéfaits.

L'aurore teintait déjà le ciel de rose et d'or.

« Aux lions, les chrétiens ! »

La clameur : « Aux lions, les chrétiens ! » retentissait sans trêve par toutes les rues de la Ville. Nul ne doutait qu'ils fussent les véritables fauteurs de l'incendie et nul n'en voulait douter, puisque leur punition allait être un spectacle.

Parmi les décombres, on traçait des voies neuves très larges. Çà et là, on posait les fondations de maisons, de palais et de temples. Mais avant tout on élevait en grande hâte les immenses amphithéâtres en bois où devaient mourir les chrétiens. Immédiatement après le Conseil qui s'était tenu dans la maison de Tibère, les proconsuls avaient reçu l'ordre d'envoyer à Rome des bêtes féroces. Tigellin fit main basse sur tous les vivaria des villes d'Italie sans exception.

Pétrone, après avoir quitté Vinicius, était allé chez Acté lui demander aide et protection pour Lygie; mais la pauvre femme n'avait pu lui offrir que des larmes : elle n'était tolérée qu'à la condition de se cacher de Poppée et de César. Pourtant elle alla voir Lygie dans sa prison, lui porta des vêtements et des vivres, et cette démarche ne laissa pas d'impressionner les gardiens.

Pétrone, qui ne pouvait oublier que, sans les malencontreux stratagèmes dont il avait usé pour enlever Lygie aux Aulus, celle-ci serait encore libre, n'épargnait ni ses efforts ni son temps. Mais toutes ses tentatives restèrent vaines.

« Vinicius, as-tu la foi? »

Cependant les jours succédaient aux jours. Les amphithéâtres étaient prêts. On commençait à distribuer les billets d'entrée pour les jeux matutinaux.

Mais, cette fois, en raison de l'abondance inouïe des victimes, les jeux matutinaux devaient durer des jours, des semaines et des mois. Déjà on ne savait plus où enfermer les chrétiens. Dans les prisons trop remplies, la fièvre sévissait. Appréhendant que les maladies ne se répandissent par la Ville, on décida de se hâter.

Toutes ces nouvelles parvenaient à Vinicius, lui enlevant les dernières lueurs d'espoir. Sur ses traits la stupeur s'était pétrifiée. Ses nuits, il les passait avec Ursus à la porte de la cellule de Lygie. De

retour chez Pétrone, il marchait de long en large dans l'atrium jusqu'au matin. Les esclaves le trouvaient souvent à genoux, implorant le Christ, car le Christ était son espoir ultime. Lygie ne pouvait être sauvée que grâce à un miracle.

Il avait encore assez de lucidité pour comprendre que la prière de Pierre serait plus efficace que la sienne. Pierre lui avait promis Lygie, Pierre l'avait baptisé, Pierre faisait des miracles : que Pierre vînt à son aide et le secourût !

Il se rendit chez le carrier et apprit de cet homme que dans les vignes de Cornélius Pudens, derrière la porte Salaria, allait se tenir une assemblée de chrétiens. Ils sortirent donc à la nuit tombante, dépassèrent les murs, et après avoir traversé des ravins où poussaient des ajoncs, ils atteignirent l'enclos de Pudens.

En entrant sous le hangar, Vinicius vit une dizaine de personnes à genoux, la poignée de chrétiens qui avaient échappé aux poursuites. On récitait une litanie, et le chœur de voix masculines et féminines répétait à tout instant : « Christ, aie pitié de nous ! »

Pierre était agenouillé sous une croix clouée à la muraille. Il priait. Vinicius reconnut de loin ses cheveux blancs et ses mains tendues.

Dans la cabane, palpitaient les chétives lueurs des lumignons, et, par une fente du toit, la lune faisait choir ses nappes argentées. On percevait les sifflets prudents des hommes aux aguets.

Pierre se redressa et, tourné vers l'assemblée :

« Mes frères, dit-il, élevez vos cœurs vers le Sauveur et offrez-lui vos larmes. Pourquoi vous plaignez-vous, vous tous?... Dieu lui-même s'est soumis à la torture et à la mort, et vous voulez qu'il vous en défende? Hommes de peu de foi, avez-vous compris ses paroles? Vous a-t-il donc promis cette vie terrestre seulement? Voici qu'il s'approche et vous dit : "Suivez ma route." Je ne suis qu'une poussière devant Dieu, mais devant vous je suis son apôtre, et je vous le déclare au nom du Christ : Non! ce qui est devant vous, ce n'est pas la mort, mais la vie; ce n'est pas la douleur, mais l'inaltérable joie; ce n'est pas l'esclavage, mais la royauté! Au nom du Christ, que les écailles tombent de vos yeux et que s'enflamment vos cœurs! »

Il leva la main, comme s'il donnait un ordre. Eux sentirent un sang nouveau dans leurs veines. Car devant eux était non plus un vieillard décrépit, mais un homme formidable qui arrachait leurs âmes de la poussière et de l'épouvante pour les emporter au loin.

Il reprit :

« Semez dans les larmes, afin de récolter dans la joie. Pourquoi frémir devant la puissance du Mal?

« Par-delà la terre, au-dessus de Rome, au-dessus des villes et de leurs murailles, réside le Seigneur, qui habite en vous. Les pierres s'imbiberont

de vos larmes et le sable de votre sang, et pleines de vos cadavres seront les fosses... et moi je vous dis : c'est vous les vainqueurs! »

L'Apôtre étendit les bras, leva les yeux au ciel, puis il dit :

« Je vous bénis, mes fils, pour les supplices, pour la mort et pour l'éternité! »

Mais ils l'entourèrent, suppliants :

« Nous sommes prêts, Maître; mais toi, sauve ta tête sacrée, car tu es le vicaire du Seigneur! »

L'Apôtre fut emmené par Nereus, serviteur de Pudens, qui le conduisit à travers la vigne, par un sentier secret, vers sa demeure. Dans la clarté nocturne, Vinicius les suivait, et quand ils eurent atteint la hutte de Nereus, il se jeta aux pieds de l'Apôtre.

Le reconnaissant, Pierre l'interrogea :

« Que demandes-tu, mon fils? »

Mais Vinicius, après ce qu'il avait entendu à l'assemblée, n'osait plus rien demander. Il embrassa les pieds de l'Apôtre, y appuya le front en sanglotant et implora la pitié par son silence.

« Je sais. On a emmené la vierge que tu chéris. Prie pour elle.

— Seigneur, gémit Vinicius serrant plus fort les pieds de l'Apôtre, seigneur, je ne suis qu'un chétif vermisseau. Mais toi, tu as connu le Christ : implore-le, toi, pour elle. »

Pierre s'émut de cette souffrance. Il releva Vinicius et lui demanda :

« As-tu la foi ?

— Seigneur, serais-je venu ici ?

— Alors, aie foi jusqu'au bout, car la foi déplace les montagnes. »

Puis, levant son visage vers le ciel et d'une voix haute, il pria :

« Christ de miséricorde, jette un regard sur ce cœur douloureux et console-le ! Toi qui priais ton Père de détourner de toi le calice d'amertume, détourne-le des lèvres de ton serviteur ! Amen ! »

Et Vinicius, les mains vers les étoiles, gémissait :

« Christ, je suis tien : prends-moi à sa place ! »

A l'orient, le ciel commençait à pâlir.

Métamorphose de Chilon Chilonidès

Après avoir quitté l'Apôtre, Vinicius retourna à la prison Mamertine.

Là, les prétoriens qui se relayaient le connaissaient tous déjà, et d'ordinaire le laissaient entrer sans nulle difficulté! Mais cette fois les rangs ne s'ouvrirent point devant lui; et un centurion s'approcha :

« Pardonne-moi, noble tribun, aujourd'hui, nous avons l'ordre de ne laisser passer personne.

— L'ordre? » répéta Vinicius, devenu pâle.

Le soldat le regarda d'un air de compassion et dit :

« Oui, de César, seigneur. Il y a beaucoup de malades dans la prison, et peut-être craint-on que les visiteurs ne propagent l'épidémie en Ville.

— Mais n'as-tu pas dit que l'ordre concernait cette journée seulement?

— On nous relève à midi. »

Mais le soldat se rapprocha et lui dit à voix basse :

« Sois sans crainte, seigneur. Les gardiens et Ursus sont auprès d'elle. »

Ce disant, il se pencha et, de son long glaive gaulois, dessina rapidement sur un bloc de pierre la forme d'un poisson.

Vinicius lui lança un regard scrutateur.

« ... Et tu es prétorien?... »

— Jusqu'au jour où je serai là », et le soldat désignait la prison.

« Moi aussi, j'adore le Christ!

— Que Son nom soit béni! Oui, seigneur, je sais... Je ne puis te laisser entrer; mais, si tu me donnes une lettre, je l'enverrai à destination par les gardiens.

— Je te remercie, frère. »

A son retour, il trouva Pétrone, lequel, fidèle à son habitude de *faire de la nuit le jour*, venait de rentrer, mais avait déjà eu le temps de prendre un bain et de se faire frotter d'huile avant de se coucher.

Vinicius demanda :

« A-t-on parlé de la date des premiers jeux matutinaux?

— Ce sera dans dix jours. Mais on puisera d'abord dans les autres prisons. Tout n'est point

désespéré. Avec Barbe-d'Airain, un mot dit à propos peut sauver ou perdre quelqu'un. Dans tous les cas, nous gagnerons du temps. »

Ils se séparèrent, et Vinicius passa dans la bibliothèque et écrivit à Lygie.

Il porta lui-même sa lettre au centurion chrétien. Celui-ci entra dans la prison. Bientôt il reparaisait devant Vinicius.

« Lygie, lui dit-il, te salue. Quant à sa réponse, je te l'apporterai aujourd'hui même. »

Vinicius ne voulait pas rentrer au logis. Il s'assit sur une borne pour attendre la lettre. Le soleil était déjà monté très haut dans le ciel. Lumière, vacarme, chaleur, fatigue, les paupières de Vicinius commencèrent à papilloter. Et il s'assoupit.

Il fut éveillé de son profond engourdissement par l'ardeur du soleil et par des cris qui s'élevèrent soudain près de l'endroit où il était assis. Vinicius se frotta les yeux : la rue était grouillante ; deux coureurs à tunique jaune écartaient en criant la foule avec leurs joncs, pour faire place à une splendide litière que portaient quatre gigantesques esclaves égyptiens.

Mais la rue était tellement obstruée que la litière fut forcée de s'arrêter un moment.

Dans la litière était assis Chilon.

Le jeune tribun, qui en un clin d'œil venait de saisir une foule de choses hier encore incompréhensibles pour lui, s'approcha de la litière.

« Salut à toi, Chilon ! dit-il.

— Jeune homme, je te salue, mais ne me retiens pas, car j'ai hâte d'aller chez mon ami, le noble Tigellin. »

Vinicius s'appuya au rebord de la litière, se pencha vers Chilon, et le regardant droit dans les yeux, dit d'une voix étouffée :

« Tu as vendu Lygie.

— Mais toi, quand je mourais de faim, tu m'as fait fouetter. »

Un instant, ils furent silencieux, puis la voix étouffée de Vinicius proféra :

« J'ai été injuste, Chilon... »

Le Grec leva la tête et, faisant claquer ses doigts en signe de dénigrement, répliqua très haut afin que tout le monde entendît :

« Ami, si tu as quelque chose à me demander, viens à ma maison de l'Esquilin dans la matinée ; car c'est alors qu'après mon bain je reçois mes invités et mes clients. »

Il fit un signe et les Égyptiens enlevèrent la litière, tandis que les coureurs criaient en faisant tourner leurs joncs :

« Place pour la litière du noble Chilon Chilonidès ! »

Les jeux matutinaux

Le jour où devaient commencer les jeux matutinaux, des multitudes de badauds attendaient dès l'aurore l'ouverture des portes, écoutant avec une joie profonde le rugissement des lions, le râle enroué des panthères et le hurlement des chiens. Les bêtes n'avaient point mangé depuis deux jours; l'on faisait passer devant leurs cages des quartiers de viande saignante afin de surexciter en elles la fureur et la faim.

Dès la pointe du jour s'élevèrent dans l'enceinte même du Cirque des hymnes sonores et calmes; on écoutait avec stupéfaction, en répétant : « Les chrétiens, les chrétiens! » En effet, ils avaient été transférés à l'amphithéâtre en grandes masses, pendant la nuit. A mesure qu'approchait le

moment où allaient être ouverts les vomitoires, le peuple s'animait, devenait joyeux et discutait des choses du Cirque.

Les rugissements des bêtes, qui flairaient les exhalaisons humaines, s'étaient accrus encore à l'ouverture des portes ; le peuple, en prenant place à l'intérieur du Cirque, grondait comme les flots dans la tourmente.

Enfin arriva le préfet de Rome avec ses vigiles, puis les litières des sénateurs, des consuls, des préteurs, des édiles, des fonctionnaires du palais, des chefs de la garde prétorienne, des patriciens et des femmes élégantes.

Du Cirque provenaient les acclamations du peuple. Néron apparut bientôt en compagnie de Poppée et des augustans, parmi lesquels, dans la même litière, Pétrone et Vinicius.

Les gardiens et toute la valetaille de l'amphithéâtre étaient aux gages de Vinicius, et il avait été convenu que les bestiaires cacheraient Lygie dans un recoin obscur des canicules jusqu'à nuit close, et la livreraient ensuite à un fermier du tribun, qui partirait immédiatement avec elle pour les monts Albains. Pétrone, à qui on avait confié le secret, conseilla à Vinicius de se rendre ouvertement à l'amphithéâtre avec lui, de s'échapper ensuite, à la faveur de la cohue : il descendrait en hâte dans les caveaux où, pour éviter une erreur possible, il désignerait lui-même Lygie aux gardiens.

Les gardiens le firent passer par une petite porte

de service et l'un d'eux, nommé Syrus, le conduisit immédiatement auprès des chrétiens. Chemin faisant :

« Seigneur, je ne sais pas si tu trouveras qui tu cherches. Nous nous sommes enquis d'une jeune fille du nom de Lygie, mais personne ne nous a répondu. Toutefois, il est possible qu'on se défie de nous. »

Ce disant, Syrus ouvrit une porte. Ils entrèrent dans une immense salle basse, très obscure. D'abord Vinicius ne put rien discerner; il n'entendit que le murmure confus des voix dans la salle même, et les clameurs du peuple qui venaient de l'amphithéâtre. Après un moment, ses yeux habitués à l'obscurité virent des groupes d'êtres bizarres, semblables à des loups ou à des ours. C'étaient les chrétiens, que l'on avait cousus dans des peaux de bêtes.

Vinicius marchait à côté de Syrus, regardait les visages, cherchait, questionnait. Se souvenant qu'à tout instant on pouvait ouvrir les grilles, il se mit à appeler à haute voix Lygie et Ursus, dans l'espoir qu'à défaut d'eux quelqu'un qui les connût lui répondrait.

En effet un homme, habillé d'une peau d'ours, le tira par la toge et dit :

« Seigneur, ils sont restés dans la prison. On m'a fait sortir le dernier, et je l'ai vue malade sur sa couche.

— Qui es-tu? demanda Vinicius.

— Le carrier, dans la hutte de qui l'Apôtre t'a baptisé, seigneur. On m'a emprisonné il y a trois jours, et je mourrai aujourd'hui. L'Apôtre que j'ai vu m'a donné sa bénédiction et m'a dit qu'il viendrait à l'amphithéâtre bénir les suppliciés. Je voudrais le voir au moment de ma mort, et voir le signe de la croix. Alors, il me sera plus facile de mourir. Si tu sais où il se trouve, seigneur, dis-le-moi. »

Vinicius baissa la voix et répondit :

« Il est parmi les gens de Pétrone, déguisé en esclave. Je ne sais pas où on les a mis, mais, en prenant place, je les chercherai. Regarde de mon côté, quand vous entrerez sur l'arène : je me lèverai et je tournerai la tête vers eux. Tu pourras le retrouver des yeux.

— Merci, seigneur, que la paix soit avec toi ! »

Vinicius sortit du cunicule et se rendit à l'amphithéâtre, où il prit place à côté de Pétrone, parmi les augustans.

« Elle est là ? demanda Pétrone.

— Non. Elle est restée dans la prison. »

Leur conversation fut interrompue par Tullius Sénécion qui se pencha vers eux :

« Vous ne savez pas si l'on donnera des armes aux chrétiens ?

— Nous n'en savons rien, répondit Pétrone.

— Je préférerais qu'on leur en donnât, continua l'autre. Sinon, l'arène ressemble trop à un étal de boucher. Mais quel splendide amphithéâtre ! »

Le coup d'œil était, en effet, magnifique. Les gradins inférieurs semblaient couverts de neige, tant était compact le blanc fourmillement des toges. Sur le podium doré était assis César, un collier de diamants au cou, une couronne d'or sur la tête.

Le spectacle s'ouvrait d'ordinaire par des chasses aux fauves, où excellaient divers Barbares du Nord et du Midi. Mais cette fois on commença par les andabates — des gladiateurs coiffés de casques sans ouvertures pour les yeux, et qui allaient se battre à l'aveuglette.

Une douzaine de ces andabates parurent en même temps sur l'arène et se mirent à frapper de leurs glaives dans le vide, tandis que les mastigophores les poussaient les uns vers les autres au moyen de fourches démesurées. Le public élégant contemplait avec calme ce spectacle essentiellement méprisable. Mais le peuple s'amusait des mouvements maladroits des gladiateurs. Enfin, il n'en resta que deux; on les poussa l'un vers l'autre; et ils se rencontrèrent, tombèrent sur le sable, et, mutuellement, se lardèrent à mort. Alors, les valets enlevèrent les cadavres, tandis que des éphèbes ratissaient l'arène pour couvrir les traces sanglantes, et éparpillaient sur le sable des feuilles de safran.

Soudain s'éleva la voix stridente des trompes, un silence lourd d'angoisse pesa sur l'amphithéâtre. Des milliers d'yeux fixèrent l'huis énorme; un homme s'en approcha, costumé en Charon, et,

dans le silence universel, le heurta par trois fois d'un marteau, comme pour convoquer à la mort les hommes cachés derrière. Puis les deux vantaux s'ouvrirent lentement, découvrant une gueule sombre, d'où bientôt les gladiateurs s'essaimèrent sur l'arène lumineuse.

Ils firent le tour de l'arène d'un pas égal et élastique, dans le miroitement des armes et des riches cuirasses, et s'arrêtèrent devant le podium impérial, hautains, calmes et splendides. Le son déchirant du cor fit taire les acclamations. Les combattants, alors, tendirent la main droite et, levant la tête et les yeux vers César, psalmodièrent d'une voix traînante :

*Ave, Cæsar, imperator,
Morituri te salutant!*

Puis ils se dispersèrent en un clin d'œil et se placèrent séparément sur le pourtour de l'arène. Ils devaient s'attaquer par détachements entiers.

Le peuple hurlait, rugissait, sifflait, battait des mains, riait, excitait les combattants, et délirait de joie. Sur l'arène, les gladiateurs, en deux groupes, luttaient avec un acharnement féroce : les thorax se heurtaient aux thorax, les corps s'enchevêtraient en de mortelles étreintes, les membres formidables craquaient dans leurs jointures, les glaives se noyaient dans les poitrines et les ventres. Enfin les vaincus furent presque tous couchés morts. Aux

vainqueurs on distribua des prix, des couronnes, des rameaux d'olivier. Puis, il y eut un moment de répit qui, par ordre du tout-puissant César, se changea en un festin. On alluma les brûle-parfums. Les vaporisateurs firent pleuvoir sur la foule une fine brouée de safran et de violette. On offrait des rafraîchissements, des viandes grillées, des gâteaux doux, des olives et des fruits. Le peuple dévorait, bavardait et acclamait César afin de l'incliner à une générosité plus grande encore.

La première partie du spectacle était terminée. On quittait les places pour aller dans les couloirs se dégourdir les jambes et causer.

« Eh bien, Grec ! la vue de la peau déchirée t'est donc si insupportable ? disait Vatinius à Chilon, en le tirant par la barbe.

— Ce n'est pas sa faute s'il a pour cœur un fromage ! » s'écria Sénécion.

César battait des mains, répétait : « *Macte !* » et excitait les railleurs.

Le son des trompes annonça la fin de l'entretemps. Sur l'arène parurent des valets qui, çà et là, émiettaient de leurs râteaux de petits tas de sable encore agglutinés par le sang.

C'était maintenant le tour des chrétiens. Le spectacle était nouveau pour la foule ; nul ne savait comment ils se comporteraient. On espérait des scènes extraordinaires.

Le préfet fit un signe, et le même vieillard habillé en Charon apparut sur l'arène, la traversa lente-

ment et, dans un silence lourd, heurta la porte par trois fois de son marteau.

Dans l'amphithéâtre, une rumeur s'éleva :

« Les chrétiens!... les chrétiens!... »

Les grilles de fer grincèrent; dans les couloirs obscurs gronda le cri habituel des mastigophores : « Sur le sable. »

Tous couraient avec une rapidité fiévreuse sur l'arène et, arrivés au centre, s'agenouillaient les uns auprès des autres, levant les mains.

Le peuple, jugeant qu'ils imploraient sa pitié, fut pris de fureur : on se mit à trépigner, à siffler, à jeter dans l'arène des récipients vides, des os rongés, et à vociférer : « Les bêtes! Lâchez les bêtes!... »

Mais, soudain, une chose inattendue se passa. Du centre de la bande hirsute, des voix montèrent, qui chantaient; et l'hymne résonna, que pour la première fois entendait un cirque romain :

« *Christus regnat!*... »

Le chant retentissait de plus en plus sonore, et, du haut en bas des bancs, dans les rangées profondes, plus d'un spectateur se demandait : « Qui est-il ce Christ qui règne dans la bouche de ces gens qui vont mourir? »

Mais on ouvrit une nouvelle grille; et dans l'arène se ruèrent, en un élan sauvage, des troupeaux entiers de chiens : de gigantesques molosses, tous affamés à dessein, les flancs creux et les yeux sanglants. Les hurlements et les grogne-

ments emplirent tout l'amphithéâtre : les chrétiens, ayant fini leur hymne, restaient à genoux, immobiles et comme pétrifiés, gémissant à l'unisson : « *Pro Christo! Pro Christo!* »

Flairant des hommes sous les peaux de bêtes et étonnés de leur immobilité, les chiens n'osèrent point fondre immédiatement sur eux. Les uns cherchèrent à escalader les cloisons des loges, d'autres galopèrent autour de l'arène, en clabaudant comme s'ils poursuivaient quelque invisible gibier. Le peuple se fâcha. Des milliers de voix vociférèrent : certains spectateurs imitaient le rugissement des fauves; d'autres aboyaient comme des chiens. Les chiens irrités bondissaient vers les hommes à genoux, puis reculaient encore, en faisant claquer leurs mâchoires. Enfin, un molosse enfonça ses crocs dans l'épaule d'une femme agenouillée devant les autres, et l'écrasa de sa masse.

Alors, des dizaines de chiens se ruèrent dans le tas, comme à travers une brèche. La foule cessa de rugir, pour regarder plus attentivement. Le sang coulait à torrents des corps dépecés. Les chiens s'arrachaient des membres ensanglantés. L'odeur du sang et des intestins lacérés avait étouffé les parfums d'Arabie et emplissait tout le cirque.

Au moment où les chrétiens entraient dans l'arène, Vinicius s'était levé pour se tourner, ainsi qu'il l'avait promis au carrier, du côté où, parmi les gens de Pétrone, était caché l'Apôtre. Puis il se rassit et resta immobile avec, dans un visage mor-

taire, des yeux vitrifiés qui regardaient l'épouvantable spectacle. Ensuite il perdit conscience et oublia où il se trouvait.

Bientôt on poussa dans l'arène de nouvelles fournées de victimes affublées de peaux de bêtes. Comme les précédentes, elles s'agenouillèrent immédiatement. Mais les chiens, à bout de forces, refusaient de les déchirer.

Alors le peuple, inquiet au fond de l'âme, mais ivre de carnage et emporté par la démence, poussa des cris stridents :

« Les lions! Les lions! Lâchez les lions!... »

Les lions étaient réservés pour le lendemain; mais, dans les amphithéâtres, le peuple imposait sa volonté à tout le monde, même à César.

Néron fit donc signe que l'on ouvrît le cunicule; ce que voyant, la foule s'apaisa immédiatement. On entendit le grincement des grilles. Les chiens se massèrent à l'opposite avec des glapissements étouffés; les lions surgirent un à un sur l'arène, fauves et énormes avec de grandes têtes embroussaillées. César lui-même tourna vers eux son visage ennuyé, et approcha l'émeraude de son œil, afin de les mieux voir. Les augustans saluèrent les lions d'applaudissements. De nouveau les chrétiens répétaient leur : « *Pro Christo! Pro Christo!* » — vide de sens pour beaucoup et obsédant pour tous.

Alors, tous les fauves fondirent sur le tas des chrétiens. Quelques femmes ne purent retenir des

cris d'épouvante, qu'étouffèrent les applaudissements du peuple. Et l'on vit des choses effroyables, des têtes sombrant complètement dans des gueules béantes, des poitrines ouvertes en travers d'un seul coup de croc. Des lions, saisissant leurs victimes par les côtes ou le dos, se ruaient en bonds affolés par l'arène, comme s'ils eussent cherché, pour les dévorer, un endroit obscur; d'autres se battaient, cabrés et s'étreignant ainsi que des lutteurs, et emplissaient l'amphithéâtre de tonnerre. Les gens se levaient de leurs places, beaucoup quittaient leurs sièges, dévalaient vers les rangs inférieurs, pour mieux voir, et s'y écrasaient à mort. Il semblait que finalement la foule forcenée fondrait sur l'arène et se mettrait à déchirer avec les lions.

César, son émeraude à la hauteur de l'œil, regardait avec attention. Le visage de Pétrone exprimait le dégoût et le mépris. Chilon avait déjà été emporté.

Mais le cunicule vomissait sur la lice des victimes toujours nouvelles.

Au dernier rang de l'amphithéâtre, l'apôtre Pierre les contemplait. Personne ne le regardait, car toutes les têtes étaient tournées vers l'arène. Il se leva. Et de même que, jadis, il avait, dans la vigne de Cornélius, béni pour la mort et pour l'éternité ceux que l'on allait emprisonner — ainsi, maintenant, Pierre bénissait les victimes agonisantes sous la dent des fauves. Quelques-uns

levaient vers lui leurs yeux; alors leurs visages s'irradiaient; ils souriaient en voyant au-dessus de leurs têtes, là-haut, le signe de la croix. Lui sentait son cœur se déchirer.

Mais soudain, César, par acharnement, ou bien par désir de surpasser tout ce qui s'était vu à Rome jusqu'alors, chuchota quelques mots au préfet; celui-ci quitta l'estrade et se rendit en hâte aux cunicules.

Et la foule elle-même fut stupéfaite quand elle vit les grilles s'ouvrir à nouveau. Alors furent lancées les bêtes les plus diverses : des tigres de l'Euphrate, des panthères de Numidie, des ours, des loups, des hyènes et des chacals. Il se fit un chaos où l'œil ne distinguait plus qu'un effroyable et grouillant tourbillon d'échines bestiales. Le spectacle perdit toute apparence de réalité. C'en était trop! Des gens eurent peur. Les visages s'enténébrèrent. Des voix nombreuses crièrent : « Assez! Assez! »

Mais il était plus facile de lâcher les bêtes, que de les chasser de l'arène. César néanmoins avait trouvé, pour nettoyer la piste, un moyen qui était en même temps une nouvelle distraction pour le peuple. Dans tous les passages, entre les bancs, apparurent, des arcs à la main, des groupes de Noirs de Numidie, avec des pendants d'oreilles et des plumes dans les cheveux. Le peuple devina ce qui allait suivre et les salua par des cris de contentement. Les Numides s'approchèrent du pourtour

et, apposant des flèches aux cordes tendues, se mirent à percer la sauvage grouillée. C'était en effet un spectacle nouveau. Le ronflement des cordes et le crissement des traits empennés se mariaient au hurlement des bêtes et aux cris d'admiration des spectateurs. Les loups, les panthères, les ours, et ce qui restait d'hommes encore vivants, tout s'effondrait côte à côte, et bientôt tout ce qui vivait s'affaissa dans les dernières secousses de l'agonie.

Alors, sur la lice se ruèrent des centaines d'esclaves armés de bêches, de pelles, de balais, de brouettes, de corbeilles et de sacs remplis de sable. En un clin d'œil on eut enlevé les cadavres, nettoyé le sang et les excréments, labouré, ratissé, et couvert l'arène d'une forte couche de sable sec. Cela fait, des enfants s'élancèrent qui éparpillèrent des pétales de roses et de lis. On alluma à nouveau les encensoirs et l'on retira le velarium, car le soleil était déjà considérablement descendu.

La foule se regardait avec étonnement, se demandant quel spectacle l'attendait encore ce jour-là.

Un spectacle l'attendait, auquel personne n'était préparé : César, qui depuis un certain temps avait quitté l'estrade, apparut soudain sur l'arène fleurie, vêtu de pourpre et couronné d'or. Douze chanteurs le suivaient, armés de cithares. Lui, un luth d'argent à la main, s'avança d'un pas solennel jusqu'au centre, salua à plusieurs reprises, et leva les yeux au ciel. Un moment il resta ainsi, comme

pour attendre l'inspiration, puis, frappant les cordes, il commença :

*De la voix de ta lyre divine, tu as
Couvert les prières, les cris, les soupirs,
Insensible Sminthée! Mais, encore aujourd'hui,
L'œil, ainsi qu'une fleur qu'emperla la rosée,
De larmes s'abreuve, ô douleur!
Quand, au son de mon hymne soudain ressurgit
Du lugubre linceul de ses ruines anciennes
Le jour d'épouvante, le jour d'incendie...
Sminthée! — où était Sminthée en ce jour?...*

La voix de Néron se brisa, et ses yeux s'humectèrent. Le peuple qui écoutait, muet, éclata soudain en une interminable tempête d'applaudissements.

Cependant, du dehors, par les vomitoires, ouverts pour l'aération de l'amphithéâtre, parvenait le grincement des tombereaux où l'on déposait les restes sanglants des chrétiens.

Échec grave

Le soleil s'était abaissé vers le couchant et semblait se dissoudre dans les irradiations du soir. Le spectacle était terminé. La foule quittait l'amphithéâtre, s'écoulant, par les vomitoires, vers la Ville. Seuls, les augustans retardaient leur départ, attendant que fût passé tout ce flot humain. En groupe, ils abandonnèrent leurs places et se massèrent autour du podium où César apparut de nouveau, afin de recueillir les éloges. Bien que les spectateurs ne lui eussent point ménagé les acclamations, il n'était point satisfait, car il avait espéré un enthousiasme inouï et proche de la démence. Le silence de Pétrone l'inquiétait. Enfin, n'y tenant plus, il fit signe à Pétrone, et quand celui-ci fut monté sur l'estrade :

« Parle, dit-il.

— Je me tais, répliqua froidement Pétrone, car je ne parviens pas à trouver une parole. Tu t'es surpassé!

— Tu as remarqué que l'on ne m'a pas remercié comme je le méritais?

— Le moment était mal choisi.

— Pourquoi?

— Quand on est asphyxié par l'odeur du sang, on ne peut écouter avec attention. »

Néron serra les poings et s'exclama :

« Ah! ces chrétiens! Ils ont brûlé Rome, et ils s'en prennent à moi, maintenant. Quelles tortures pourrais-je encore bien inventer pour eux? »

Pétrone s'aperçut qu'il errait. Il se pencha vers César et chuchota :

« Ton hymne est miraculeusement beau, mais permets-moi de te faire une observation : le rythme n'est point sans défaillance. »

Néron, comme pris en flagrant délit d'infamie, s'empourpra de honte, jeta autour de lui un regard terrifié, et répliqua en un chuchotement :

« Tu remarques tout, toi!... Je sais!... Je changerai!... Mais nul autre ne l'a remarqué? Tu en es sûr? Quant à toi, je t'en conjure par les dieux, n'en dis rien à personne... si... si tu tiens à la vie. »

Puis César fit un signe aux esclaves qui portaient les torches, et quitta le cirque, suivi des vestales, des sénateurs, des fonctionnaires et des augustans.

La nuit était claire et douce. Devant le cirque sta-

tionnait encore une foule curieuse de voir partir César, mais qui paraissait muette et sombre. Les applaudissements qui çà et là s'élevèrent se turent incontinent. Du spoliaire sortaient toujours des chariots grinçants chargés des restes ensanglantés des chrétiens.

Pétrone et Vinicius firent le trajet en silence. A proximité de la villa, Pétrone déclara :

« Il faut que je délivre Lygie malgré César et Tigellin. C'est comme une lutte où je me suis opiniâtré à vaincre. C'est comme un jeu où je veux gagner, fût-ce au prix de ma propre peau... La journée d'aujourd'hui n'a fait que confirmer mes intentions.

— Que Christ te soit favorable !

— Tu verras. »

Tandis qu'ils causaient ainsi, la litière s'arrêta devant la villa ; ils descendirent. Immédiatement s'approcha d'eux une sombre silhouette :

« Le noble Vinicius est-il là ?

— Oui, répondit le tribun. Que me veut-on ?

— Je suis Nazaire, le fils de Myriam. Je viens de la prison et je t'apporte des nouvelles de Lygie. Elle vit. Ursus m'envoie auprès de toi, seigneur, pour te dire que, dans sa fièvre, elle prie le Seigneur et répète ton nom.

— Gloire au Christ ! répondit Vinicius. Il a le pouvoir de me la rendre. »

Et il mena Nazaire dans la bibliothèque, où Pétrone les rejoignit bientôt.

« Ursus et Glaucos le médecin la veillent jour et nuit, disait le jeune homme.

— Les gardiens sont restés les mêmes?

— Les mêmes, seigneur.

— De quelle façon peut-on entrer dans la prison? demanda Pétrone.

— Je me suis fait embaucher, seigneur, pour enlever les cadavres; je l'ai fait dans le dessein de venir en aide à mes frères et de leur procurer des nouvelles. »

Pétrone examina plus attentivement le visage du jeune garçon, ses yeux bleus, ses cheveux noirs et abondants, et demanda :

« Voudrais-tu que Lygie fût libre?

— Même si je devais mourir ensuite — oui. »

Vinicius s'adressa à Nazaire :

« Dis aux gardiens de la mettre dans un cercueil, comme si elle était morte. Trouve des gens qui l'enlèveront avec toi la nuit. A proximité des Fosses Puantes, il y aura des hommes avec une litière; vous leur livrerez le cercueil. Tu promettras de ma part aux gardiens tout l'or que chacun d'eux pourra emporter dans son manteau. »

Pendant qu'il parlait, son visage avait perdu l'expression de torpeur qui lui était ordinaire; et l'espoir lui rendait son énergie ancienne.

« Crois-tu que les gardiens consentiront? demanda Pétrone.

— Oui! dit Vinicius, les gardiens consentaient

déjà à sa fuite; ils admettront d'autant plus aisément qu'on l'enlève comme un cadavre.

— Il y a un homme, qui, avec un fer chaud, vérifie si les corps que nous emportons sont vraiment des cadavres, dit Nazaire. Mais il suffit de quelques sesterces pour qu'il ne touche pas du fer le visage. Pour une pièce d'or il touchera le cercueil, non le corps.

— Dis-lui qu'il aura une bourse de pièces d'or, dit Pétrone. Mais sauras-tu choisir des hommes sûrs?

— Je saurai en trouver qui pour de l'argent vendraient leurs femmes et leurs enfants. Une fois corrompus, les gardiens laisseront entrer qui l'on voudra.

— Dans ce cas, tu m'emmèneras parmi tes hommes », dit Vinicius.

Mais Pétrone s'y opposa absolument. Les prétoriens pourraient le reconnaître, et tout serait perdu.

« Il faut que tout le monde, il faut que César et Tigellin soient persuadés qu'elle est morte; sinon ils ordonneraient des recherches immédiates. Ne possèdes-tu pas quelque part dans les montagnes un fermier en qui tu puisses avoir confiance?

— Oui! J'en ai un, répliqua Vinicius. Dans les montagnes, près de Coriola.

— Écris-lui de venir demain. J'enverrai immédiatement un courrier. »

Quelques instants plus tard, un esclave à cheval partait pour Coriola...

A l'aurore, Niger, le fermier, arriva de Coriola. Par précaution, il avait laissé dans une auberge de Suburre, avec les mulets et la litière, les quatre esclaves de confiance qu'il avait choisis parmi les Bretons.

Bientôt entraît Pétrone ; il amenait Nazaire.

« Bonnes nouvelles ! » dit-il de loin.

En effet, les nouvelles étaient bonnes. D'abord Glaucos, le médecin, se portait garant de la vie de Lygie, bien qu'elle eût cette même fièvre des prisons dont mouraient chaque jour des centaines de gens, au Tullianum et ailleurs. Quant aux gardiens et à l'homme qui contrôlait la mort avec son fer chaud, on les avait achetés, comme aussi un aide du nom d'Attys.

« Nous avons percé des ouvertures dans le cercueil, disait Nazaire. Le seul danger serait qu'elle poussât un gémissement ou dît un mot, quand nous passerons à côté des prétoriens. Du reste, Glaucos lui donnera un soporatif. Le couvercle du cercueil ne sera pas cloué. Vous le soulèverez facilement et vous emporterez la malade dans votre litière, tandis que nous mettrons dans le cercueil un sac de sable. »

Ils se turent. On n'entendait que la respiration précipitée de Vinicius.

Niger se rendit à l'auberge, auprès de ses hommes. Nazaire retourna à la prison avec un sac d'or sous sa tunique. Pour Vinicius commença un jour de fièvre.

A la nuit close tomba une forte averse qui s'évaporait sur les pierres embrasées par toute une journée de chaleur et emplissait de brouillard les rues.

« Hâtons-nous, dit Vinicius, il se pourrait qu'ils emportassent les cadavres plus tôt, à cause de l'orage.

— Il est temps », répondit Pétrone.

Ils prirent des manteaux gaulois à capuce. Pétrone s'arma d'un coutelas, et ils sortirent par une porte du jardin. L'orage avait fait le vide dans les rues. A la lueur d'un éclair, ils virent enfin le tertre que surmontait le temple minuscule de Libitine et, au-dessous, un groupe de mulets et de chevaux.

« Niger ! appela tout bas Vinicius.

— Je suis là, seigneur, répondit une voix dans la pluie.

— Tout est-il prêt ?

— Tout est prêt. »

Ils attendirent, l'oreille aux aguets.

Niger dit soudain :

« Je vois une lueur à travers le brouillard... une autre... une autre encore... ce sont des torches. »

Il se tourna vers les hommes.

« Surveillez vos mules. Attention !

— Ils viennent », dit Pétrone.

Les lumières se précisaient. On put distinguer les flammes des torches qui vacillaient au souffle du vent. Niger se signa et se mit à prier.

Quand le lugubre convoi fut à la hauteur du temple, il s'arrêta.

Pétrone, Vinicius et le fermier se serrèrent en silence contre le tertre, inquiets. Mais les porteurs n'avaient fait halte que pour se couvrir le visage et la bouche d'un linge, et se préserver ainsi de la puanteur qui, aux abords du charnier, était abominable; bientôt ils reprirent les brancards et continuèrent leur chemin. Un seul cercueil s'arrêta en face du petit temple.

Vinicius s'élança, suivi de Pétrone, de Niger et des deux esclaves bretons avec la litière.

Mais, douloureuse, la voix de Nazaire s'éleva dans la nuit :

« Seigneur, on l'a transférée avec Ursus dans la prison Esquiline... Nous portons un autre corps! On l'a emmenée avant minuit! »

Pétrone tourna les yeux vers Vinicius, qui le regardait, les prunelles dilatées.

« Qu'as-tu? Tu as la fièvre? » dit Pétrone.

Vinicius répondit d'une voix étrange :

« J'ai confiance que Lui peut me la rendre. »

Au-dessus de la Ville s'apaisait l'orage.

La forêt des croix

L'amphithéâtre s'emplit de milliers de spectateurs ; César lui-même arriva assez tôt, ainsi que les vestales et la cour.

Le spectacle devait commencer par un combat entre chrétiens. Dans ce but, on les avait habillés en gladiateurs et armés offensivement et défensivement, comme des escrimeurs de profession. Mais il y eut un mécompte. Les chrétiens abandonnèrent sur le sable les filets, les fourches, les lances et les glaives, et se mirent à s'embrasser, s'encourageant mutuellement à la résignation. Alors une rancune profonde et une indignation sans bornes s'emparèrent des spectateurs. Enfin César donna un ordre, et de véritables gladiateurs furent lancés sur eux et

massacrèrent en un clin d'œil le troupeau agenouillé.

Puis, on ratissa l'arène et l'on y creusa des trous dont la dernière rangée était à quelques pas seulement de l'estrade impériale. Du dehors venaient les rumeurs de la multitude, les cris et les applaudissements; à l'intérieur, avec une hâte fébrile, on achevait les préparatifs des supplices nouveaux. Les cunicules s'ouvrirent soudain et toutes leurs bouches évacuèrent sur l'arène des fournées de chrétiens demi nus et portant des croix sur leurs épaules.

Le sable fourmilla de monde. La valetaille du cirque cinglait les infortunés à coups de fouet, les obligeant à déposer leurs croix en regard des trous déjà creusés et à se tenir à côté. Ceux qu'aux premiers jours des jeux on n'était point parvenu à livrer aux chiens et aux bêtes féroces allaient mourir.

Les esclaves noirs saisissaient les chrétiens et les étendaient sur les croix, puis ils leur clouaient les mains aux traverses avec zèle et entrain, car il fallait que tout fût prêt pour le moment où les spectateurs regagneraient leurs places. L'amphithéâtre entier résonna du choc des marteaux, tandis que sous la tente de César on buvait du vin.

Des bancs proches de l'arène, une voix soudain s'éleva, une voix calme et solennelle, qui disait :

« ... Le jour de la miséricorde est venu, le jour du salut et du bonheur; je vous le dis, Christ vous réu-

nira autour de lui, vous consolera et vous fera asseoir à sa droite. Ayez foi, car voici que le ciel s'ouvre pour vous. »

A ces paroles, tous les regards se tournèrent vers les bancs; ceux qui étaient déjà en croix levèrent des têtes pâles et torturées et regardèrent l'homme qui parlait : c'était l'apôtre Paul!

Aucun des martyrs n'avait encore expiré, mais quelques-uns de ceux que l'on avait accrochés tout d'abord s'étaient évanouis. Personne ne gémissait, personne n'implorait la pitié. Devant cette effroyable forêt de croix, ces corps éployés, ce silence mortel, les clameurs joyeuses du peuple s'étaient tues soudain.

César semblait s'ennuyer : la tête oblique, le visage somnolent, il tourmentait son collier d'une main paresseuse.

Parmi les crucifiés, Crispus ouvrit les yeux et vit Néron. Son visage eut une expression si implacable, son regard s'alluma si terrible, que les augustans se mirent à chuchoter entre eux en le désignant du doigt, et qu'enfin César tourna son attention vers lui et approcha lourdement l'émeraude de son œil. Il y eut un silence absolu. Tous les regards étaient fixés sur Crispus.

Puis, la poitrine du crucifié s'enfla, les côtes accusèrent leur saillie, et il cria :

« Malheur à toi ! Matricide ! »

A cette insulte proférée devant tout son peuple, César frémit et laissa tomber l'émeraude. La voix

de Crispus toujours plus formidable, résonnait dans tout l'amphithéâtre :

« Malheur à toi ! assassin ! Ton heure est proche ! »

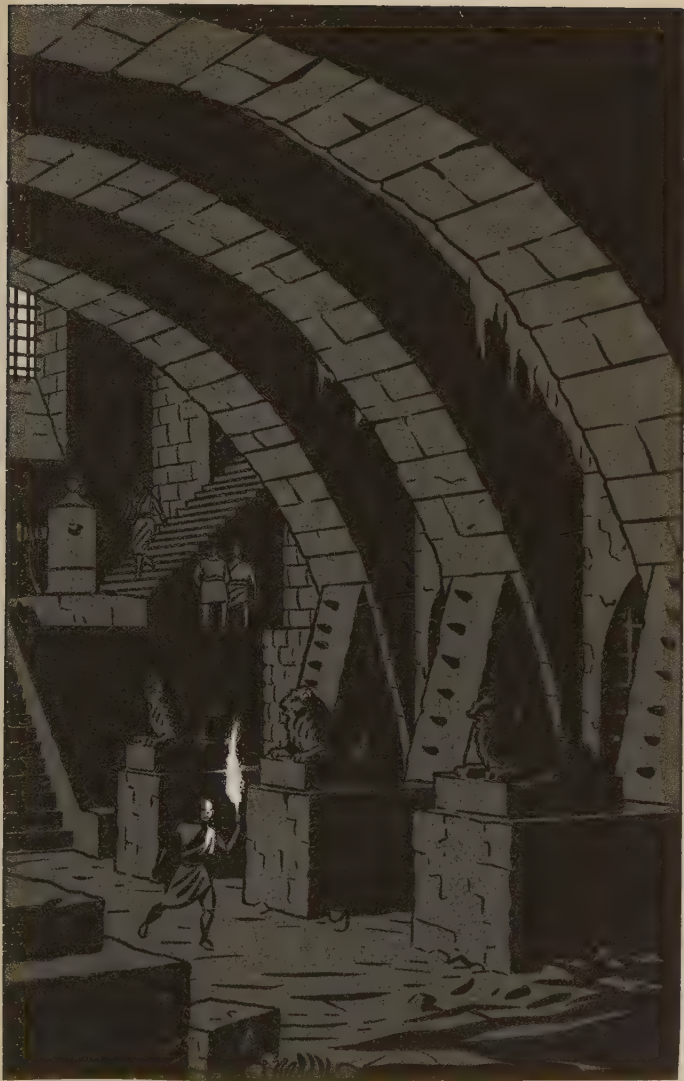
Alors, tout son corps s'affaissa, sa tête retomba sur sa poitrine, et il mourut.

Dans la forêt des croix, les martyrs maintenant s'endormaient un à un du sommeil éternel.

Dans la prison Esquiline

Depuis quelque temps, Vinicius passait ses nuits hors de la maison. Pétrone se disait qu'il avait peut-être formé quelque nouveau projet pour faire évader Lygie de la prison Esquiline, mais il ne voulait plus le questionner, pour ne point porter malheur à sa tentative. Depuis qu'il avait échoué à faire sortir Lygie de la prison Mamertine, il avait cessé d'avoir foi en son étoile.

Il ne comptait pas sur le succès des tentatives de Vinicius. La prison Esquiline n'était point aussi affreuse que le vieux Tullianum du Capitole, mais en revanche, cent fois plus sévèrement gardée. Pétrone comprenait fort bien que l'on y avait transféré Lygie uniquement dans la crainte qu'elle ne mourût et n'échappât à l'amphithéâtre.



« Il est certain, se disait-il, que César et Tigellin la réservent pour un spectacle spécial, plus atroce que tous les autres. Et Vinicius se perdra lui-même sans aucun résultat. »

Vinicius, aussi, avait abandonné toute confiance en son initiative propre : Christ seul pouvait encore sauver Lygie. Le jeune homme ne songeait plus qu'aux moyens de la voir dans sa prison.

Pour une somme énorme, le gardien des Fosses puantes le prit enfin au nombre des valets qu'il envoyait chaque nuit chercher les cadavres dans les prisons. L'obscurité de la nuit, ses habits d'esclave, l'éclairage misérable des prisons, tout cela faisait qu'on ne le reconnaît pas.

Quand le centurion eut examiné leurs jetons de fossoyeurs, la porte de fer de la prison Esquiline s'ouvrit devant eux, et Vinicius vit un large caveau d'où l'on avait accès à un grand nombre d'autres caves. Des lampes fumeuses éclairaient le souterrain, qui était plein de prisonniers.

Il régnait là une odeur de cadavres et de sueur humaine. Dans les coins ténébreux grouillaient de sombres silhouettes ; plus près, sous les lueurs tremblotantes, on distinguait des visages blêmes, aux joues caves, aux yeux éteints ou fiévreux, aux lèvres bleuâtres, avec des cheveux agglutinés et des rigoles de sueur sur le front. Des malades déliraient en cris brusques. Des gens demandaient de l'eau, d'autres suppliaient qu'on les menât à la mort.

Les jambes de Vinicius vacillèrent à la pensée que Lygie se trouvait dans cette géhenne.

« Combien de morts aujourd'hui ? demanda le gardien des Fosses.

— Bien une douzaine, répondit le surveillant de la prison ; mais d'ici au matin il y en aura davantage ; déjà quelques-uns râlent là-bas le long des murs.

— Il faut emporter les morts immédiatement, si vous ne voulez pas mourir tous, vous et les prisonniers, reprit le gardien des Fosses.

— Nous sommes dix pour toutes les caves, répondit le geôlier, et il faut pourtant que l'on dorme.

— Alors je vais te laisser quatre de mes hommes. »

Et il désigna quatre hommes, et parmi eux Vinicius.

Vinicius respira. Maintenant au moins, il avait la certitude de retrouver Lygie. Il commença par explorer minutieusement le premier souterrain, et ne découvrit rien. Dans le deuxième et le troisième, ses recherches furent également infructueuses.

Vinicius entra dans le quatrième caveau, moins grand que les précédents, et leva sa lanterne.

Soudain, il frémit ; il lui avait semblé voir, sous les barreaux d'un soupirail, la gigantesque silhouette d'Ursus. Il souffla immédiatement son lumignon et s'approcha :

« C'est toi, Ursus? »

Le géant leva la tête, reconnut Vinicius et dit :

« Béni soit le Christ! Mais ne l'éveille pas, seigneur. »

Vinicius, à travers ses larmes, contemplait Lygie couchée auprès du mur. Malgré l'obscurité, il pouvait distinguer son visage, d'une pâleur d'albâtre, et ses épaules amaigries. A cette vue, il fut envahi d'un amour pareil à la plus déchirante douleur, d'un amour plein de pitié, de vénération et de respect.

Soudain, Lygie ouvrit les yeux et mit ses mains brûlantes sur celles de Vinicius agenouillé.

« Je te vois! dit-elle. Ah! je savais que tu allais venir.

— Je suis venu, très chère. Que le Christ te prenne sous sa garde, et qu'Il te sauve, ma Lygie bien-aimée... »

Il ne put en dire davantage, il ne voulait point trahir sa douleur devant elle.

« Je suis malade, Marcus, et, sur l'arène ou bien ici, il faut que je meure... J'avais demandé dans mes prières de te voir avant la mort : tu es venu, le Christ m'a exaucée. »

Et comme il ne pouvait encore proférer une parole et la serrait seulement contre sa poitrine, elle dit encore :

« Je savais que tu viendrais. Et aujourd'hui le Sauveur a permis que nous puissions nous dire

adieu. Déjà, Marcus, déjà je vais à Lui, mais je t'aime et je t'aimerai toujours. »

Elle se tut pour aspirer un peu d'air, puis saisit la main de Vinicius et l'éleva jusqu'à ses lèvres :

« Marcus...

— Oui, mon aimée!

— Il ne faut pas que tu me pleures. Souviens-toi que tu viendras auprès de moi, là-haut. Ma vie n'aura pas été longue, mais Dieu m'aura donné ton âme. Tu n'as pas maudit Sa volonté. Il nous réunira et je t'aime et je veux être avec toi... »

De nouveau, le souffle lui manqua, elle finit d'une voix à peine intelligible :

« Promets-le, Marcus!...

— Sur ta tête sacrée, je promets! »

Alors dans la triste lumière, il vit le visage de Lygie rayonner. Elle porta encore une fois la main de Vinicius à ses lèvres et murmura :

« Ta femme... Je suis ta femme... »

Derrière le mur, les prétoriens qui jouaient aux *scripto e duodecim* élevèrent des voix querelleuses.

Les torches de Néron

L'obscurité n'était point complète encore, que déjà les premières vagues de la foule avaient commencé d'affluer vers les Jardins de César. Le peuple, en habits de fête, couronné de fleurs, s'en allait, chantant avec entrain, contempler un spectacle nouveau. Déjà auparavant on avait eu à Rome le spectacle de gens brûlés sur des poteaux, mais jamais encore on n'avait vu semblable multitude de condamnés. Voulant en finir avec les chrétiens, et enrayer l'épidémie qui des prisons se répandait de plus en plus par la Ville, César et Tigellin avaient fait le vide dans tous les souterrains, en sorte qu'il ne restait plus que quelques dizaines d'individus réservés pour la fin des jeux. Et la foule, après qu'elle eut franchi les grilles du jardin,

devint muette de stupeur. Les allées principales, celles qui s'enfonçaient dans les fourrés, celles qui longeaient les prairies, les touffes d'arbres, les étangs, les viviers et les pelouses semées de fleurs, étaient hérissées de piquets enduits de résine, auxquels on avait ligoté des chrétiens.

A côté de chaque condamné vinrent se placer des esclaves armés de torches, et quand le cor eut sonné le commencement du spectacle, ils mirent le feu à la base des poteaux.

La paille imbibée de poix, dissimulée sous les fleurs, flamba d'une flamme claire qui, toujours accrue, se mit à lécher les pieds des victimes. Le peuple se tut : les Jardins retentirent d'un seul gémissement immense, fait de milliers de cris de douleur. Bientôt, les allées principales et les allées latérales s'embrasèrent ; les bouquets d'arbres s'illuminèrent ; l'eau des bassins et des étangs s'irradia de reflets. Et il fit clair, comme en plein jour. L'odeur de la chair rôtie emplit les jardins, mais immédiatement, sur les brûle-parfums placés entre les poteaux, les esclaves jetèrent de la myrrhè et de l'aloès.

César apparut au milieu du peuple sur un splendide quadrigé de cirque attelé de quatre étalons blancs, avec, à ses côtés, Tigellin et aussi Chilon dont l'épouvante l'amusait.

Arrivé à la grande fontaine, au carrefour des deux allées, il descendit de son quadrigé, fit signe à ses compagnons, et se mêla à la foule.

Il fut salué par des cris et des applaudissements. Sur les bords de la fontaine, cent torches flamboyaient. César en fit le tour, s'arrêtant pour faire des remarques sur les victimes ou bien pour se moquer de Chilon, dont le visage révélait un insupportable désespoir.

Enfin ils arrivèrent devant un mât très élevé, orné de myrte et festonné de lierre. Les flammèches rougeâtres léchaient encore les genoux de la victime, mais on ne pouvait distinguer son visage, que voilaient de fumée les ramilles vertes qui prenaient feu. Soudain, la brise nocturne balaya la fumée et découvrit une tête de vieillard à barbe grise. A cette vue, Chilon se roula sur lui-même tel un serpent blessé, et de sa bouche s'échappa un cri plus semblable à un graillement de corbeau qu'à une voix humaine :

« Glaucos! Glaucos!... »

Du haut du poteau enflammé, Glaucos le médecin le regardait.

Sa face douloureuse penchée, il contemplait l'homme qui l'avait trahi, qui lui avait arraché sa femme et ses enfants, qui l'avait attiré dans un guet-apens d'assassins, et qui, après que tout cela lui eut été pardonné au nom du Christ, l'avait une fois encore livré aux bourreaux. Les yeux de Glaucos étaient rivés au visage du Grec. Chilon se leva et voulut fuir, mais ne put. Et, soudain pétrifié, il resta. L'autre, baissant la tête de plus en plus, regardait sans relâche. Tous sentirent qu'entre ces

deux hommes quelque chose se passait, mais le rire se figea sur les lèvres, car le visage de Chilon était atroce : on eût dit que les langues de feu brûlaient son propre corps. Soudain, il chancela, tendit les bras et cria d'une voix horrible et déchirante :

« Glaucos ! au nom du Christ ! Pardonne ! »

Tous se turent alentour : un frisson secoua les assistants et vers le poteau se levèrent tous les yeux.

La tête du martyr remua légèrement, et l'on entendit une voix gémissante venue de la cime du mât :

« Je pardonne... »

Chilon s'écroula sur la face, hurlant comme une bête sauvage, et, des deux mains, se mit à entasser de la terre sur sa tête. Les flammes jaillirent soudain, enveloppèrent la poitrine et le visage de Glaucos.

Mais Chilon se releva avec un visage tellement transfiguré que les augustans crurent voir devant eux un autre homme. Ses yeux luisaient d'une lumière intense, son front ridé irradiait l'extase.

Il se tourna vers la foule, leva la main droite, et clama d'une voix perçante, afin que non seulement les augustans, mais la tourbe entière pût l'entendre :

« Peuple romain ! Sur ma mort, je jure que périssent des innocents ! L'incendiaire, c'est lui ! »

Et il désigna Néron.

Il y eut un moment de silence. Les courtisans

étaient pétrifiés. Chilon restait immobile, la main frémissante et le doigt tendu vers César.

Partout les poteaux consumés commençaient à tomber en travers de la route, emplissant les allées de fumée, d'étincelles, d'odeur de bois brûlé et d'un grailon de graisse humaine. Les lumières s'éteignaient partout. Les Jardins s'enténébraient. Le peuple inquiet, sombre et épouvanté s'écrasait aux portes.

Chilon errait dans les Jardins, ne sachant de quel côté tourner ses pas, lorsque, poussé par une force invisible, il s'achemina vers la fontaine où Glaucos avait rendu l'âme.

Une main toucha son épaule.

Le vieillard se retourna, et voyant devant lui un inconnu, il s'écria :

« Quoi? Qui es-tu?

— Un apôtre, Paul de Tarse. Je veux te sauver. »

Chilon s'appuya contre un arbre.

« Pour moi il n'y a plus de salut! dit-il sourdement.

— Ne sais-tu donc pas que Dieu a pardonné au larron repentant? demanda Paul.

— Ne sais-tu donc pas ce que j'ai fait, moi?

— J'ai vu ta douleur, et j'ai entendu que tu témoignais de la vérité. Appuie-toi sur mon bras et viens », dit l'apôtre.

Et il marcha vers le carrefour des allées, guidé par la voix de la fontaine qui, dans la paix noc-

turne, semblait pleurer sur tous ces corps martyrisés.

« Notre Dieu est un Dieu de miséricorde, déclara l'Apôtre. Il t'a envoyé le remords, la terreur et la douleur, pour t'appeler à Lui. Tu l'as haï, mais Lui t'aimait. Tu as livré ses enfants à la torture, mais Lui veut te pardonner et te sauver... »

Paul l'accaparait, le conquérait, le conduisait comme un soldat conduit un captif.

... Le ruissellement de la fontaine s'argentait de rayons lunaires. Alentour, c'était le calme et la solitude, car ici les esclaves avaient déjà enlevé les poteaux carbonisés et les cadavres des martyrs.

Chilon se jeta à genoux, cacha sa face dans ses mains et resta sans mouvement. Paul leva son visage vers les étoiles et pria.

Mais à ses pieds, soudain, un appel gémissant s'éleva :

« Christ!... Christ!... Pardonne! »

Alors Paul s'approcha de la fontaine, puisa de l'eau dans ses deux paumes et revint vers le misérable à genoux.

« Chilon! je te baptise au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit saint! Amen! »

Chilon leva la tête, étendit les mains et demanda :

« Que dois-je faire avant de mourir, seigneur? »

Paul répondit :

« Aie foi, et témoigne de la vérité! »

Ils sortirent ensemble. Aux portes du jardin,

l'Apôtre bénit encore une fois le vieillard, et ils se quittèrent, car Chilon lui-même l'avait exigé, prévoyant que César et Tigellin le feraient poursuivre.

Il ne se trompait point. En rentrant, il trouva sa maison entourée de prétoriens qui se saisirent de lui et le conduisirent au Palatin.

César reposait déjà, mais Tigellin attendait. Il salua le malheureux Grec d'un visage calme, mais sinistre.

« Tu as commis le crime de lèse-majesté, lui dit-il, et tu n'esquiveras pas le châtiment. Mais si demain, au milieu de l'amphithéâtre, tu declares que tu étais ivre et que tu divaguais, et que les chrétiens sont bien les auteurs de l'incendie, ton châtiment sera limité aux verges et à l'exil.

— Je ne peux pas, seigneur », dit doucement Chilon.

Tigellin s'approcha de lui à pas lents et, d'une voix étouffée, mais effroyable, demanda :

« Comment? Tu ne peux pas, chien de Grec? Tu n'étais donc pas ivre? Tu ne comprends donc pas ce qui t'attend? Regarde par là. »

Et il lui montra un coin de l'atrium, où étaient debout dans l'ombre, à côté d'un large banc en bois, quatre esclaves thraces avec des cordes et des pinces dans les mains.

La fureur grondait dans l'âme de Tigellin, mais il se maîtrisa encore.

« Tu as vu comment mouraient les chrétiens? Tu veux mourir de même? »

Le vieillard leva sa face pâlie : un moment ses lèvres remuèrent en silence, puis il dit :

« Et moi aussi, je crois au Christ... »

Tigellin le regarda avec stupeur :

« Chien ! Tu es vraiment devenu fou ! »

Il bondit sur Chilon, lui saisit la barbe à deux mains, le fit rouler à terre, et le piétina en répétant, l'écume aux lèvres :

« Tu rétracteras ! Tu rétracteras !

— Je ne peux pas, gémit le Grec sous le talon de Tigellin.

— A la torture, cet homme ! »

Les Thraces saisirent le vieillard, le couchèrent sur le chevalet, l'attachèrent avec des cordes et se mirent à broyer de leurs pinces ses tibias décharnés. Mais lui, tandis qu'ils le ligotaient, baisait humblement leurs mains ; puis il ferma les yeux et resta sans mouvement, comme mort.

Il vivait pourtant, et, quand Tigellin se pencha vers lui et demanda une fois encore : « Tu te dédieras ? » ses lèvres blêmes remuèrent faiblement, et il s'en échappa un murmure à peine perceptible :

« Je ne... peux... pas... »

Tigellin fit interrompre la torture et marcha par l'atrium. Enfin, une idée nouvelle sembla lui être venue ; et se tournant vers les Thraces :

« Arrachez-lui la langue ! »

La mort de Chilon

Pour représenter le drame *Aureolus*, les théâtres et les amphithéâtres étaient aménagés de façon à pouvoir s'ouvrir, et former deux scènes distinctes. Mais, après le spectacle des Jardins de César, on négligea les dispositions ordinaires, car il s'agissait de permettre à tous les spectateurs de voir la mort de l'esclave crucifié, qui, dans le drame, était dévoré par un ours. Au théâtre, le rôle de l'ours était joué par un acteur cousu dans une fourrure; mais cette fois-ci la représentation devait être « vivante ».

C'était une nouvelle invention de Tigellin.

Au crépuscule, le cirque entier regorgeait.

Enfin le moment attendu arriva. Les valets du cirque apportèrent d'abord une croix en bois,

assez basse, afin que l'ours, en se dressant sur ses pattes de derrière, pût atteindre la poitrine du supplicié ; ensuite deux hommes amenèrent, ou plutôt traînèrent sur l'arène Chilon, qui, les jambes broyées, ne pouvait marcher. Il fut cloué sur l'arbre si prestement que les augustans ne purent le contempler à leur aise.

Après les tortures infligées par Tigellin, sa face n'avait plus une goutte de sang. Sur la barbe che nue une traînée rouge révélait la langue arrachée. A travers la peau diaphane on pouvait presque distinguer les os. Son visage était douloureux, mais aussi doux et aussi paisible que celui d'un homme endormi.

Personne ne riait, car dans ce vieillard il y avait quelque chose de si désarmé, tellement pitoyable en son humilité, que chacun se demandait pourquoi l'on torturait et crucifiait un homme déjà à l'agonie.

Enfin l'ours arriva lourdement sur l'arène, balançant de droite et de gauche sa tête basse, et lançant des regards en dessous. Il semblait réfléchir ou chercher quelque chose. Ayant aperçu la croix et le corps, il s'approcha, se dressa, renifla. Mais, après un instant, il retomba sur ses pattes, s'accroupit sous la croix et se mit à grogner, comme si son cœur de bête avait pitié de ce débris humain.

La valetaille du cirque stimulait l'ours par ses cris. Le peuple était muet.

Cependant Chilon leva lentement la tête et pro-

mena ses regards sur les spectateurs. Ses yeux s'arrêtèrent très haut, sur les derniers gradins de l'amphithéâtre.

Et il mourut.

Soudain, près du velarium, une voix sonore s'écria :

« Paix aux martyrs ! »

Sur l'amphithéâtre pesait un silence écrasant.

Ursus

Après le spectacle des jardins de César, les prisons se trouvèrent considérablement dégarnies. On continuait à poursuivre et à emprisonner les gens suspects d'avoir adhéré à la superstition orientale, mais les chasses à l'homme, de moins en moins fructueuses, fournissaient à peine le nombre des condamnés indispensable aux spectacles qui, du reste, touchaient à leur fin. Le peuple, rassasié de sang, montrait une fatigue toujours plus grande, et aussi une anxiété s'aggravant de jour en jour, et que provoquait l'étrange conduite des condamnés.

Malgré les efforts de Tigellin et de ses acolytes, la rumeur que la Ville avait été brûlée par ordre de César et que les chrétiens étaient innocents prenait corps chaque jour davantage.

En raison de cette rumeur précisément, César et Tigellin ne voulaient plus suspendre les persécutions.

Vinicius n'avait plus aucun espoir de sauver Lygie de la mort.

Bien que le peuple fût déjà rassasié de sang, la nouvelle que la fin des jeux était proche et que les derniers chrétiens allaient mourir dans le spectacle du soir fit affluer sur les gradins une foule innombrable. Les augustans vinrent jusqu'au dernier, devinant que César avait décidé de s'offrir le drame de la douleur de Vinicius. Tigellin avait gardé le silence quant au genre de supplice réservé à la fiancée du jeune tribun ; mais ce silence même attisait la curiosité universelle.

L'incertitude et l'attente s'étaient emparées de tous les spectateurs. César était venu plus tôt que d'habitude. Outre Tigellin et Vatinius, il avait amené Cassius, un centurion d'une carrure prodigieuse et d'une force immense. La garde prétorienne était plus nombreuse et commandée non par un centurion, mais par le tribun Subrius Flavius, connu pour son attachement aveugle à la personne impériale. On comprit que César voulait, le cas échéant, être prémuni contre un coup de désespoir de Vinicius : la curiosité s'en accrut.

Tous les regards se tournaient, avec une insistance avide, vers la place occupée par l'infortuné fiancé. Lui était très pâle, et à son front perlait la sueur.

Maintenant que, sous ses yeux, on allait supplier l'être qui lui était plus cher que la vie, le désespoir naguère apaisé recommençait à hurler dans son âme. La volonté de sauver Lygie à tout prix s'était emparée de lui à nouveau. Dès le matin, il avait tenté de pénétrer dans les cunicules afin de savoir si elle s'y trouvait. Mais les prétoriens surveillaient toutes les issues, et les ordres étaient si sévères que même les soldats qui le connaissaient ne s'étaient laissé fléchir, ni par ses prières, ni par son or. Quand, repoussé de la porte du cunicule, il était revenu prendre place dans l'amphithéâtre, et quand, aux regards curieux qui pesaient sur lui, il avait compris que les plus effrayantes suppositions étaient admissibles, il s'était mis avec une véhémence passionnée et presque menaçante à implorer le Christ : « Tu as le pouvoir de la sauver, répétait-il en serrant convulsivement les mains. Tu en as le pouvoir ! »

Et Pierre n'avait-il pas dit que la foi pouvait ébranler la terre sur ses fondements !

Et il s'absorba en cet espoir, il terrassa le doute, et enferma tout son être dans ces seuls mots : J'ai foi. Et il attendit un miracle.

Au même instant, le préfet de la Ville jeta sur le sable un mouchoir rouge. La porte faisant face à l'estrade impériale grinça sur ses gonds, et de la gueule obscure surgit sur l'arène illuminée le Lygien Ursus. Le géant clignait des paupières, ébloui. Il s'avança jusqu'au centre, et ses regards

circulaires cherchaient ce qu'on lui opposerait. Les augustans et la plupart des spectateurs savaient que cet homme avait étouffé Croton, et un murmure s'éleva de gradin en gradin.

Lui restait immobile au centre de la lice, pareil à quelque colosse de granit, avec, dans son visage barbare, une expression d'attente et de tristesse. Et, voyant l'arène vide, il promenait l'étonnement de ses yeux bleus et enfantins sur les spectateurs, sur César, puis sur les grilles des cunicules, d'où il attendait les bourreaux.

Soudain éclata la stridence déchirante des cuivres; la grille opposée à l'estrade impériale s'ouvrit, et, dans la lice, parmi les clameurs des bestiaires, se rua un monstrueux aurochs de Germanie avec, sur la tête, une femme.

« Lygie! Lygie! » s'écria Vinicius.

Et, saisissant des deux mains ses cheveux sur les tempes, il se tordit sur lui-même tel un homme qui sent dans ses entrailles le fer d'une lance, et râla d'une voix rauque et inhumaine :

« J'ai foi! J'ai foi!... Christ, un miracle! »

Et il ne sentit pas qu'au même instant Pétrone lui couvrait la tête de sa toge. Il crut que la mort ou la douleur lui enténébraient les yeux. Il ne regardait rien, il ne voyait rien, la sensation l'avait envahi d'un vide effroyable. Nulle idée ne subsistait en lui, et seules ses lèvres répétaient en délire :

« J'ai foi! J'ai foi! J'ai foi! »

Subitement l'amphithéâtre fut muet. Les augustans

s'étaient levés de leurs sièges comme un seul homme. Sur l'arène, une chose inouïe se passait. A la vue de sa princesse ligotée aux cornes du taureau sauvage, le Lygien, humble tout à l'heure et prêt à la mort, avait bondi comme ébloui d'un feu vif, et, l'échine courbée, fonçait d'une course oblique vers la bête en démente.

De toutes les poitrines jaillit un cri bref de stupeur éperdue, que suivit un silence sourd.

D'un bond le Lygien avait atteint la bête et l'avait agrippée aux cornes.

« Regarde ! » cria Pétrone en arrachant la toge de la tête de Vinicius.

L'autre se leva, renversa en arrière sa face crayeuse, et se mit à regarder l'arène avec des yeux vitreux et égarés.

Les poitrines n'avaient plus un souffle. Dans l'amphithéâtre, on eût entendu un vol de mouche.

L'homme tenait la bête par les cornes. Plus haut que les chevilles, ses pieds étaient engravés dans le sable ; son échine s'était infléchie comme un arc bandé ; sa tête avait disparu entre ses épaules ; les muscles de ses bras avaient émergé en une saillie telle, que l'épiderme semblait devoir craquer sous leur bosse. Mais il avait arrêté net le taureau. Et l'homme et la bête se figeaient en une immobilité absolue. Mais de cette fixité apparente se dégageait l'effroyable tension de deux forces cabrées. L'aurochs était ensablé des quatre jambes, et la masse sombre et velue de son corps s'était contrac-

tée, telle une boule gigantesque. Lequel, épuisé d'abord, s'abattrait le premier? César lui-même était debout. Lui et Tigellin, sachant la force de l'homme, avaient à dessein organisé ce spectacle.

Et, maintenant, ils contemplaient avec stupeur le tableau qu'ils avaient devant eux, incapables de croire qu'il fût réel. Dans l'amphithéâtre, des hommes avaient levé les bras et s'immobilisaient dans cette pose. D'autres avaient le front inondé de sueur, comme s'ils eussent eux-mêmes lutté contre la bête. Dans l'hémicycle s'entendait seule la stridulation des lampes et le bruisselis des brasilles qui s'égouttaient des torches. La parole avait expiré sur les lèvres; les cœurs battaient à rompre les poitrines. Pour tous les spectateurs la lutte semblait se prolonger des siècles.

Et l'homme et la bête, figés en leur effort atroce, restaient comme enchaînés au sol.

Soudain un beuglement sourd et gémissant monta de l'arène.

Toutes les gorges lancèrent une clameur, et de nouveau ce fut le silence absolu. On croyait rêver : aux bras de fer du Barbare, la tête monstrueuse virait peu à peu.

Le visage du Lygien, sa nuque et ses bras étaient devenus pourpres; l'arc de son échine s'était voûté encore davantage. On voyait qu'il rassemblait le reste de ses forces surhumaines et que bientôt elles allaient être taries.

Toujours plus étranglé, toujours plus rauque et



plus douloureux, le beuglement de l'aurochs se mêlait au souffle strident de l'homme. La tête de l'animal pivotait toujours davantage, et soudain de sa gueule une énorme langue baveuse s'échappa.

Un instant encore, et les oreilles des spectateurs proches de la lice perçurent le fracas sourd des os broyés; puis la bête croula comme une masse, le garrot tordu, morte.

En un clin d'œil, le géant avait désentravé les cornes, et pris la vierge dans ses bras; puis il se mit à haleter précipitamment. Sa face était pâle, ses cheveux agglutinés de sueur, ses épaules et ses bras inondés. Un moment, il resta immobile et comme hébété; puis il leva les yeux et regarda les spectateurs.

L'amphithéâtre était en démente.

Les murs de l'immense bâtisse tremblaient sous la clameur de dizaines de milliers de poitrines.

Lui, comprit que le peuple demandait pour lui la vie et la liberté. Mais ce n'était pas de cela qu'il avait souci. Un moment, il promena ses regards autour de lui, puis il s'approcha de l'estrade impériale en balançant le corps de la jeune fille sur ses bras tendus, et leva des yeux suppliants, comme pour dire : « C'est sa grâce que je demande ! »

Les spectateurs comprirent immédiatement son désir. A la vue de la jeune fille évanouie qui, auprès du corps immense du Lygien, semblait une enfant toute petite, l'émotion s'empara de la foule.

La pitié éclata comme une flamme. On avait eu assez de sang, assez de morts, assez de supplices...

Cependant Ursus faisait le tour de l'arène et continuait à balancer la jeune fille dans ses bras, suppliant des yeux et du geste qu'on laissât la vie sauve à Lygie. Soudain, Vinicius bondit de son siège, franchit la cloison du pourtour, se précipita vers Lygie et couvrit de sa toge le corps de sa fiancée.

Les voix qui demandaient la grâce devinrent comminatoires. Des milliers de spectateurs tournèrent vers César des poings serrés.

Néron tergiversait.

Il ne ressentait aucune haine pour Vinicius, et la mort de Lygie ne lui importait pas outre mesure. Mais il eût préféré voir le corps de la jeune fille éventré par les cornes du taureau. Sa cruauté se complaisait à de semblables spectacles. Et voici que le peuple voulait le priver de sa joie ! La fureur se refléta sur son visage noyé de graisse. Au surplus, son amour-propre ne lui permettait pas de se soumettre à la volonté de la foule.

Et il se mit à chercher des yeux si du moins chez les augustans il apercevait un pouce tourné vers le sol en signe de mort. Mais Pétrone tendait sa paume levée, et le regardait droit dans les yeux avec une nuance de défi. Le superstitieux Vestinus donnait aussi le signe de grâce. De même le sénateur Scævinius, de même Nerva, de même Tullius Sénécion, de même le vieux et fameux chef

Ostorius Scapula, et bien d'autres. A cette vue, César éloigna l'émeraude de son œil avec une expression de mépris et de rancune, mais Tigellin, qui voulait à tout prix la victoire sur Pétrone, se pencha et dit :

« Ne cède pas, Divinité : nous avons les prétoriens. »

Néron se tourna du côté où, à la tête de sa garde, se tenait le farouche Subrius Flavius qui, jusqu'ici, lui était dévoué corps et âme. Et il vit une chose inouïe. La face rébarbative du vieux tribun était baignée de larmes, et de sa main levée il faisait le signe de grâce.

César, ne voyant partout que sourcils froncés, que visages émus et que regards dardés sur lui, fit le signe de grâce.

Un tonnerre d'applaudissements éclata du haut en bas de l'hémicycle. Le peuple était sûr de la vie des condamnés : à partir de cet instant, ils se trouvaient sous sa protection, et personne, pas même César, n'eût osé les poursuivre encore de sa haine.

Sauvée

Quatre Bithyniens portaient avec précaution Lygie vers la maison de Pétrone. Vinicius et Ursus, à côté de la litière, marchaient silencieux, car, après les émotions de la journée, ils n'avaient point la force de parler. De temps en temps, Vinicius se penchait sur la litière ouverte, afin de contempler, à la clarté de la lune, ce cher visage comme assoupi, et il se répétait :

« C'est elle ! Le Christ l'a sauvée ! »

Cependant, ils avaient atteint la maison : tous les serviteurs, prévenus par un esclave, étaient sortis en foule à leur rencontre.

Lygie reprit connaissance la même nuit. En s'éveillant dans un splendide cubicule, éclairé de lampes de Corinthe et embaumé de verveine, elle

ne put comprendre où elle se trouvait ni ce qui lui était arrivé. Elle avait gardé le souvenir de l'instant où les bourreaux la ligotaient aux cornes de la bête entravée. Voyant penché sur elle, dans la douce lumière, le visage de Vinicius, elle se figura qu'elle n'était plus dans le monde d'ici-bas. Le désarroi de ses idées lui faisait accepter comme une chose toute naturelle que l'on eût fait halte à mi-route du ciel, en raison de sa fatigue et de sa faiblesse. Comme elle ne ressentait aucune douleur, elle sourit à Vinicius et voulut s'en enquérir; mais ses lèvres ne purent émettre qu'un murmure à peine intelligible, où Vinicius ne discerna que son nom.

Il s'agenouilla près d'elle et, posant une main légère sur ce front adoré :

« Christ t'a sauvée et t'a rendue à moi ! »

Les lèvres de Lygie remuèrent de nouveau en un indistinct murmure; ses paupières se refermèrent, et elle tomba dans un sommeil profond. Vinicius resta à genoux près du lit, en prières. Son âme se fondait en un amour illimité.

Les chrétiens tiennent conseil

La nouvelle de la délivrance merveilleuse de Lygie s'était promptement répandue parmi les survivants de la communauté chrétienne. Les fidèles accoururent; ce fut d'abord le jeune Nazaire avec Myriam, chez qui se cachait encore l'apôtre Pierre : les autres suivirent.

Longtemps l'apôtre Pierre n'avait point osé se montrer chez Pétrone, mais un soir Nazaire annonça sa venue. Lygie, qui pouvait déjà marcher, sortit avec Vinicius à sa rencontre et tous deux se jetèrent à ses pieds. Lui, les revoyait avec une émotion d'autant plus grande que, du troupeau que lui avait confié le Christ, bien peu de brebis étaient restées. Et quand Vinicius lui dit : « Seigneur, c'est grâce à toi que le Rédempteur me

l'a rendue ! » l'Apôtre répondit : « Il te l'a rendue pour ta foi, et aussi afin que ne soient point muettes à jamais toutes les lèvres qui confessaient son nom. »

Quelques jours plus tard, Pétrone apporta du Palatin des nouvelles alarmantes. On avait découvert que l'un des affranchis de César était chrétien, et l'on avait saisi chez lui des lettres des apôtres Paul de Tarse et Pierre. Tigellin s'était imaginé que l'Apôtre avait péri comme tant de milliers d'autres chrétiens. Et maintenant, on apprenait que les deux chefs de la religion nouvelle étaient encore en vie, et dans Rome même ! Aussi avait-on décidé de s'emparer d'eux à tout prix : on anéantirait avec eux les derniers vestiges de la secte maudite. Dans ce but on avait envoyé des détachements entiers explorer toutes les maisons du Transtévère.

Vinicius résolut d'aller prévenir l'Apôtre. Le même soir, lui et Ursus se rendirent à la maison de Myriam où ils trouvèrent Pierre entouré d'une poignée de fidèles.

Nazaire les conduisit aussitôt dans les carrières désertes situées à quelques centaines de pas de la porte Janicule. Ursus portait Linus, dont les tortionnaires avaient broyé les os.

« Seigneur, disait Vinicius à l'Apôtre, fais-toi conduire, à l'aube, du côté des monts Albains. Nous te retrouverons là et t'emmènerons à Antium

où se tient le navire sur lequel nous irons à Naples, puis en Sicile. »

Les autres pressaient l'Apôtre d'accepter :

« Cache-toi, maître, car tu ne peux te maintenir à Rome. »

Pierre répondait :

« Mes enfants, qui de nous sait le temps où le Seigneur le retranchera de la terre ? »

Mais il ne disait pas qu'il quitterait Rome, bien que, depuis longtemps déjà, dans son âme, se fussent glissées l'incertitude et même la terreur.

Souvent déjà le pêcheur du Seigneur avait, dans la solitude, tendu les bras vers le ciel en disant : « Seigneur ! Que dois-je entreprendre ? »

Depuis trente-quatre ans, depuis la mort du Maître, il n'avait point connu le repos. Le bourdon du pèlerin à la main, il avait parcouru le monde et annoncé la « bonne nouvelle ». Ses forces s'étaient épuisées dans les voyages et le labeur ; et quand enfin, dans cette Ville qui était la tête du monde, il avait édifié l'œuvre du Maître, une seule flamboyante halenée de la Fureur avait brûlé cette œuvre. Et maintenant il fallait à nouveau reprendre la lutte. Et quelle lutte !

Et par moments il se disait que ce n'était point à lui de se mesurer avec le César de Rome, et que cette œuvre, Christ seul pouvait l'accomplir...

Eux, l'entourant d'un cercle toujours plus étroit, répétaient d'une voix suppliante :

« Cache-toi, rabbi, et sauve-nous de la puissance de la Bête! »

Pierre se leva, tendit les mains au-dessus des fidèles agenouillés et dit :

« Que soit glorifié le nom du Seigneur, et que Sa volonté se fasse! »

Quo vadis, Domine?

A l'aube du lendemain, deux sombres silhouettes s'avançaient sur la voie Appienne vers les plaines de la Campanie.

L'une d'elles était celle de Nazaire, l'autre celle de Pierre qui abandonnait Rome et ses enfants que l'on martyrisait dans Rome.

La route était déserte. Sur le dallage de pierre, dont jusqu'aux montagnes était formée la voie, résonnait faiblement le bois des sandales des deux pèlerins.

Ensuite, le soleil émergea de dessous une croupe de montagnes, et un spectacle étrange vint frapper les yeux de l'Apôtre. Il lui sembla que la sphère blonde, au lieu de s'élever dans les cieux,

avait glissé du haut des monts et suivait le profil de la route.

Pierre s'arrêta et dit :

« Tu vois cette clarté qui s'avance vers nous ?

— Je ne vois rien », dit Nazaire.

Mais Pierre abrita ses yeux de sa main, et, après un moment :

« Un homme vient vers nous dans le rayonnement du soleil. »

Pourtant le son des pas ne parvenait point à leurs oreilles. Alentour, c'était le silence absolu. Nazaire voyait seulement que dans le lointain les arbres frissonnaient, comme agités par une main invisible, et que sur la plaine s'épandait, toujours plus ample, la clarté.

Et il regarda l'Apôtre avec surprise.

« Rabbi! qu'as-tu donc? » s'écria-t-il d'une voix anxieuse.

Des mains de Pierre, le bourdon avait glissé sur le chemin; ses yeux regardaient fixement devant lui; sa bouche était entrouverte, et son visage reflétait la stupeur, la joie, le ravissement...

Il se jeta à genoux, les mains tendues. Et de sa bouche jaillit :

« Christ! Christ!... »

Et il s'abattit, la tête contre terre, comme s'il eût baisé des pieds invisibles. Longtemps, le silence régna. Puis la voix du vieillard s'éleva, brisée de sanglots :

« *Quo vadis, Domine?...* »

Et la réponse ne fut point entendue de Nazaire. Mais aux oreilles de l'Apôtre parvint une voix triste et douce, qui disait :

« Puisque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome... pour qu'une fois encore on me crucifie. »

L'Apôtre restait étendu sur la route, le visage dans la poussière, sans un geste, sans un mot. Nazaire pensait déjà qu'il avait perdu connaissance, ou qu'il avait expiré. Mais lui se leva enfin, reprit dans ses mains tremblantes son bâton de pèlerin, et, sans parler, se retourna et fit face aux sept collines.

Le jeune garçon alors répéta comme un écho :

« *Quo vadis, Domine?*...

— A Rome », dit doucement l'Apôtre.

Et il revint vers Rome.

Et ce même soir, il se rendit au cimetière d'Ostrianum, afin d'enseigner la parole de Dieu et de baptiser ceux qui voulaient être baignés dans l'eau de la vie. Depuis lors, il y vint tous les jours, et des foules toujours plus nombreuses le suivaient.

Deux lettres

Vinicius à Pétrone

Même ici, très cher, nous apprenons de temps en temps ce qui se passe à Rome, et, pour nous renseigner plus amplement, nous avons tes lettres... Tu me demandes si nous sommes en sûreté? Je te répondrai simplement : on nous a oubliés. Que cela te suffise.

Du péristyle où je me suis installé pour t'écrire, je vois notre baie paisible, et Ursus dans une barque, en train de jeter sa nasse dans l'onde lumineuse. A côté de moi, ma femme dévide un peloton de laine rouge, et, dans les jardins, à l'ombre des amandiers, j'entends les chants de nos esclaves. C'est la paix, très cher, et l'oubli des terreurs et des

souffrances de jadis. Pourtant, ce ne sont point les Parques, comme tu dis, qui filent si doucement l'écheveau de notre existence. C'est Christ qui nous bénit, Christ, notre Dieu et notre Sauveur.

Ainsi, dans la sérénité de nos cœurs, passent nos journées et nos mois. Nos serviteurs et nos esclaves croient au Christ, et, comme Il nous en a donné le commandement, nous nous aimons les uns les autres. Souvent, quand se couche le soleil, ou bien quand l'onde commence à s'argenter de lune, nous causons, Lygie et moi, des temps anciens, qui semblent un rêve aujourd'hui. Et quand je songe combien cette chère tête était proche du supplice et de l'anéantissement, j'adore de toute mon âme Notre-Seigneur. Lui seul pouvait la sauver de l'arène et me la rendre pour toujours.

Pétrone, tu as vu combien cette doctrine donnait de consolations et d'endurance dans l'adversité, combien de patience et de courage elle donnait en face de la mort. Viens chez nous. Deux cœurs t'y attendent, qui t'aiment vraiment. Tu es noble et bon, tu devrais être heureux. Ton esprit saura discerner la vérité, et tu finiras par L'aimer, car on peut être son ennemi, comme César ou Tigellin, mais on ne saurait rester indifférent à son égard. Lygie et moi, mon cher Pétrone, nous nous réjouissons à l'espoir de te voir bientôt. Porte-toi bien, sois heureux, et arrive au plus vite!

Pétrone reçut cette lettre à Cumès, où il avait accompagné César. Celui-ci se ravalait chaque jour davantage aux rôles de comédien, de pitre et de cocher; chaque jour il semblait davantage dans une existence malade, abjecte et grossière. L'élégant Arbitre ne lui était plus qu'un fardeau. Quand Pétrone se taisait, Néron voyait un blâme dans son silence; quand il approuvait, Néron croyait démêler de l'ironie dans ses louanges. Le sublime patricien irritait son amour-propre et excitait son envie.

Les richesses et les splendides œuvres d'art de Pétrone étaient l'objet des convoitises du maître et du ministre tout-puissant. On l'avait ménagé jusqu'ici en raison du voyage en Asie, où son goût et son expérience des choses de la Grèce pouvaient être utiles. Mais Tigellin s'était évertué à démontrer à César que Carinas surpassait encore Pétrone pour le goût et la compétence, et, mieux que celui-ci, saurait organiser en Grèce des jeux, des réceptions et des triomphes. Dès lors, Pétrone était perdu. On n'avait point osé lui envoyer sa sentence à Rome.

Il fut donc invité à se rendre à Cumès avec les autres augustans. Il partit, bien qu'il soupçonnât un stratagème. Peut-être voulait-il éviter d'opposer une résistance ouverte, peut-être désirait-il montrer une fois encore à César et aux augustans un visage gai et libre de tous soucis, et remporter sa dernière victoire sur Tigellin.

A peine eut-il quitté Rome, Tigellin l'accusa d'avoir

été le complice du sénateur Scævinius, cheville ouvrière de la conspiration avortée. Ses gens, restés à Rome, furent emprisonnés, sa maison fut cernée. Pétrone, loin de s'en effrayer, ne montra aucun embarras, et c'est avec un sourire qu'il dit aux augustans qu'il recevait dans sa splendide villa de Cumes :

« Barbe-d'Airain n'aime pas les questions directes, et vous allez voir sa mine quand je lui demanderai si c'est lui qui a fait mettre en prison ma *familia*. »

Et il leur annonça qu'avant de se mettre en voyage, il leur offrirait un festin. C'est au cours des préparatifs de ce festin qu'il reçut la lettre de Vini-cius.

Cette lettre le laissa rêveur un moment. Mais bientôt son visage se rasséréna, et, le soir même, il répondit :

Je me réjouis de votre bonheur, très cher, et j'admire votre grand cœur : je ne me figurais pas que deux jeunes époux pussent se souvenir de qui que ce soit, et surtout d'un ami lointain. Non seulement vous ne m'oubliez pas — vous voulez même m'entraîner en Sicile, afin de m'offrir une part de votre pain quotidien et de votre Christ qui, si généreusement, comme tu dis, vous comble de bonheur.

S'il en est ainsi, vénérez-le. Toutefois je ne te cacherai pas que, pour moi, Ursus a joué un certain rôle dans le sauvetage de Lygie, et que le

peuple romain n'y a pas été étranger. Mais, du moment que tu es d'avis que c'est le Christ, je ne te contredirai point. Ne lui ménagez point les offrandes. Prométhée, lui aussi, s'était sacrifié pour les hommes. Mais Prométhée, paraît-il, ne serait qu'une invention de poètes, tandis que des gens dignes de foi m'ont affirmé avoir vu le Christ de leurs yeux. Comme vous, je pense que, de tous les dieux, c'est encore lui le plus bonnête.

Eh bien, non, votre doctrine n'est point faite pour moi. Ainsi, il me faudrait aimer mes porteurs bithyniens, mes étuvistes égyptiens, il me faudrait aimer Barbe-d'Airain et Tigellin? Je te jure que, si même je le voulais, j'en serais incapable. Où donc trouverai-je cet amour qui n'est point dans mon cœur?

Votre Paul de Tarse m'a expliqué que, pour le Christ, on devait renoncer aux couronnes de roses, aux festins et au plaisir. Il me promettait un autre bonheur en échange, mais je lui ai répondu que pour cet autre bonheur j'étais trop vieux, que mes yeux se délecteraient toujours à la vue des roses, et que l'odeur des violettes me serait toujours infiniment plus agréable que l'odeur de mon malpropre "prochain" de Suburre.

Votre bonheur n'est point fait pour moi. Et puis, je t'ai gardé pour la fin la raison décisive : Thanatos me réclame! Pour vous, l'aube de la vie commence à peine. Pour moi, le soleil a chu, et déjà le crépuscule m'investit. Autrement dit, très cher, il faut que je meure.

Point la peine de s'appesantir. Cela devait finir ainsi. Tu connais Abénobarbe et tu comprendras aisément. Tigellin m'a vaincu... ou plutôt non ! Ce sont simplement mes victoires qui touchent à leur fin. J'ai vécu comme j'ai voulu, je mourrai comme il me plaira.

Je voudrais prendre congé de ta divine épouse par les mêmes paroles dont jadis, dans la maison des Aulus, je l'ai saluée : "J'ai vu, au long de ma vie, des peuples sans nombre... Mais de femme qui t'égalât, je n'en ai point vu."

Et, pour finir, mes amis — si de notre âme, contrairement à ce qu'en professe Pyrrhon, quelque chose subsiste après la mort —, mon âme à moi, dans sa route vers les bords de l'océan, viendra se poser non loin de votre maison, sous les traits d'un papillon, ou peut-être, s'il en faut croire les Égyptiens, sous ceux d'un épervier.

Quant à venir autrement — impossible...

Néanmoins, que pour vous la Sicile se métamorphose en un jardin des Hespérides.

Mort de Pétrone

Pétrone ne se trompait point. Deux jours plus tard, le jeune Nerva, qui lui était dévoué, lui envoya, par un affranchi, les dernières nouvelles de la cour de César.

La perte de Pétrone était décidée. Dans la soirée du lendemain, un centurion devait lui transmettre la consigne de ne point quitter Cumes, et d'y attendre les ordres qu'ultérieurement on lui ferait parvenir. A quelques jours de distance, un nouveau message lui apporterait la sentence de mort.

Pétrone écouta, impassible et serein.

« Tu porteras à ton maître un vase précieux, qui te sera remis à ton départ. Dis-lui que je le remercie de toute mon âme, car de cette façon je pourrai devancer la sentence. »

Le même soir, ses esclaves se répandirent en Ville, pour inviter tous les augustans en séjour à Cumes, et toutes les dames, à venir prendre part à un banquet dans la somptueuse villa de l'Arbitre.

Lui, passa son après-midi à écrire dans sa bibliothèque. Ensuite, il prit un bain et se fit habiller par les vestiplices.

Splendide et prestigieux, il passa au triclinium, afin de donner un coup d'œil aux préparatifs de la fête, et de là aux jardins, où il s'assit sous un hêtre, dont le feuillage, percé de rayons, découpait à terre de blondes ocelles; il fit prier Eunice.

Elle apparut, vêtue de blanc, une brindille de myrte dans la coiffure. Il la fit asseoir à ses côtés.

« Eunice, dit-il, depuis longtemps tu n'es plus une esclave. Le sais-tu? »

Elle leva sur lui ses yeux de calme azur et secoua doucement la tête.

« Je suis toujours ton esclave, seigneur.

— Mais peut-être ignores-tu, continua-t-il, que ces esclaves, qui là-bas tressent des couronnes, que cette villa et tout ce qui s'y trouve, que les champs et les troupeaux, que tout cela t'appartient dès aujourd'hui. »

Eunice s'éloigna de lui, et la voix vibrante d'anxiété :

« Pourquoi, oh ! pourquoi me dis-tu cela? »

Puis elle se rapprocha de nouveau et se mit à le regarder, les yeux clignant d'effroi. Lui, souriait toujours.

Puis il dit un seul mot :

« Oui ! »

Et ce fut le silence. Seul, un souffle léger faisait frissonner le feuillage du hêtre.

« Eunice, dit-il, je tiens à mourir avec calme. »

Elle eut un sourire déchirant.

« Je comprends, seigneur. »

Dans la soirée, les invités affluèrent en foule. Ils savaient qu'à côté des festins de Pétrone, ceux de Néron étaient ennuyeux et barbares. Que ce dût être l'ultime « symposion », cette idée n'était venue à l'esprit de personne. On n'ignorait pas que sur l'élégant Arbitre pesait un nuage d'impérial mécontentement, mais la chose s'était présentée fréquemment, et toujours Pétrone avait réussi à dissiper l'orage, d'une manœuvre habile, d'une parole hardie. Personne ne croyait qu'un danger sérieux le menaçât. Son visage rieur et insoucieux confirma définitivement cette opinion.

La salle embaumait la violette. Les globes en verre d'Alexandrie filtraient une lumière versicolore. Au près des couches se tenaient les esclaves qui devaient répandre des parfums sur les pieds des invités. Contre le mur, les citharistes et les chœurs attendaient le signal de leur chef. Le service resplendissait d'une magnificence discrète. Une joie sans contrainte flottait dans l'air, se mariant à l'arôme des fleurs.

Pétrone causait. Les dernières nouvelles, les

derniers divorces, les courses, et les livres faisaient les frais de sa conversation.

Il fit un signe et les cithares soupirèrent leur sourdine, tandis que des voix fraîches s'élevaient à l'unisson. Ensuite un devin d'Égypte prit en main un vase de cristal où s'ébattaient des dorades aux tons nus et fit ses prédictions aux convives.

Quand eurent pris fin les spectacles, Pétrone se souleva sur son coussin syriaque et dit négligemment :

« Amis ! Pardonnez-moi de vous adresser une requête au cours de ce festin : je voudrais que chacun de vous daignât accepter la coupe qui servit à ses libations pour les dieux et pour ma propre félicité. »

Il leva sa coupe de Myrrhène — coupe sans prix où s'irradiaient tous les reflets de l'arc-en-ciel, et dit aux convives :

« Voici la coupe de mon offrande à la reine de Chypre. Que nulles lèvres désormais ne l'effleurent, et que nulle main ne s'en serve en l'honneur d'une autre divinité ! »

Et la coupe alla se briser sur le dallage semé de pâle safran.

Mais, voyant la stupeur des regards :

« Amis, dit Pétrone, je veux me réjouir, boire du vin, écouter la musique, et puis m'endormir. Déjà, j'ai pris congé de César. Oyez ce qu'en guise d'adieu je lui écris. »

Il prit sous le coussin de pourpre une lettre et lut :

Je sais, divin César, que tu m'attends avec impatience, et que, dans la fidélité de ton cœur, tu languis après moi jour et nuit. Je sais que tu me couvrirais de tes faveurs, que tu m'offrirais d'être préfet de ta garde, et que tu nommerais Tigellin gardien de mulets dans celles de tes terres dont, après l'empoisonnement de Domitia, tu héritas — office pour lequel il semble avoir été créé par les dieux.

Mais, hélas ! il faudra m'excuser. Par l'Hadès, et en particulier par les mânes de ta mère, de ta femme, de ton frère et de Sénèque, je te jure qu'il m'est impossible de me rendre auprès de toi. La vie est un trésor, mon ami, et je me flatte d'avoir su extraire de ce trésor les bijoux les plus précieux. Mais dans la vie il est des choses que je m'avoue incapable de supporter plus longtemps :

De longues années encore, me laisser écorcher les oreilles par ton chant, voir tes jambes domitiennes — tes échalias — se trémousser en la danse pyrrhique, t'entendre jouer, t'entendre déclamer, t'entendre dire des poèmes de ta façon, pauvre poète des faubourgs !... Ah ! vraiment, semblable perspective était au-dessus de mes forces. Et j'ai senti en moi l'incoercible besoin d'aller rejoindre mes pères. Rome se bouche les oreilles, l'univers te couvre de risées. Et moi, je ne veux plus rougir pour toi. Je ne veux plus, je ne peux plus !

Porte-toi bien, mais laisse là le chant; tue, mais ne fais plus de vers; empoisonne, mais cesse de danser; incendie des villes, mais abandonne la cithare. Tel est le dernier souhait et le très amical conseil que t'envoie l'ARBITRE DES ÉLÉGANCES.

Les convives restèrent pétrifiés. Ils savaient que la perte de l'empire eût été moins cruelle à Néron. L'auteur de cette lettre devait mourir. Et la blême épouvante les saisit d'avoir entendu cette lettre.

Mais Pétrone eut un rire sincère et joyeux, comme s'il se fût agi d'une innocente plaisanterie. Et, embrassant les convives d'un regard circulaire, il dit :

« Amis, chassez tout effroi. Nul n'a besoin de se vanter d'avoir entendu cette lettre. Quant à moi, il me sera loisible de m'en prévaloir devant Charon, le passeur. »

Ayant dit, il fit signe au médecin et lui tendit le bras. Le Grec habile l'enserra en un clin d'œil d'un cercle d'or et ouvrit l'artère au poignet. Le sang jaillit sur le coussin et inonda Eunice qui soutenait la tête de Pétrone. Elle se pencha vers lui :

« Seigneur, dit-elle, croyais-tu que j'allais t'abandonner? Si les dieux m'offraient l'immortalité, si César me donnait l'empire — je te suivrais encore! »

Pétrone sourit, se redressa :

« Viens avec moi. »

Et il ajouta :

« Tu m'as vraiment aimé, toi ! »

Elle tendit au médecin son bras rosé. Un instant après, leur sang à tous deux se mariait et se perdait l'un dans l'autre.

Lui, fit signe aux musiciens, et de nouveau tintèrent les cithares et résonnèrent les voix.

Pétrone pâissait toujours davantage. Quand se fut évanouie la dernière harmonie, il se tourna vers les invités :

« Amis, convenez que périt avec nous... »

Il ne put finir, sa tête retomba.

Mais les convives, devant ces deux formes blanches, pareilles à deux merveilleuses statues, sentirent que périssait l'ultime apanage du monde romain — sa beauté et sa poésie.

Épilogue

La révolte de Vindex et des légions gauloises ne sembla point, tout d'abord, d'une extrême importance.

César lui-même, auquel cette révolte servait de prétexte à de nouvelles rapines, se souciait fort peu de Vindex, et manifestait même de la satisfaction à ce propos.

Il ne voulait point quitter l'Achaïe. En vain Tigellin lui exposait que, contrairement aux précédentes, la révolte actuelle avait un chef, et que ce chef, un descendant des rois d'Aquitaine, était un guerrier fameux et plein d'expérience. Mais quand il apprit que Vindex l'avait déclaré artiste pitoyable, il partit précipitamment pour Rome. Les blessures que lui avait infligées Pétrone, et qu'avait calmées

son séjour en Grèce, s'exacerbèrent à nouveau.

Son entrée à Rome surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il fit usage du char qui avait servi au triomphe d'Auguste. On abattit un arc de l'amphithéâtre afin de livrer passage au cortège. Le Sénat, les chevaliers et une foule innombrable se portèrent à sa rencontre. Les cris de : « Salut Auguste ! salut, immortel ! » firent trembler les murs.

Pourtant, le même soir, les colonnes et les murs des temples se couvrirent d'inscriptions qui stigmatisaient les crimes de César, le menaçaient d'une vengeance imminente et le raillaient en tant qu'artiste. Des nouvelles alarmantes circulaient de bouche en bouche, et prenaient des proportions monstrueuses. L'anxiété s'empara des augustans.

Lui, continuait à vivre de théâtre et de musique. Il s'intéressait aux instruments nouvellement inventés et faisait essayer au Palatin un nouvel orgue hydraulique. Avec son esprit saugrenu et inapte à un plan ou à une action raisonnable, il se figurait que l'annonce d'une suite de représentations et de spectacles ultérieurs suffirait à détourner le danger. Voyant qu'indifférent à la lutte, il cherchait uniquement des paroles qui exprimassent le danger de la situation, ses intimes commencèrent à perdre la tête.

Il se démenait, délirait, chantait, jouait, changeait ses plans, transformait sa vie et celle de l'univers en un cauchemar à la fois biscornu, fantastique et

effroyable — en une turlupinade braillarde faite de sentences boursouflées, de pauvres vers, de gémissements, de larmes et de sang... Cependant, à l'ouest, le nuage s'amoncelait, toujours plus dense, toujours plus opaque. La mesure était comble; la farce tirait à sa fin.

Quand il apprit le soulèvement de Galba et l'adhésion de l'Espagne, il eut un accès de rage folle. Il brisa les coupes, renversa la table du festin, et donna des ordres que ni Hélius, ni Tigellin lui-même n'osèrent exécuter. Les jours de sa toute-puissance étaient passés, et les complices eux-mêmes de ses forfaits le tenaient déjà pour un déséquilibré.

La mort de Vindex et les dissensions des armées révoltées semblèrent, une fois encore, faire pencher la balance en sa faveur. Déjà de nouveaux festins, de nouveaux triomphes et de nouvelles condamnations étaient annoncés. Mais une nuit, du camp des prétoriens, arriva, sur un cheval blanc d'écume, un courrier avec la nouvelle que les soldats avaient, dans la Ville même, levé l'étendard de la révolte, et proclamé Galba empereur.

César dormait. Réveillé en sursaut, il appela les hommes de garde à sa porte. Le palais était vide. Dans les recoins éloignés, des esclaves raflaient à la hâte tout ce qui leur tombait sous la main. Ils prirent la fuite à sa vue. Lui, errait solitaire par tout le palais, emplissant la nuit de clameurs d'épouvante et de désespoir.

Enfin ses affranchis, Phaon, Spirus et Épaphrodite, vinrent à son secours. Ils le forcèrent à fuir.

La tête couverte de leurs manteaux, ils galopèrent vers les limites de Rome. La nuit pâlisait. Dans les rues, un mouvement insolite attestait le désarroi de l'heure. Les soldats, un à un ou par petites bandes, se répandaient en Ville. A proximité du camp, le cheval de Néron fit un écart à la vue d'un cadavre. Le manteau glissa de la tête du cavalier, et un soldat qui passait reconnut son empereur; mais, troublé par cette rencontre inattendue, il fit le salut militaire. Longeant le camp, ils entendirent un tonnerre d'acclamations en l'honneur de Galba. Néron comprit enfin que l'heure était proche. Il fut saisi d'épouvante et de remords.

Ils trouvèrent la porte Nomentane ouverte. Plus loin, ils dépassèrent l'Ostrianum, où avait enseigné et baptisé l'Apôtre. A l'aube, ils atteignirent la villa de Phaon.

Une fois là, les affranchis ne lui cachèrent plus qu'il était temps de mourir. Il fit creuser la fosse et s'étendit à terre afin qu'ils prissent la mesure exacte. Mais la vue des pelletées de terre l'apeura. Sa face bouffie devint blême, et sur son front, des gouttes de sueur perlèrent. Il lanterna.

Soudain, un courrier de Phaon vint annoncer que le Sénat avait déjà statué, et que le parricide serait puni selon la coutume.

« Quelle est cette coutume? demanda Néron, les lèvres blanches.

— Ils te mettront la fourche au cou, te fouetteront à mort et jetteront ton cadavre dans le fleuve! » dit Épaphrodite, bourru.

Il ouvrit son manteau.

« Ainsi, il est temps! » dit-il, les yeux au ciel.

Et il ajouta :

« Quel artiste périt! »

A ce moment, un galop résonna : le centurion, avec ses soldats, venait pour la tête d'Ahénobarbe...

« Va donc! » grognèrent les affranchis.

Néron appuya le couteau sur sa gorge. Mais il poussait d'une main timide, et l'on voyait qu'il n'oserait jamais enfoncer la lame. Subitement, Épaphrodite lui força la main, et le couteau entra jusqu'à la garde. Ses yeux se désorbitèrent, horribles, énormes, pleins d'épouvante.

« Je t'apporte la vie! cria le centurion.

— Trop tard! » râla-t-il.

Et il ajouta :

« Ah! fidélité!... »

En un clin d'œil, la mort enténébra sa tête. De sa lourde nuque, le sang, en un bouillonnement noirâtre, giclaît sur les fleurs du jardin. Ses pieds labourèrent le sol — et il expira.

Le lendemain, la fidèle Acté couvrit sa dépouille de tissus précieux et la brûla sur un bûcher d'aromates.

Ainsi passa Néron, comme passent la rafale, la

tempête, le feu, la guerre ou la peste... Et, désormais, des hauteurs du Vatican, règne sur la Ville et le monde la basilique de Pierre.

Non loin de l'ancienne porte Capène, s'élève aujourd'hui une chapelle minuscule, avec cette inscription, effacée à demi : QUO VADIS, DOMINE?

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

1. Chez Pétrone	9
2. Chez Aulus Plautius	16
3. Comment avoir Lygie?	28
4. Le message de César	30
5. Vaines démarches d'Aulus	36
6. Le stratagème de Pétrone	40
7. Au Palatin	44
8. Le serment	60
9. Sabina Poppée	63
10. L'agression	68
11. La petite Augusta	73
12. Recherches	80
13. Chilon Chilonidès	84
14. Le poisson	91

15. Glaucos	101
16. Judas	106
17. Bonne nouvelle	114
18. L'Ostrianum	118
19. Retour de l'Ostrianum	126
20. Croton	130

DEUXIÈME PARTIE

1. Chez les chrétiens	137
2. Je te pardonne	141
3. Ame inquiète	149
4. L'apôtre Pierre	155
5. Doute	160
6. Aimez-vous	168
7. Confidences	172
8. Le fiancé	175
9. Le cortège de César	179
10. « Tout cela n'est pas fait pour moi »	185
11. Tigellin	190
12. Rome brûle	195

TROISIÈME PARTIE

1. A travers le feu	203
2. Gloire à Son nom	207
3. Dans les catacombes	214
4. Chant de Néron	220
5. « Vinicius, je te baptise ! »	227
6. Le conseil dans la maison de Tibère	233

7. La vengeance de Chilon	241
8. Pétrone en disgrâce	246
9. « Aux lions, les chrétiens! »	255
10. « Vinicius, as-tu la foi? »	257
11. Métamorphose de Chilon Chilonidès	262
12. Les jeux matutinaux	266
13. Échec grave	280
14. La forêt des croix	288
15. Dans la prison Esquiline	292
16. Les torches de Néron	298
17. La mort de Chilon	306
18. Ursus	309
19. Sauvée	319
20. Les chrétiens tiennent conseil	321
21. <i>Quo vadis, Domine?</i>	325
22. Deux lettres	328
23. Mort de Pétrone	334
 Épilogue	 341

Pour aller plus loin ...



Q ui est Henryck Sienkiewicz ?	352
Comment un écrivain polonais devint célèbre grâce à une petite chapelle romaine	
O ù ? Quand ? Qui ? Quoi ?	357
Une histoire d'amour à Rome à l'époque des premiers chrétiens	
Q uo Vadis ? en 8 mots	359
D'Amphithéâtre à Villa	
4 clés pour un roman	362
L'art de faire revivre le passé	
Les premiers chrétiens	
Une vision romantique des débuts de l'Église	
Attention aux anachronismes !	
A vos plumes !	369
La mystérieuse Lygie n'a pas fini de faire couler de l'encre	
C itations et expressions	370
Que veut dire <i>Quo Vadis</i> ?	
A utour de <i>Quo Vadis</i> ?	372
Des livres, des films et des CD-ROM pour en savoir plus sur Rome et les Évangiles	
T émoignage	380
Entretien avec Olivier Clément, théologien et historien du christianisme	

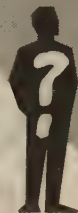
Qui est Henryck Sienkiewicz ?



NOM :	Sienkiewicz
PRÉNOM :	Henryck
NÉ LE :	5 mai 1846
À :	Wola Okrzejska, Pologne
DÉCÉDÉ LE :	15 novembre 1916
SIGNE PARTICULIER :	Prix Nobel de Littérature en 1905

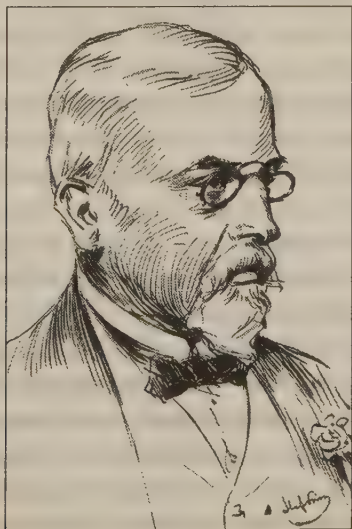
UNE JEUNESSE RYTHMÉE PAR L'HISTOIRE

Quand Henryck Sienkiewicz naît en Pologne, en 1846, ce pays n'existe plus... Les Russes, les Prussiens et les Autrichiens s'en sont emparé cinquante ans auparavant. La famille du petit Henryck mène une vie paisible dans le domaine de Wola Okrzejska, à l'est du pays. Comme tout enfant noble, Henryck ne va pas à l'école mais a son institutrice particulière, une jeune Française, qui lui enseigne sa langue ; très tôt, il pratique aussi l'escrime et l'équitation. Mais ces origines aisées ne font pas de lui un enfant prétentieux et égoïste : il regarde le monde avec une curiosité inquiète et se sent bouleversé par le sort misérable des paysans pauvres et l'arrogance brutale de ceux qui ont le pouvoir.



L'année de ses onze ans, premier bouleversement : Henryck part pour un collège de Varsovie, sans savoir qu'il ne reverra plus jamais la maison de son enfance. Trois ans plus tard, ses parents déménagent à Varsovie. Ruinés par les nouvelles lois russes contre les nobles polonais, ils ont dû vendre Wola Okrzejska.

En 1863, l'Histoire achève de rattraper le jeune Henryck Sienkiewicz âgé de dix-sept ans : les habitants de Varsovie se révoltent contre les occupants russes.



Photothèque Hachette (D.R.)

Portrait de Henryck Sienkiewicz

Qui est Henryck Sienkiewicz ?

Henryck participe-t-il aux combats ? On sait seulement qu'il perd son cousin quand l'armée russe mate féroce-ment la révolte dix mois plus tard.

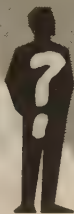
ÉCRIRE POUR TÉMOIGNER

Après six ans d'études brillantes, il se décide à écrire. Écrire pour témoigner de ce que vivent les Polonais, combattre l'injustice et réfléchir au sens de la vie.

Il n'a pas trente ans quand il entreprend la double carrière qu'il mènera jusqu'à sa mort : celle de romancier et de journaliste. Ses premières nouvelles remportent un grand succès ; elles mettent en scène des personnages simples, connus de chaque Polonais - un vieux serviteur, un soldat, un paysan -, et racontent leur vie souvent cruelle et tragique. Même succès pour ses reportages envoyés d'Europe et des États-Unis où il voyage pendant deux ans.

De retour en Pologne, il rencontre Maria Szetkiewicz qu'il épouse en 1881. Très vite naissent deux enfants, Henri-Joseph et Jadwiga. Mais Maria attrape la tuberculose. Les meilleurs traitements n'y feront rien, elle mourra quatre ans seulement après leur mariage.

Au sortir de cette épreuve, Henryck Sienkiewicz redouble d'efforts pour achever son cycle de trois



romans, intitulé *Par le Fer et le feu*, où il nous raconte comment, au XVII^e siècle, les Polonais ont arrêté les Cosaques qui déferlaient d'Ukraine. Pourquoi ce retour au passé ? Pour mieux éclairer le présent. À l'heure où son pays subit les occupations russe et prussienne, l'évocation de cette victoire des Polonais résonne comme un appel à la résistance contre de nouveaux envahisseurs.

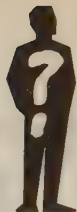
QUO VADIS ?

Sa trilogie lui aura demandé cinq ans de travail acharné, mais Sienkiewicz ne prend pas le temps de se reposer. Voyages, amour malheureux, nouveaux romans : à cinquante ans, jamais sa vie n'a été si aventureuse ni si créatrice !

C'est lors de son séjour à Rome que Sienkiewicz visite par hasard une minuscule chapelle près de la porte Capène. Il déchiffre une inscription à demi effacée : *Quo vadis ?* (Où vas-tu ?). Bouleversé, il se souvient d'une très ancienne légende sur l'apôtre Pierre. Il vient de trouver le titre et le sujet d'un nouveau roman qui, à sa grande surprise, va connaître un succès mondial.

Sienkiewicz a beau ne pas se laisser griser, l'heure de la reconnaissance est venue : celle de ses concitoyens qui se cotisent pour offrir un domaine à celui

Qui est..... Henryck Sienkiewicz ?



qui leur a redonné courage par ses œuvres ; celle du monde avec le Prix Nobel que Sienkiewicz reçoit en 1905.

Toujours fidèle à lui-même, il continue inlassablement à écrire et à défendre son pays jusque dans l'exil, en Suisse, en 1914. Il meurt en pleine guerre mondiale, le 15 novembre 1916.



AUTRE ROMAN D'HENRYCK
SIENKIEWICZ DISPONIBLE EN
FRANÇAIS:

- *Par le Fer et le feu*
(Phébus, 1992)

Quo Vadis ?



Où ?

A Rome et au palais d'été d'Antium, ville du Latium située à quelques dizaines de kilomètres au sud de Rome, où les riches Romains aimaient se reposer du tumulte de la capitale.

Quand ?

En 64 après Jésus-Christ, année du terrible incendie de Rome.



Qui ?

Vinicius, noble romain ; une jeune chrétienne, Lygie, otage de Rome, protégée par Ursus, un géant à la force herculéenne ; Pétrone, le romancier romain, oncle de Vinicius et confident de Néron.

Quoi ?

Pour la première fois de sa vie, Vinicius est tombé amoureux. Il aime la mystérieuse Lygie et n'a plus qu'une idée en tête :

l'emmener chez lui de gré ou de force.

Le subtil stratagème imaginé par son oncle, Pétrone, aurait fonctionné à merveille si Vinicius ne s'était pas enivré... Il ne peut plus cacher son désir et épouvante Lygie par son impatience brutale. Prête à tout pour lui échapper, elle disparaît, enlevée par ses amis chrétiens.

Vinicius finit par retrouver Lygie, gagne son amour... et la perd de nouveau ! Arrêtée avec les autres chrétiens sur ordre de Néron, Lygie doit mourir... Vinicius parviendra-t-il à la sauver ?

Quo Vadis ? en 8 mots



AMPHITHÉÂTRE

C'est dans les amphithéâtres, ou arènes, et dans les cirques (les champs de courses de chars de l'époque) que se donnaient les jeux romains. Très longtemps ce furent des constructions légères en bois, mais les coulisses étaient pourvues de machines complexes qui permettaient de changer de décors : on pouvait ainsi inonder la piste d'un cirque pour représenter une bataille navale. Parmi les amphithéâtres en pierre que l'on peut voir encore de nos jours, il y a le Colisée qui ne fut inauguré qu'en l'an 80 après Jésus-Christ (seize ans après les événements de *Quo vadis ?*) et les arènes d'Arles ou de Nîmes, construites à la même époque.

CHRÉTIENS

Ils sont les adeptes d'une nouvelle religion venue de Judée (région de Palestine). On leur a donné le nom de chrétiens pour la première fois à Antioche en l'an 42 de notre ère, parce qu'ils reconnaissent en Jésus de Nazareth le Christ (ou Messie) envoyé par Dieu et attendu par les Juifs.

JEUX DU CIRQUE

On organisait ces jeux souvent lors de fêtes religieuses plusieurs fois par an, à date fixe. Les Grands Jeux ou Jeux Romains, par exemple, avaient lieu en septembre et duraient seize jours à la fin du premier siècle avant Jésus-Christ. Tout travail cessait alors et le peuple se rassemblait pour assister à des pièces de théâtre, des courses de chars



et, bien sûr, des combats de gladiateurs. On avait aussi coutume de faire un spectacle de l'exécution des condamnés à mort en les opposant à des fauves. Mais ces exécutions massives n'étaient pas très populaires.

LYGIE

L'auteur a choisi ce nom pour l'héroïne de son roman parce qu'elle appartenait au peuple des Lygiens qui, d'après l'historien romain Tacite, habitaient l'Est de la Germanie.

MARTYR

Ce mot grec signifie « témoin » : le martyr témoigne devant ses juges qu'il n'adore que Dieu et son Christ, et non l'empereur divinisé. Il ne se révolte pas mais est prêt à accepter la mort pour témoigner du culte « en esprit et en vérité » (*Évangile selon saint Jean*, IV) envers le Dieu unique. Sa liberté de conscience s'affirme donc contre l'ordre politique et religieux de la société romaine.

NÉRON

Empereur de 54 à 68 après Jésus-Christ, il est appelé premier citoyen (en latin *princeps*) et porte les titres traditionnels de César Auguste. Par dérision, Pétrone l'appelle aussi Ahénobarbe ou Barbe-d'Airain, du surnom de son père, manière de rappeler que Néron n'était pas le fils du précédent empereur, Claude. Néron se maintient au pouvoir en alternant des actes de terreur et de générosité. Mais gare à qui lui résiste : son règne est jonché d'innombrables cadavres, dont ceux de son demi-frère, Britannicus, et de sa mère, Agrippine. Empereur « matri-

cide», cruel et déséquilibré, il a laissé le souvenir d' «un véritable monstre», comme le dit Sienkiewicz à la suite de nombreux historiens.

PIERRE ET PAUL

Ce sont deux apôtres ou «envoyés» du Christ. Simon, un pêcheur du lac de Galilée, est choisi par Jésus qui le surnomme Pierre. À la fois intuitif et téméraire, il reconnaît la divinité de son maître mais le trahit lorsqu'il est arrêté. Après sa résurrection, Jésus le réintègre parmi les apôtres, dont il est le premier. Paul n'a pas connu Jésus de son vivant. Juif cultivé et sûr de lui, il persécute les premières communautés chrétiennes, mais le Christ se révèle à lui d'une manière fulgurante sur le « chemin de Damas » (*Actes des Apôtres*, XXVI). Désormais, il devient l'apôtre de toutes les nations. Pierre et Paul ont fondé l'église de Rome, où ils ont été martyrisés pour leur foi.

VILLA

Ce mot latin désigne la maison d'un riche romain, souvent luxueuse ; celle de Pétrone est un véritable palais. Fermée sur l'extérieur, elle est centrée autour de l'atrium, pièce à ciel ouvert avec un bassin qui reçoit les eaux de pluie, où se trouvent les portraits des ancêtres et l'autel des dieux Pénates qui veillent sur la maison. De là, on passe dans le *tablinum*, d'abord bureau puis pièce de réception, où l'on conserve les archives familiales. Le *tablinum* ouvre sur un jardin et sur les deux ailes de la maison où sont réparties les autres pièces : le *triclinium* ou salle à manger et les chambres, *cubicula*. Les villas les plus riches ont des bains privés, froids, tièdes et chauds, qui rappellent un peu les hammams ou les saunas.



4 clés pour

🔑 L'ART DE FAIRE REVIVRE LE PASSÉ

UN VOYAGE DANS LA ROME ANTIQUE

Dès les premières lignes du roman, Sienkiewicz a choisi de nous plonger directement dans le monde romain : personnages aux noms étranges, peuples exotiques oubliés depuis vingt siècles, divinités mystérieuses et esclaves aux fonctions raffinées et obscures. La méthode réussit, car, l'air de rien, l'auteur nous explique tout : les *balneatores* massent et, dans le *tepidarium*, Vinicius prend un bain tiède. Les Romains nous deviennent ainsi familiers, même si certaines de leurs coutumes nous horrifient, comme lorsqu'ils se détendent en faisant fouetter un esclave, ou s'amusent au spectacle de gladiateurs.

DES PERSONNAGES PLUS VRAIS QUE NATURE

Pour donner à son histoire toutes les apparences de la vérité, l'auteur ne s'est pas contenté de reconstituer la vie à Rome dans ses moindres détails, il a mélangé les personnages réels et ceux qu'il inventait. L'empereur Néron, ses conseillers Tigellin et Pétro, les apôtres Pierre et Paul, le philosophe stoïcien Sénèque et beaucoup d'autres ont bien vécu à Rome au

UN ROMAN

milieu du I^{er} siècle, alors que d'autres, comme Vinicius, Lygie et Ursus, ont été créés par Sienkiewicz. Tout comme Astérix et Obélix, nos chers Gaulois imaginaires, ont eu maille à partir avec Jules César, le bien réel général romain.

LES PREMIERS CHRÉTIENS

Sur les traces de Vinicius qui recherche la mystérieuse Lygie, nous allons découvrir qui étaient les premiers chrétiens à Rome, une trentaine d'années après la mort du Christ.

QUI SONT-ILS ?

Esclaves ou hommes libres, riches ou pauvres, ils viennent de tout le bassin méditerranéen : Nazaire, le jeune Juif, Glaucos, l'esclave et médecin grec, Lygie, l'otage de Rome, et Pomponia la grande dame romaine. Mais ils ignorent ces différences, s'appellent frères et se considèrent comme égaux. Attitude résolument nouvelle dans une société où le citoyen romain a plus de droits que l'étranger, et où l'esclave n'en a aucun.

« LES CHRÉTIENS AUX LIONS ! »

Les chrétiens sont détestés et méprisés par les autres Romains ; on raconte qu'ils se réunissent en secret pour commettre des crimes atroces. Pourquoi tant de haine

4 clés pour un roman

à leur égard ? Parce qu'ils adorent un seul Dieu et refusent de participer aux cultes des dieux, des déesses et de l'empereur divinisé qui rythment quotidiennement la vie des Romains. Ils se tiennent donc en marge de la société, à l'écart des réjouissances populaires et du pouvoir, et cet isolement bizarre est pris pour du mépris envers le reste du monde.

Plus inquiétant encore, ils ne fréquentent pas les temples, mais se réunissent chez les uns ou les autres, souvent la nuit. Ces réunions sont bien innocentes : on prie, on étudie les enseignements du Christ, on partage aussi un repas frugal. Les Romains trouvent tout cela trop mystérieux pour être honnête et les pires calomnies se déchaînent. Dans ces conditions, devenir chrétien demande du courage et de la foi.



NÉRON ACCUSE LES CHRÉTIENS DE
L'INCENDIE DE ROME

Photothèque Hachette (D.R.)

QUI SERA ASSEZ FOU POUR SE CONVERTIR À CETTE NOUVELLE RELIGION ?

Sienkiewicz a inventé deux personnages que tout oppose, mais qui tous deux vont devenir chrétiens.

Le roman suit le cheminement intérieur de Vinicius ; il apparaît au début jeune, beau, riche et noble, mais aussi violent et cruel. Il traite les hommes avec toute l'orgueilleuse arrogance du vainqueur romain : aimer une femme c'est la posséder sur-le-champ, ou même la violer. Mais sa rencontre avec Lygie va le transformer radicalement. À cause d'elle, il connaîtra la défaite et la souffrance, frôlera la mort avant d'être sauvé, physiquement et spirituellement, par la jeune fille. Grâce à Lygie, Vinicius va apprendre à connaître les chrétiens et le Christ. Sa vision du monde et des hommes change du tout au tout. Guidé par sa bien-aimée, disciple des apôtres Pierre et Paul, condamné par Néron à voir mourir celle qu'il aime, il s'en remet au Christ.

À l'inverse de Vinicius, Chilon est un vieux philosophe errant, étranger, pauvre, avide de richesse. Il n'a pas le pouvoir qu'apporte la force, mais une intelligence machiavélique : il manipule les autres. Toujours dans l'ombre - il apparaît souvent la nuit, le visage dissimulé sous un capuchon ou une fausse barbe -, il ourdit des crimes que d'autres mains commettront. Tout l'oppose aux chrétiens qu'il hait au point de leur préparer



4 clés pour un roman

une mort atroce. Et pourtant, Chilon ne peut supporter la vue des chrétiens déchiquetés. Si le meurtre abstrait le laisse indifférent, la réalité sanglante du massacre le bouleverse. Horrifié par ses crimes, il demande pardon à Glaucos qu'il a voulu faire assassiner par deux fois et, désespéré, signe son arrêt de mort en proclamant l'innocence des chrétiens et la culpabilité de Néron. Paul saura transformer ce désespoir suicidaire en repentir et Chilon, baptisé, deviendra le premier martyr.



UNE VISION ROMANTIQUE DES DÉBUTS DE L'ÉGLISE

LE MYTHE ROMANTIQUE DES CATACOMBES

Sienkiewicz nous montre les chrétiens se réunissant la nuit dans des lieux déserts, au milieu des tombes en ruine, à l'abri de sombres souterrains... Scènes romantiques par excellence, mais purement imaginaires.

Quand les archéologues ont découvert, à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècles, les premières catacombes -ces galeries souterraines creusées à l'extérieur de Rome-, ils ont cru que les chrétiens y avaient trouvé refuge pour prier ensemble. On a maintenant la preuve que ces catacombes n'étaient pas des églises clandestines mais des cimetières chrétiens. Les chrétiens déposaient leurs

morts à l'écart parce qu'ils les enterraient, à la différence des païens qui les incinéraient.

QUO VADIS ? OU LE TRIOMPHE DE PIERRE SUR NÉRON

L'affrontement entre l'Empire romain et l'Église est symbolisé par la rencontre de leur deux chefs : Néron qui règne sur un empire déjà décadent, et l'apôtre Pierre, fondateur d'une Église qui se veut universelle et éternelle. Leurs destins vont se croiser à trois reprises : sur le chemin d'Antium, Néron au sommet de sa gloire et Pierre, un vieillard dans la foule, se mesurent du regard ; dans l'amphithéâtre, Néron régale son peuple de massacres, tandis que Pierre bénit les martyrs qui entrent dans la vie éternelle ; dans la fuite enfin, mais Pierre en chemin rencontrera le Christ et retournera à Rome consolider son Église ; tandis que Néron mourra, seul, sans honneur ni courage.

ATTENTION AUX ANACHRONISMES !

Écrivant à la fin XIX^e siècle, Sienkiewicz a beaucoup de renseignements exacts sur la Rome impériale, mais très peu sur les premiers chrétiens. Il a tendance donc à projeter au I^{er} siècle de notre ère l'Église catholique de son époque. Ainsi, il représente Rome comme

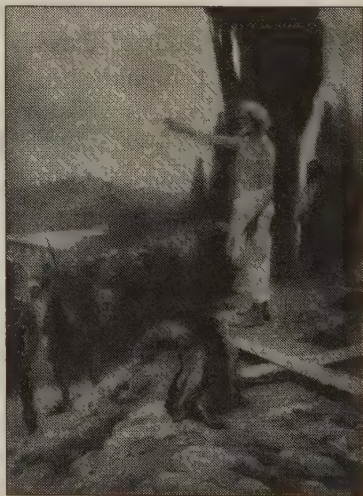


4 clés pour un roman

le centre de l'Église, quand l'Église-mère était Jérusalem. Il donne aussi à Pierre le nom de « vicaire du Christ » ou « représentant du Christ » sur terre. Mais ce titre n'a été donné aux papes qu'à la fin du XIII^e siècle ! Il laisse entendre que le latin était déjà la langue de l'Église au I^{er} siècle, alors que la langue la plus employée chez ces chrétiens était le grec.

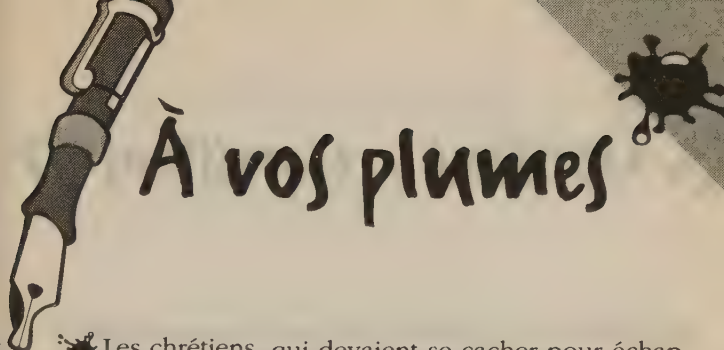
Voici donc un roman historique à double titre qui nous renseigne à la fois sur le règne de Néron et sur la vision qu'on en avait à la fin du XIX^e siècle.

Par-dessus tout, *Quo vadis ?* se révèle un roman toujours d'actualité, qui explore les profondeurs de l'âme et pose des questions essentielles sur le sens de la vie et l'existence de Dieu.



Photothèque Hachette (D.R.)

URBI ET ORBI



À vos plumes

❖ Les chrétiens, qui devaient se cacher pour échapper aux persécutions, utilisaient le poisson comme signe de reconnaissance. **En utilisant le même principe de codage, choisissez votre totem et écrivez votre devise secrète.** On peut augmenter la difficulté en utilisant une langue étrangère.

❖ Vinicius veut séduire la belle Lygie. Les banquets offerts par l'empereur et surtout par Pétrone ou Trimalchion, un personnage de son roman (voir p. 72), alliaient la gastronomie et le spectacle. **Imaginez à votre tour le menu du festin** que Vinicius avait préparé pour Lygie, le soir où il devait l'accueillir chez lui.

❖ Quand Lygie prend son stylet... À la fin du roman (p. 328), Vinicius écrit à Pétrone. **Imaginez la lettre que Lygie envoie à Pomponia**, qu'elle aime comme sa mère, pour la rassurer, lui raconter comment elle a transformé le fier Vinicius et échappé miraculeusement à une mort atroce.

« Citations & expressions »

« QUO VADIS, DOMINE ? » : « Où vas-tu, maître ? »

Cette question posée au Christ par l'apôtre Pierre sert à la fois de titre et d'épilogue au roman. Elle est tirée d'une très ancienne légende que Sienkiewicz intègre à son roman au chapitre XXI. Elle annonce le martyre de Pierre qui, revenu à Rome, sera crucifié sur le mont Vatican, là où l'on construira la basilique qui lui est dédiée.

« LE POISSON » : pourquoi les chrétiens se reconnaissent-ils en dessinant un poisson ? Poisson en grec se dit *Ichthus*. Si on prend chacune des lettres grecques de ce mot, on peut écrire : Iésous CHristos THéou Uios Sôter : Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur. Cette phrase constitue la profession de foi des chrétiens, pour qui Jésus est le Christ, c'est-à-dire le Messie envoyé par Dieu pour sauver le monde. C'est pourquoi on a retrouvé de très nombreuses représentations de ce poisson des III^e et IV^e siècles sur les fresques des catacombes, des mosaïques et des lampes à huile.

« L'ARBITRE DES ÉLÉGANCES » : ces chrétiens de l'an 64 vivent dans une Rome raffinée. En témoigne le personnage de Pétrone surnommé « l'arbitre des

« »

élégances » en raison de son goût infailible en matière d'art. Cette expression devenue proverbiale s'applique de nos jours à celui qui a assez de prestige pour décider de ce qui est beau ou laid.

« AVE CAESAR, MORITURI TE SALUTANT » : « Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent » : Un des grands moments des jeux étaient les combats de gladiateurs. C'est par ces mots lourds de sens que les gladiateurs, en défilant, saluaient l'empereur qui présidait les jeux, avant de se battre à mort.



Autour de Quo Vadis ?



Même si nous n'en avons pas la preuve certaine, Pétrone, l'arbitre des élégances, pourrait bien être le mystérieux Caius Petronius Arbiter, auteur du tout aussi mystérieux roman intitulé *Le Satiricon*. Pour mieux imaginer ce que pouvait être un festin à la romaine, voici la description d'un des plats servis par le richissime Trimalchion à ses invités :

« Entrèrent des serviteurs qui disposèrent sur les coussins des housses sur lesquelles étaient brodés des filets et des chasseurs à l'affût, avec leurs épieux, ainsi que tout leur matériel de chasse. Nous ne savions pas encore quoi en penser lorsque, au dehors, s'élève un cri immense, et voici des chiens de Laconie qui se mettent à courir tout autour de la table. Ils furent suivis par un plat où était posé un sanglier de très grande taille, coiffé d'un bonnet ; à ses défenses étaient accrochées deux petites corbeilles en palmes tressées, l'une pleine de dattes fraîches, l'autre de dattes sèches. Tout autour, des marcottins de pâtisserie semblaient suspendus à ses tétines, indiquant que l'on servait une laie. On nous les offrit en cadeaux à emporter. Pour découper le sanglier, on vit venir un immense barbu, [...] vêtu d'une veste de soie damassée ; il sortit son couteau de chasse et frappa fortement le ventre du sanglier :

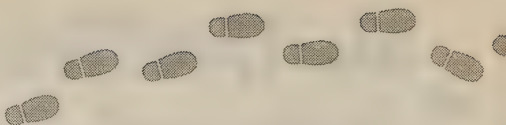


de l'ouverture s'envolèrent des grives. Il y avait là des oiseleurs, tout prêts avec leurs roseaux, qui eurent vite fait d'attraper les oiseaux voltigeant à travers la salle à manger. Après avoir fait apporter à chacun son oiseau, Trimalchion ajouta : « Voyez les glands de choix que mangeait ce porc sauvage ! » Et aussitôt les esclaves s'approchèrent des corbeilles suspendues aux défenses et en rythme divisèrent les deux sortes de glands entre les invités.!

(Traduction de Pierre Grimal, adaptée par S. Stavrou. Folio Gallimard)

Pour écrire *Quo vadis ?*, Sienkiewicz a lu les historiens romains, en particulier Tacite qui, dans un texte devenu célèbre, décrit les massacres de chrétiens ordonnés par Néron :

« Aussi pour anéantir cette rumeur [d'un incendie allumé par Néron], il [Néron] supposa des coupables et infligea des tourments raffinés à ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, que, sous le principat de Tibère, le procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice. Réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non pas seulement en Judée, où le mal avait pris naissance, mais encore à Rome, où tout ce qu'il y a de plus affreux et de plus honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle. On commença donc



par se saisir de ceux qui confessaient leur foi, puis, sur leurs révélations, d'une multitude d'autres, qui furent convaincus moins du crime d'incendie que de haine du genre humain. On ne se contenta pas de les faire périr : on se fit un jeu de les revêtir de peaux de bêtes pour qu'ils fussent déchirés par les dents des chiens ; ou bien ils étaient attachés à des croix, enduits de matières inflammables et, quand le jour avait fui, ils éclairaient les ténèbres comme des torches. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle et donnait des jeux au cirque où, tantôt en habit de cocher il se mêlait à la populace, tantôt il prenait part à la course debout sur son char. Aussi, quoique ces gens fussent coupables et dignes des dernières rigueurs, on se mettait à les prendre en pitié, car on se disait que ce n'était pas en vue de l'intérêt public, mais pour la cruauté d'un seul qu'on les faisait disparaître. ➤

(*Annales XV, 44*)

Néron, empereur tyrannique et poète, a inspiré plus d'un écrivain. Au XVII^e siècle, Racine en fait le protagoniste de sa tragédie *Britannicus*. Jeune empereur, Néron poursuit de sa haine son demi-frère Britannicus et finit par l'empoisonner. Sa mère, Agrippine, horrifiée par ce premier crime, le maudit dans des vers prophétiques où elle annonce tous ses crimes à venir et son suicide.



« Poursuis, Néron ; avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur, je sais que tu me hais ;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile ;
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies,
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries :
Ta fureur s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes,
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien,
Et ton nom paraîtra dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu. Tu peux sortir. »

(Acte V, Scène 3)



Bibliographie

L'Antiquité et l'Empire romain, en particulier, ont inspiré beaucoup de livres et tous les lecteurs peuvent y trouver leur bonheur. Voici des livres destinés spécialement à la jeunesse :

O. WEULERSSE

Le Serment des catacombes : En 177, à Lyon, les amours d'une jeune chrétienne et d'un gladiateur en butte aux trahisures et aux persécutions (Le Livre de Poche Jeunesse).

E. BULWER-LYTTON

Les Derniers Jours de Pompéi : Ione et Glaucus s'aiment, mais le sombre Arbacès ne reculera devant aucun crime pour empêcher leur mariage, et le volcan gronde... (Le Livre de Poche Jeunesse, coll. Gai Savoir).

H. WINTERFELD

L'Affaire Caius : Un roman policier à Rome où victime et enquêteurs sont des enfants (Le Livre de Poche Jeunesse, coll. Gai Savoir).

TH. GAUTIER

Le Roman de la momie : une belle histoire d'amour dans l'Égypte ancienne (Le Livre de Poche Jeunesse).



Et d'autres livres, plus difficiles mais superbes :

 M. YOURCENAR

Les Mémoires d'Hadrien : Comment un empereur épris de culture et philosophie tente de gouverner sans se trahir (éd. Folio Gallimard).

 N. ROULAND

Les Lauriers de cendres : Voyages, amours et violences... Le jeune Lucius est jeté dans la tourmente de la fin de la République romaine (Actes Sud).

Pour se documenter sur la vie à Rome dans l'Antiquité :

 ROME ANTIQUE

(coll. Encyclopoches, Hachette Jeunesse).

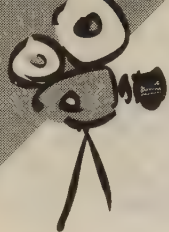
 J. CARCOPINO

La vie quotidienne à Rome au temps de l'Empire (Hachette).

Sur les fouilles et la redécouverte de la Rome antique :

 C. MOATTI

À la recherche de la Rome antique (coll. Découvertes Gallimard).



Filmographie

Quo Vadis ? a été adapté au cinéma plus d'une demi douzaine de fois, mais le film le plus célèbre reste celui de Meryn Leroy (1951). L'Antiquité au cinéma a donné naissance à un genre, le péplum, dont voici quelques chefs d'œuvre :



BEN HUR

de William Wyler (1959) : le plus célèbre pour sa course de chars.



SPARTACUS

de Stanley Kubrick (1960) : l'histoire tragique d'une immense révolte d'esclaves.

La vie du Christ a inspiré plusieurs films dont :



L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

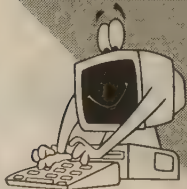
de Pasolini, en 1964, sans conteste le plus beau.



LA VIE DE BRIAN (MONTY PYTHON'S LIFE OF BRIAN)

de Terry Jones (1979) : une parodie loufoque ; les aventures de Brian, né le même jour que le Christ.

Multimédia



LA BIBLE DE JÉRUSALEM

est disponible sur CD-ROM (éd. Les temps qui courent).

Les auteurs de CD-ROM se sont intéressés aussi à l'Antiquité sous forme d'encyclopédie :



LES CIVILISATIONS ANTIQUES

(Microsoft)

ou de jeu :



CÆSAR II

(Impressions librairie) : pour jouer à être un gouverneur romain.



Témoignage

OLIVIER CLÉMENT, HISTORIEN ET THÉOLOGIE
ORTHODOXE, CONNAÎT BIEN LES DÉBUTS DU
CHRISTIANISME. IL NOUS AIDE À MIEUX COMPRENDRE
LE CONTEXTE RELIGIEUX DE *QUO VADIS?*

*Les chrétiens reconnaissent en Jésus le Christ, le Messie.
Que signifie ce mot ?*

Le mot Christ est la traduction grecque de l'hébreu *Messaiah*, le Messie, celui qui est choisi et oint par Dieu. Les Hébreux attendaient un Messie qui libérerait le peuple de la domination étrangère (alors romaine), et restaurerait la monarchie en Israël.

*Si les hébreux voyaient dans le Messie un roi de gloire,
un libérateur, Jésus de Nazareth ne correspondait pas
du tout à leur attente...*

En effet, Jésus est un Messie à l'envers : il refuse la puissance et la gloire terrestre et ne s'adresse pas seulement au peuple juif, mais à l'humanité entière. Par sa mort sur la croix, il prend sur lui la souffrance des hommes et, par sa résurrection, en extirpe la racine qui est la mort. Crucifié et ressuscité dans le secret, il refuse de contraindre les hommes et ne se révèle que si on lui accorde librement sa foi.

Comment a-t-il été reçu par ses contemporains ?

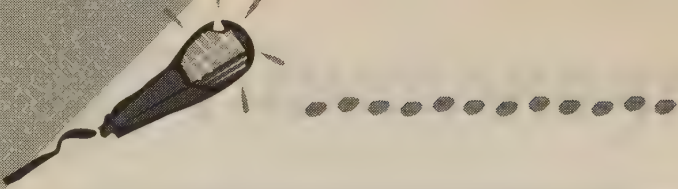
Le peuple juif s'est partagé : certains ont cru en Jésus, d'autres ont été déçus et même choqués par son affirmation d'être le Fils de Dieu. Les Romains aussi se sont divisés, mais le gouverneur de Judée a condamné à mort cet « agitateur obscur ».

Quelles sont les sources qui nous renseignent sur la vie de Jésus ?

Nous avons des témoignages chez les historiens juifs - Flavius Josèphe -, et romains - Tacite ; mais l'essentiel se trouve dans les *Évangiles* où peu à peu les paroles et les actions de Jésus sont recueillies, et dans les *Lettres* de saint Paul qui, une quinzaine d'années à peine après l'événement, portent témoignage de la résurrection (I *Corinthiens*,15).

Comment se fait-il qu'en 64, une trentaine d'années seulement après la crucifixion du Christ, les chrétiens sont déjà nombreux ?

Le choc et la joie de la résurrection, la venue foudroyante de l'Esprit, qui est descendu sous forme de langues de feu sur la première communauté chrétienne à Jérusalem, cinquante jours après la mort et la résurrection de Jésus, ont donné une grande force au témoignage des Apôtres, ces compagnons et disciples du Christ. Partant des communautés juives dispersées dans tout le bassin méditerranéen dont ils évangélisèrent beaucoup de membres, les Apôtres pénétrèrent profondément dans le monde gréco-romain. Déjà dans les années cinquante de notre ère, les chrétiens sont nombreux au Moyen-Orient, en Grèce et, par l'intermédiaire des colonies grecques surtout marchandes, à Rome et même, à la fin du I^{er} siècle de notre ère, en Gaule, à Lyon et Vienne.



Quand les persécutions contre les chrétiens cesseront-elles ?

Dès le III^e siècle, la population du bassin oriental de la Méditerranée est en bonne partie acquise à la nouvelle foi avec des prolongements importants en Italie, en Gaule et en Afrique du Nord. Il ne s'agit plus de communautés très minoritaires mais d'une église de masse, ce qui explique la violence des dernières persécutions autour de l'an 300. En 312, l'empereur romain Constantin se convertit au christianisme et par l'Édit de Milan il accorde la liberté de culte aux chrétiens. En 381, l'empereur Théodose fera du christianisme la religion officielle de l'Empire.

(Propos recueillis par S. Stavrou)

CONCEPTION : Solange de Fréminville & Anne-Laure Brisac

RÉDACTION : Sophie Stavrou

MAQUETTE : Les créations Sauvage

ICONOGRAPHIE : Photothèque Hachette (droits réservés)

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

Usine de La Flèche, 72200.

Dépôt légal Imp. : 6354S-5 – Edit : 4519.

32-10-1490-02-5 – ISBN : 2-01-321490-1.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt : septembre 1997.

Pour tout savoir
sur ce roman
et son auteur,
pour découvrir
des livres,
des films, sur
le même thème,
allez vite
regarder les
dernières pages
du livre ! Vous
y trouverez un
vrai magazine,
composé de huit
rubriques,
une mine
d'informations
et d'idées
très utiles.



Henryk Sienkiewicz Quo vadis ?

Rome. La fascinante Lygie, fille d'un roi barbare, disparaît mystérieusement. Vinicius, un jeune patricien qui en est follement épris, part aussitôt à sa recherche. Hélas ! Lygie appartient à une secte criminelle, persécutée par l'empereur Néron : elle est chrétienne ! Malgré sa répugnance pour la nouvelle religion, Vinicius ne renonce pas à Lygie. Même s'il doit, pour la retrouver, affronter la colère des Romains et descendre dans les profondeurs des catacombes...

Ni adaptation ni résumé, ce livre propose une VERSION ABRÉGÉE du texte original : les coupures y sont effectuées de manière à laisser intact le ton de l'auteur.

613 01 7

■ LE BON MARCHÉ ■

35F00



9 782013 214902

HACHETTE
Jeunesse

32.1490.5 - 09.1997

Code Prix H12